LE YARD — N° 5

Publication policière paraissant tous les deux mois

Francis BEEDING

Un Dîner d'anniversaire

ROMAN POLICIER COMPLET

Traduit de l'anglais
par Perrine VERNAY

suivi d'un **PANORAMA**
de l'Actualité Policière

ÉDITIONS des LOISIRS
— 1, Rue de Médicis —

60 FRS

PHOT. KEYSTONE

LE DINER D'ANNIVERSAIRE

(Murder Intended)

par Francis Beeding

Traduit de l'anglais par Perrine VERNAY

Personnages de « LE DINER D'ANNIVERSAIRE »

Mrs Agathe DELFT
John WIGHAM
Daphné WIGHAM
Rupert DELFT
Laura DELFT
Oliver DELFT
Lucy READING
Agnès DELFT
Barbara RUNTON

} **ses neveux et nièces.**

Miss Catherine PEEBLES, sa dame de compagnie.
Mr et Mrs RUSH, ses domestiques.
Dr Alec PINSENT, fiancé de Daphné Wigham.
WILKINS, inspecteur en chef de Scotland Yard.
PILCOCK, inspecteur de Scotland Yard.
Peter DOUBLEDAY, reporter.

Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays y compris l'U. R. S. S.

CHAPITRE PREMIER

— 1 —

Ce soir-là, comme d'habitude, Mr. Rush se tenait derrière la fenêtre du sous-sol au N° 23 de Winchester Terrace, dans Bayswater. Depuis trente-cinq ans il habitait ce sous-sol, le quittant seulement pour vaquer à son service dans la maison ou pour aller se coucher aux mansardes en vertu d'un privilège réservé aux pauvres gens qui dorment ainsi plus près du ciel que les riches.

Il regardait par la fenêtre, plus par routine que dans l'espoir d'apercevoir quelque chose de nouveau. En approchant le visage tout contre les carreaux ternis et en s'abritant les yeux des deux mains, on pouvait apercevoir une partie du trottoir humide, brillant comme un miroir sous les jeux de la lumière d'un réverbère tout proche. Des jambes apparaissaient à intervalles fréquents dans le champ de sa vision : c'est ainsi que le monde extérieur se manifestait à Mr. Rush et il avait pris l'habitude de n'exercer son sens critique qu'en dessous de la ceinture. L'intérêt qu'il semblait prendre aux jambes entrevues s'étendait en réalité aux différentes classes de la société et s'exerçait impartialement sur les hommes et les femmes. Pourtant les jambes appartenant à ce que, fort improprement, on avait appelé au temps de sa jeunesse le sexe faible, étaient les plus intéressantes car elles révélaient plus clairement les variations de la mode.

Mr. Rush quitta sa distraction favorite avec un long soupir. Son ouvrage l'attendait et Mrs. Rush était là pour le lui rappeler. Elle n'avait jamais failli à cette mission pendant les quarante années qu'ils avaient passées côte à côte au service de la famille Delft.

— Alfred, dit-elle au moment où il quittait la fenêtre, il est grand temps que vous commenciez à mettre le couvert au lieu de regarder dans le vide à travers des vitres qui devraient sûrement être plus propres qu'elles ne le sont, soit dit sans vous offenser.

— Vous avez raison, Emily, dit-il, poli comme toujours envers sa femme.

Mrs. Rush se leva. C'était une créature mince et chétive, habillée de noir comme le voulait sa condition, au visage pâle et insignifiant, aux épaules légèrement voûtées, aux grandes mains rougies que l'on devinait adroites.

Claustrée dans cette maison, elle donnait bien l'impression de n'avoir presque jamais respiré un air pur et vivifiant. Mr. Rush la regarda avec affection; mari fidèle, il s'était marié pour vivre paisiblement, en bonne harmonie et n'avait pas été déçu.

— Quelles sont les nouvelles du Dragon? demanda-t-il.

— Miss Peebles dit que la vieille dame n'est pas encore tout à fait remise, mais vous pouvez être certain qu'elle se lèvera pour voir si tout est parfaitement convenable et fait selon les règles. Aussi, à votre place, Rush, je m'y mettrais tout de suite.

— Convenable et dans les règles! dit Rush avec la patiente amertume d'un homme qui a fini par tout accepter. Comment peut-elle imaginer que je puisse servir une douzaine de personnes à table aidé seulement par une jeune fille prise en extra? La viande sera toute froide dans les assiettes avant que j'aie pu faire le tour avec les légumes.

Il souleva une portière fanée, pénétra dans un office sombre et triste et commença à rassembler l'argenterie nécessaire sur un plateau. Il touchait avec respect ces vieux couverts qu'il avait nettoyés tant de fois depuis trente-cinq ans, quelques-uns dataient de la Reine Anne, et la plupart de George III. Comme ils étaient anciens! A combien de milliers de dîners avaient-ils pu servir déjà et combien d'autres les attendaient encore? Le tiroir était plein de fourchettes, de cuillers et Dieu sait ce que le coffre pouvait encore contenir à la banque! La vieille Mrs Delft avait gardé assez d'argenterie pour servir somptueusement un dîner de vingt personnes, bien que pareille fête n'eût pas eu lieu dans la maison depuis vingt ans. Tous les soirs c'était la même chose : une cuiller d'argent pour le potage, un couvert d'argent pour le poisson, une fourchette spéciale de grande valeur, à trois dents, pour le rôti, une fourchette d'argent et parfois une cuiller pour le pudding. Miss Peebles avait naturellement un service en ruolz bien qu'elle prît ses repas avec la vieille dame, car Miss Peebles n'était qu'une dame de compagnie, et tels étaient les ordres pour trois cent soixante-quatre jours par an. Pour un soir seulement ils étaient différents, mais cette soirée unique, vraie féerie des Mille et une Nuits, était la fête d'anniversaire de Mrs. Delft, célébrée tous les ans au soir du 17 novembre.

Et c'était à cette occasion que Mr. Rush allait emporter un inhabituel fardeau d'argenterie jusqu'à l'immense table d'acajou massif, recouverte d'une magnifique nappe de damas blanc, dans la grande salle à manger.

Mr. Rush atteignait à peine la porte de l'office qu'un bruit de dégringolade dans les escaliers, bientôt suivi d'un juron, précéda l'entrée soudaine d'un jeune homme.

— Au diable votre maudit escalier, Rush, s'écria une voix joviale, pourquoi ne pas mettre une petite lueur au fond de ce sépulcre?

Le jeune homme avait posé familièrement la main sur la poitrine de Mr. Rush et le poussait loin de la porte :

— Voyons, Master John, protesta celui-ci, laissez-moi faire mon ouvrage. J'ai juste le temps maintenant...

— Rush, dit le jeune homme, vous n'allez pas me dire que je vous gêne?

— Vous êtes toujours le bienvenu, Monsieur, répondit l'autre évasivement.

— J'ai dû arriver au moins une demi-heure trop tôt et je dois vous dire, Rush, que ce grand salon vide, dans lequel vous m'avez introduit il y a cinq minutes à peine, commence à me porter sur les nerfs. J'y retrouve sans enthousiasme mes impressions d'enfance, les marines et tous les tableaux qui m'enchantaient autrefois n'ont plus d'intérêt pour moi. C'est pourquoi je suis descendu dans les ténèbres en pensant que je pourrais peut-être vous aider à déboucher les bouteilles.

— Le bouchon est déjà enlevé, dit Rush.

— Le bouchon avez-vous dit? Mais voyons, Rush, n'oubliez pas que nous serons au moins neuf ou dix convives ce soir?

— J'ai reçu des ordres, Master John, je ne dois déboucher les bouteilles qu'au fur et à mesure des besoins et j'ai déjà décanté la bouteille de Xérès comme d'habitude.

— L'Amontillado 93, j'espère?

— Non, Master John. Madame a pensé que le Manzaneres ferait tout aussi bien l'affaire.

John Wigham regarda le petit carafon placé sur le plateau que Rush portait toujours devant lui.

— Ce n'est pas tout à fait la même chose, Rush, mais cela suffira.

Il tendit vivement une main large et avide dans la direction du plateau, mais Rush, avec une étonnante adresse, fit un pas de côté et évita l'attaque.

— Laissez-moi tranquille maintenant, je vous prie, Monsieur, implora-t-il.

Mais Master John s'avéra obstiné.

— Pas même une petite goutte? demanda-t-il.

— Il y en aura à peine assez pour tout le monde, lui fit remarquer Rush, je risquerais ma place en vous en donnant maintenant.

John Wigham regarda sans rancune le vieux serviteur.

— Est-ce que vous êtes toujours obligé de lui montrer les bouteilles vides? dit-il d'une voix de conspirateur.

Rush fit un signe d'assentiment et un léger sourire tendit ses lèvres minces.

— Oui, Master John, je dois toujours lui montrer les bouteilles, répondit-il en indiquant l'évier de la main.

John Wigham, suivant le geste, aperçut la bouteille qui avait contenu le Xérès posée sur le rebord. Une petit morceau de papier collé à l'extérieur, portant la date soulignée d'un trait rouge, marquait le niveau du liquide qu'elle renfermait encore.

John Wigham haussa ses robustes épaules et jeta un coup d'œil rapide sur la montre-bracelet qui enserrait un poignet énorme et velu.

— Presque une demi-heure encore avant le dîner, dit-il, je vais

faire un saut jusqu'à « l'Essex Serpent » pour avaler un apéritif. La patronne n'est pas encore descendue, Rush?

— Madame est souffrante, répondit Rush. Il est même possible qu'elle ne paraisse pas à table. Elle désire cependant que l'on boive à sa santé comme d'habitude.

— Nous boirons, Rush, et plusieurs d'entre nous feront de leur mieux pour lui souhaiter bonheur et longue vie.

— Je suis sûr que vous ne lui voulez que du bien, Master John.

John Wigham réfléchit un instant.

— Oui, Rush, dit-il enfin. Aussi difficile soit-elle, je lui souhaite plus de bien que la plupart d'entre nous.

Ils montèrent l'escalier et se séparèrent dans le hall insuffisamment éclairé par une seule ampoule dissimulée dans une lanterne de verres de couleur.

John Wigham disparut dans la rue tandis que Rush se dirigeait vers la salle à manger.

— 2 —

Le Dr. Alec Pinsent, debout à côté du fauteuil où Daphné Wigham s'était affalée, faisait de louables efforts pour s'adapter à l'ambiance et surmonter son trouble. Mais la pièce immense dans laquelle ils attendaient lui donnait l'impression d'une véritable caverne froide et inhospitalière; il semblait presque incongru de s'y trouver en habit et cravate blanche. En outre les circonstances qui l'amenaient n'étaient pas faites pour alléger son esprit. Il devait être présenté ce soir à Tante Agathe, à l'occasion de son anniversaire, devant toute la famille rassemblée. Or, s'il fallait en croire Daphné, cette famille n'était pas seulement nombreuse, mais, prise dans l'ensemble, absolument déprimante. Pour ajouter à son malaise, l'habit qu'il portait ce soir-là — relique de sa dernière année à Gresham — était devenu pendant ses derniers mois d'études terriblement étroit et lui bridait les épaules. Jeune médecin sans fortune, tout frais émoulu de la Faculté, il n'avait encore eu ni le temps ni l'argent de renouveler sa garde-robe.

Pourtant la vie avait ses compensations et il n'avait qu'à jeter les yeux sur Daphné pour en être persuadé. La jeune fille, tête renversée, le regardait, la lumière caressait ses cheveux bruns aux reflets cuivrés qui formaient un contraste étrange et charmant avec ses grands yeux gris, profonds et sérieux. Elle sourit et frôla sa main. Il se baissa vivement pour poser un léger baiser sur la jolie tête.

— Cela ressemble à un mausolée! dit-il en faisant des yeux le tour du salon.

Daphné suivit son regard errant d'une chose à l'autre. Quatre grandes fenêtres garnies d'épais rideaux de velours marron donnaient sur la rue. Le manteau de la cheminée, en marbre blanc, supporté par deux invraisemblables cariatides, abritait la plus petite

grille qu'il eût jamais vue, celle-ci remplie de menu charbon laissait échapper un mince filet de fumée qui montait dans l'âtre en volutes légères. Devant le feu une peau d'ours blanc dressait sa tête menaçante. Quelques tables, disséminées çà et là. Une pendule et deux magnifiques vases de Sèvres garnissaient la cheminée. Les sièges étaient recouverts d'une toile perse fanée aux dessins noirs et or.

A l'angle de la cheminée on voyait un fauteuil, plus grand que les autres, dont les bras en ébène sculpté représentaient des cygnes au col incurvé, à proximité d'une petite table sur laquelle était placée une lorgnette dans son étui.

— Je ne défends pas l'endroit, dit Daphné, mais attendez un peu d'avoir vu la famille!

— J'attends, dit le jeune homme avec bonne humeur.

Daphné Wigham consulta la montre attachée à son poignet. Elle portait une robe vert pâle à la dernière mode et deux petits pieds gainés d'argent dépassaient l'ampleur de sa jupe. Alec Pinsent sentit monter en lui l'irrésistible désir de se pencher vers elle pour poser un baiser sur le cou mince et blanc à l'endroit où il s'élançait orgueilleusement entre les épaules...

Fiancé depuis une semaine à peine, son âme s'élançait en plein ciel mais retombait lourdement sur terre lorsqu'il se posait cette angoissante question : quand auraient-ils assez d'argent pour se marier? Il ne pouvait songer à épouser Daphné avec les cinquante livres par an qui formeraient le plus clair de son avoir pendant plusieurs années.

— Courage, chéri, dit tout à coup la jeune fille.

Daphné avait une façon à elle de suivre ses pensées sans qu'il eût besoin de les exprimer. Elle lui tendit sa main fine qu'il prit dans la sienne et l'attira vers le bras de son fauteuil.

— C'est vraiment terrible pour vous, pauvre chéri, de les rencontrer tous à la fois. Tenez-vous droit et n'oubliez pas que vous êtes en parade pour l'inspection générale.

— Vont-ils me dévisager, demanda-t-il, ou seulement me jeter un coup d'œil inquisiteur de temps en temps?

— Je ne crois pas qu'ils vous fixeront avec trop d'insistance, n'oubliez pas que nous avons été très bien élevés. Je dois même vous dire que notre tact est célèbre...

Elle le regarda mi-sérieuse, mi-taquine et évidemment amoureuse.

...Je crois que vous passerez l'appel, ajouta-t-elle doucement, en souriant à son visage ardent et mince, au menton volontaire, éclairé d'un regard brillant d'intelligence.

Il posa un bras autour de ses épaules et l'attira contre lui.

— Parlez-moi encore de votre famille, voulez-vous? dit-il.

— Par exemple?

— Voici... J'ai cru comprendre que le vieux Mr. Delft détestait cordialement tante Agathe.

— Certainement.

— Mais il lui a tout laissé!

— L'oncle Jaspar détestait presque tout le monde à la fin de sa

vie. Je crois que sa seule consolation, avant qu'il ne perde tout à fait la tête, était une âpre ironie. J'ai toujours pensé qu'il avait laissé sa fortune à tante Agathe parce qu'il savait qu'elle était la seule personne de la famille incapable d'en profiter. Tante Agathe serait heureuse avec trente shillings par semaine à condition qu'elle puisse en mettre quinze de côté, tandis que les autres sont tous avides d'argent. Je m'accommoderais fort bien moi-même d'une belle fortune...

— Ceci m'explique cette fête, dit le docteur. Si le vieil homme avait, comme vous le dites, le sens de l'humour, la pensée que ses parents se réuniraient tous une fois par an pour boire à la santé de sa veuve a dû égayer ses derniers moments. C'est obligatoire, n'est-ce pas?

— Oui, dit Daphné, le testament est formel. Chaque année, elle doit donner ce dîner et personne mieux que l'oncle Jaspar n'a pu savoir combien elle détesterait cela.

— Mais si l'un de vous ne pouvait pas venir?

— Aucune excuse n'est acceptée.

— Même la maladie?

— On doit alors produire un certificat médical et il faut que ce soit une maladie sérieuse. C'est que, voyez-vous, nous manquons tous d'argent et chaque année à l'occasion de son anniversaire, tante Agathe doit nous remettre à chacun un chèque de deux cents livres. Rush les apporte avec le Xérès.

— Est-ce aussi dans le testament?

— Oui, nous devons recevoir deux cents livres par an et nous hériterons tous d'un usufruit de la succession à la mort de tante Agathe.

— Daphné... avant qu'ils arrivent...

Il se pencha et l'attira contre lui. Le bruit de pas dans le hall les fit se séparer.

La porte s'ouvrit pour livrer passage à un homme de haute taille, très maigre, dont la silhouette, d'abord imprécise dans la grande pièce pauvrement éclairée, devint plus distincte à mesure qu'il s'avançait vers eux. On aurait dit qu'il venait de s'habiller à la hâte, son col était froissé et une tache déshonorait le plastron de sa chemise, juste au-dessus du gilet. Pinsent se surprit à la fixer et détourna son regard mais l'autre avait vu le geste et rougit.

— Mon cousin, Rupert Delft, dit Daphné.

Le médecin lui tendit la main, il la prit et s'arrêta un instant devant la cheminée, en tiraillant son gilet pour essayer de cacher la tache malencontreuse. Il flageolait un peu sur ses jambes.

— Très heureux... de faire votre connaissance, dit Mr. Rupert Delft en s'arrêtant entre chaque mot.

Pinsent faisait tous ses efforts pour ne rien critiquer, mais sans aucun doute Mr. Rupert Delft n'était pas ce soir-là dans son état normal. Il regardait d'un air absent dans la direction du fauteuil d'ébène, puis, se tournant vers Daphné :

— Où est l'ancêtre? demanda-t-il. Pas encore descendue?

— Elle est souffrante et ne pourra peut-être pas présider le repas ce soir. Je ne l'ai pas encore vue moi-même.

— Elle viendra sûrement, dit Rupert, je ne la vois pas étendue tranquillement dans sa chambre tandis que nous gaspillons ses biens? Passerez-vous la nuit ici?

— Oui, certainement, et Alec aussi.

— Ah... oui.. Alec... je comprends... vous êtes fiancée à Alec... Félicitations, ma chère... c'est un événement!

Il se pencha et pendant un affreux moment Pinsent eut l'impression qu'il allait embrasser Daphné. Mais celle-ci le regarda de telle façon qu'il n'acheva pas son geste.

— Merci, cousin Rupert, dit-elle.

— Tante Agathe devra donner une large hospitalité ce soir, continua-t-il, il faudra qu'elle me trouve aussi un lit... je n'ai pas d'autre gîte. Cela ne lui fera pas de grands frais car je ne prends jamais de petit déjeuner. Mais vous lui coûterez tous deux un joli denier demain matin... Je suppose qu'elle veut voir de près l'heureux fiancé.

Il commença à marcher de long en large d'un pas mal assuré, puis, tout à coup, il se tourna vers Pinsent.

— Ce dîner d'anniversaire est dans le testament, vous savez, et je peux bien vous avouer que j'espérais mieux de l'oncle Jaspar. Il me préférait à tous, j'étais son petit rayon de soleil... de sorte que je pensais naturellement avoir une part du gâteau. Mais rien du tout... Juste deux cents livres par an comme les autres et nous restons accrochés autour de Tante Agathe comme des corbeaux sur une carcasse...

Daphné se leva d'un bond.

— Asseyez-vous, Rupert, et pour l'amour du ciel, taisez-vous!

La porte s'ouvrit de nouveau, Rush introduisait deux nouveaux convives, un petit homme replet d'une cinquantaine d'années et une forte femme vêtue de soie bleue qui s'avança vivement.

— Mais vous voilà, Daphné chérie, dit-elle, et je suis sûre que voici le jeune homme dont nous avons tant entendu parler. Enchantée de vous voir, Docteur.

Pinsent serra les mains tendues, tandis que Daphné le présentait à sa tante Laura et son oncle Oliver.

— B'soir, tante Laura!

— Oh! c'est vous, Rupert? dit Mrs. Laura Delft.

— Et qui donc voulez-vous que cela soit, dit Rupert d'un ton irrité.

— Oh! si vous êtes dans cet état! dit encore Mrs. Laura Delft.

Elle traversa la pièce, s'assit avec précaution dans un grand fauteuil et regarda autour d'elle d'un air assez vague qui contrastait avec son visage épanoui.

— Et quand cela aura-t-il lieu? demanda-t-elle tout à coup sans s'adresser à personne en particulier.

Daphné répondit avec présence d'esprit :

— Nous n'avons encore rien décidé, tante Laura.

Mrs. Laura Delft hocha la tête.

— Question de budget, dit-elle, on ne peut pas fonder une famille aujourd'hui sans y regarder à deux fois. Nous avons eu de la chance : pas d'enfants, c'est ce qui pouvait nous arriver de mieux.

Elle s'interrompit brusquement et Pinsent surprit dans son regard une expression qu'il avait déjà vue dans les hôpitaux : une sympathie soudaine l'inclina vers cette femme qui, de toute évidence, aurait désiré avoir des enfants et portait courageusement sa désillusion. Il observa son mari qui la regardait d'un air légèrement inquiet.

C'était un homme assez ordinaire, au visage empreint de bonté; il devait être dans les affaires et sans donner une impression d'éclatante prospérité n'avait pas le moins du monde l'air besogneux.

— Mrs. Reading et Miss Agnès Delft, dit la voix de Rush de la porte.

Deux femmes s'avancèrent. Mrs. Reading était grande, mince et ressemblait vaguement à Rupert. Miss Agnès Delft, de petite taille, haute en couleurs, avait l'apparence d'une femme qui travaille. Mrs. Reading portait une robe du soir en soie noire, montante, indescriptible. Miss Agnès Delft arborait une toilette achetée toute faite en crêpe georgette marron dénotant un instinct de coquetterie qu'elle aurait sûrement développé si elle en avait eu le temps et les moyens.

Pinsent dut subir un nouveau tour de présentations et comprit que Mrs. Lucy Reading, veuve du vicaire de Little Shepperton, en Essex, était la sœur d'Agnès Delft qui dirigeait un bureau de dactylographie dans Bedford Street.

— Mrs. Runton, annonça Rush.

Une jolie femme, paraissant à peine âgée de trente ans, entra dans un froufrou soyeux. Elle était grande, mince, admirablement faite, vêtue avec une recherche élégante et certainement coûteuse. Elle tendit une main fine et soignée à Daphné et sourit à tous.

— Ainsi, voici Alec, dit-elle.

— Oui, c'est Alec, dit Daphné. Alec, continua-t-elle, Mrs. Barbara Runton.

— Nièce par alliance de tante Agathe, continua Barbara en souriant, ce qui vous explique ma présence ici. Comment va notre vieille parente? L'a-t-on déjà vue?

— Pas encore.

Daphné lui confia tout bas que Barbara, mariée très jeune, avait perdu son mari à la guerre. L'entrée de la jeune veuve, seule femme réellement élégante de la réunion, avait causé une sensation bizarre : un sentiment de réprobation semblait s'être glissé dans l'air comme si sa jolie toilette était le reflet d'un genre de vie que des personnes sérieuses ne pouvaient admettre. Pinsent remarqua que les yeux de tous les hommes étaient involontairement attirés vers elle, ce qui n'était pas sans causer quelque dépit aux femmes.

Barbara Runton soutint en souriant cet examen sévère; elle se baissa pour tisonner le feu, une flamme jaunâtre s'élança dans la cheminée.

— Sommes-nous au complet? demanda-t-elle.

— Pas tout à fait, John manque encore à l'appel, dit Daphné.

Pinsent allait s'asseoir quand une exclamation d'Oliver l'arrêta net.

— Grands Dieux! Pas dans ce fauteuil, vous ne savez donc pas, c'est le trône, et aucun de nous n'oserait s'y installer.

— Venez près de moi, dit Barbara en indiquant de la main une place sur le sofa.

Alec s'assit entre Daphné et la jeune veuve.

— Ainsi vous êtes fiancés tous deux, continua-t-elle. N'oubliez pas de venir me voir pour les robes.

— Vous ne tirerez probablement pas grand profit de nos acquisitions, dit Daphné tristement.

Alec la regarda, surpris.

— Barbara est chez Mrs. Rey, la grande couturière de Bond Street, expliqua-t-elle.

— Depuis cinq ans, ajouta Barbara avec simplicité.

— Cela doit être assez amusant, dit Alec.

Mrs. Reading fit entendre une sorte de reniflement à l'autre bout de la pièce.

— Cela pourrait être pire, dit Barbara avec aisance. J'ai dû commencer comme mannequin. Et c'est assez drôle, aussitôt que j'ai été réellement sûre d'avoir une jolie tournure, cela m'a été tout à fait égal d'en tirer le meilleur parti possible. Mais c'était assez fatigant et cela n'a pas duré longtemps, heureusement. Mes bonnes manières m'ont valu une rapide promotion, car le bon ton est, semble-t-il, bien moins commun qu'une jolie silhouette.

Mrs. Reading renifla de nouveau.

— Vous êtes enrhumée, Tante? demanda Barbara avec une amabilité voulue, tandis que son regard brillait ironiquement.

— Désolé d'être en retard, dit John Wigham en entrant dans le salon.

Il sourit aimablement à tous, distribua des poignées de mains à la ronde et fit connaissance avec le Dr. Pinsent.

Une toux légère précéda l'apparition de Rush portant solennellement un plateau d'argent sur lequel un petit carafon, plein d'un liquide couleur ambre pâle, et neuf verres étaient placés.

A côté des verres on apercevait plusieurs petites enveloppes.

Rush fit en silence le tour des invités. Chacun prit un verre et sept enveloppes disparurent du plateau. Rupert tendit le sien vers la lumière pour examiner en connaisseur le vin doré. Pinsent fut le dernier servi; lorsque Rush eut versé sa part, il restait à peine une goutte de liquide au fond du carafon.

Le domestique, sa fonction terminée, quitta la pièce. Pinsent levant son verre allait prononcer un toast lorsque Daphné l'arrêta.

— Pas encore, chéri, dit-elle, nous devons attendre tante Agathe.

— Se fait-elle attendre ainsi d'habitude? demanda Pinsent à voix basse.

— Oh! non, elle est toujours ici pour nous recevoir.

La magnifique pendule de la cheminée sonna huit coups précipités, on entendit un pas dans le hall. Les hommes se levèrent et les femmes se raidirent sur leurs sièges. Alec Pinsent sentit son cœur battre plus rapidement dans sa poitrine.

La porte s'ouvrit lentement, la silhouette menue d'une femme vêtue d'une robe noire égayée d'un col blanc tout simple s'avança timidement dans la pièce.

— Je suis navrée, mais Mrs. Agathe Delft est trop souffrante pour descendre dîner ce soir, elle m'a chargée de l'excuser auprès de vous, dit la nouvelle venue.

— 3 —

Miss Catherine Peebles, fière et émue tout à la fois, regardait ses hôtes avec une certaine inquiétude. Ce n'est pas une petite affaire que de passer subitement du rôle effacé de dame de compagnie à celui de maîtresse de maison requise péremptoirement de faire les honneurs. La vieille dame étendue là-bas avait été formelle.

— Vous prendrez ma place, Peebles, avait-elle dit, et vous vous comporterez absolument comme vous m'avez vu tant de fois le faire devant vous. Vous viendrez ensuite me raconter tout ce qui s'est passé.

Miss Peebles avait acquiescé tout en formulant des réserves. Elle ferait de son mieux naturellement, mais ne pourrait jamais remplacer sa maîtresse et se comporter comme Mrs. Delft qui était un « caractère » alors qu'elle-même manquait totalement de personnalité...

Elle s'en était pourtant tirée assez bien jusqu'ici et avait placé ses hôtes aussi convenablement que possible autour de la grande table d'acajou. Combien elle les détestait cependant, sachant que jamais de leur propre volonté ils ne seraient venus ici! Aucun d'eux ne se souciait vraiment de sa maîtresse et cependant ils buvaient et mangeaient à ses frais et acceptaient son hospitalité, sous prétexte d'une contrainte légale dont ils devaient certainement sentir au fond d'eux-mêmes la diabolique intention.

Ils avaient déplié les blanches pyramides de serviettes placées devant eux, Rush passait les assiettes de potage, aidé par une jeune servante perdue dans un immense tablier blanc. Miss Peebles avait longuement discuté avec Mrs. Delft la nécessité de cet extra, elles étaient tombées d'accord pour trouver que les quatre shillings et le repas demandés n'étaient pas une dépense excessive en regard du service rendu.

— Je vous demande pardon? dit Miss Peebles.

Oliver Delft lui parlait.

— Onze ans, disait-il. Comme cela paraît bizarre de ne pas la voir au milieu de nous... Elle a pris froid, si j'ai bien compris?

— Oui, répondit Miss Peebles, mais elle n'est pas gravement malade.

— J'en suis heureux, fit-il avec cordialité. Elle a raison de se soigner. A son âge, on ne prend jamais trop de précautions.

— Mais Oliver, protesta sa femme, tante Agathe n'est pas *âgée*.

— Elle a soixante-cinq ans, repartit Oliver.

— Mais elle est solide comme un chêne, dit Rupert tristement. Vous êtes médecin, n'est-ce pas? ajouta-t-il en s'adressant à Pinsent.

— Oui, dit celui-ci gaîment, pourquoi me demandez-vous cela?

— Oh! Pour rien...

— Ce n'est pas la peine d'ennuyer le Dr. Pinsent, dit vivement Miss Peebles, Mrs. Delft a consulté un spécialiste cet après-midi.

Tous les yeux se tournèrent vers elle et exprimèrent la même question.

— Sir Henry Brankester, dit-elle.

Daphné jeta un rapide coup d'œil à son fiancé. Sir Henry Brankester était un ami de son père et venait de prendre Alec Pinsent comme assistant pour son dispensaire.

— Et qu'a dit Sir Henry? dit Oliver Delft.

— Que ce n'était pas grave et que nous ne devions pas nous inquiéter, dit Miss Peebles, Mrs. Delft avait mal à la gorge en se réveillant ce matin. Je l'ai suppliée de ne pas sortir, mais elle n'a pas voulu m'écouter. Vous vous rappelez qu'il pleuvait et nous avons dû attendre l'autobus très longtemps, après avoir terminé nos courses. Quand nous sommes arrivées à la maison, Mrs. Delft n'a pu déjeuner, elle se plaignait d'être oppressée. Je l'ai persuadée de se mettre au lit, mais c'est seulement lorsque j'eus pris sa température, tout à fait anormale, qu'elle consentit à voir le docteur.

Un court silence suivit cette remarque. Daphné ne regrettait pas beaucoup la présence de son hôtesse, mais elle avait pitié de tante Agathe.

— La pauvre! Quel dommage, le jour de son anniversaire, dit-elle tout à coup; nous pourrons la voir un peu plus tard?

Miss Peebles eut un mince sourire et se tourna vers Mr. Delft.

— Quelles nouvelles de la Cité? Les affaires sont calmes, n'est-ce pas?

— Si calmes, répondit-il, que l'on entend passer les dividendes.

— Je n'ai jamais eu le moindre doute, dit la voix de Laura. Le misérable était évidemment coupable. C'est navrant de voir un homme gâcher si stupidement sa besogne, si tant est que l'on peut avoir de la sympathie pour un assassin. Il a même laissé ses lunettes derrière lui! Quel écervelé!

Oliver Delft jeta un regard approbateur à sa femme. La pensée qu'un intérêt trop vif pour la santé de Tante Agathe pouvait être mal interprété venait de le frapper. Laura avait bien fait de faire dévier la conversation sur le sujet du jour : le verdict condamnant l'empoisonneur de Streatham était dans tous les journaux du soir.

Rupert hocha la tête.

— Oui, dit-il, cet homme a manqué de sang-froid. Ils perdent tous la tête et cependant une personne capable de maîtriser ses nerfs pourrait commettre un crime avec toutes les chances possibles

d'échapper au châtiment. Je le pourrais moi-même si c'était nécessaire, j'ai des nerfs d'acier.

Sous les yeux ironiques des autres invités il étendit une main mal assurée pour prendre son verre. Barbara Runton le regardait d'un air railleur.

— Ce n'est pas seulement une question de nerfs, dit-elle, c'est une question de tête. C'est très joli de parler vaguement de commettre un crime, mais un crime dans la vie réelle est loin d'être facile à exécuter. Prenons un cas particulier. Supposons que quelqu'un veuille me tuer, tuer Lucy ou Tante Agathe dans sa chambre là-haut. Une mort subite éveille toujours des soupçons. Que faudrait-il faire? Tirer sur la victime et disposer ensuite une mise en scène de suicide?

— Cela ne vaudrait rien du tout, dit John Wigham gaîment. Pourquoi notre vieille tante se serait-elle suicidée? La police voudrait en connaître la raison. Et vous seriez sûre de laisser des empreintes digitales quelque part ou de récolter des taches de sang sur votre jupe.

— J'entre dans le jeu, dit Daphné. Comment vous y prendriez-vous, John?

— Je pourrais lui offrir une promenade en auto, la jeter dans un précipice et m'en tirer à moitié mort moi-même dans une héroïque tentative de sauvetage.

Rupert se pencha, un défi dans les yeux.

— Vous n'y arriveriez pas, dit-il.

— Pourquoi pas?

— L'auto de tante Agathe aurait une panne due au manque d'essence avant que vous arriviez à l'endroit propice.

— A votre tour, Agnès, dit Daphné.

— J'irais faire un petit voyage en Italie où l'on vend du poison comme des parfums et je donnerais une tasse de thé à la vieille dame.

— Et vous, Alec?

Pinsent rit de bon cœur.

— Je me tiendrais tranquille et j'attendrais. Pourquoi prendre tant de peine pour supprimer un être qui doit mourir de sa bonne mort quelques années plus tard?

— C'est honteux, Alec, dit Daphné, vous avez gâté le jeu. Nous discutions un cas imaginaire, et vous l'avez rendu personnel maintenant.

— Mais, voyons, un crime est nécessairement personnel, on ne tue pas n'importe qui au hasard. Il faut un mobile et c'est le mobile qui fait généralement découvrir le coupable. Aussi dans le cas présent...

Il s'arrêta et sourit à tous.

— Continuez, Alec, supplia Daphné.

— Si j'étais un criminel endurci, je ne commencerais pas par notre bonne hôtesse, car Daphné ne recevrait en ce cas-là qu'une petite part de la fortune familiale. Je vous tuerais tous d'abord,

l'un après l'autre, jusqu'à ce que sa vieille parente reste seule. Le décès de tante Agathe couronnerait mon œuvre et Daphné hériterait de tous les biens.

Un rire général secoua tous les convives.

— Quel affreux gâchis, mon pauvre Alec, vous seriez certainement découvert, dit Daphné.

— Le crime, insista Rupert en posant lourdement sa main sur la table, n'est qu'une question de courage... non seulement pour faire face au danger immédiat, mais je veux parler d'un crime commis en toute sûreté... cela demande du courage... du courage moral.

— Un crime ne peut jamais être commis en toute sûreté, objecta Oliver Delft.

— N'oubliez pas cependant, dit Mrs. Reading, que nous entendons parler uniquement de ceux qui n'ont pas réussi. Qui connaîtra jamais le nombre de crimes ignorés! Il y en a peut-être des centaines.

— En résumé, dit le docteur, nous ne saurons jamais si l'on peut impunément commettre un crime, sauf naturellement en faisant l'expérience.

— Ni combien de personnes supprimeraient leurs semblables si elles étaient sûres de l'impunité, ajouta Barbara Runton.

— Dix pour cent, suggéra Oliver.

Miss Peebles frissonna délicieusement. Elle assistait comme en un rêve étrange à l'une des scènes qu'elle était si avide de lire dans les romans policiers dont elle nourrissait depuis des années son imagination. Ces gens étaient sans cœur... horribles. Mais il y avait du vrai dans ce qu'ils disaient... ou prétendaient dire... en plaisantant.

Elle eut conscience tout à coup d'une présence à son côté. Milly, la jeune domestique en extra, lui chuchotait quelques mots au sujet de gouttes à donner à la vieille dame.

Miss Peebles regarda sa montre.

— Il est temps de les lui faire prendre, Milly.

— Une double pneumonie, ma chère, disait à l'autre bout de la table Mrs. Reading, et deux jours après il était mort, tout cela pour avoir eu les pieds mouillés. Je dis toujours que si l'on ne porte pas de caoutchoucs pendant l'hiver on risque...

Rupert se pencha sur la table.

— Tante Agathe porte toujours des galoches, dit-il, mais c'est pour économiser ses chaussures.

Milly, de retour, murmurait quelques mots à l'oreille de Miss Peebles. La vieille dame avait refusé de prendre ses gouttes, elle ne voulait pas dormir.

Miss Peebles soupira. Elle savait combien Mrs. Delft pouvait parfois être obstinée.

— Puis-je vous être utile? demanda Pinsent qui avait entendu la communication.

Miss Peebles le regarda d'un air soupçonneux.

— C'est trop aimable à vous, répondit-elle, mais réellement ce n'est pas nécessaire. Mrs. Delft ne veut pas prendre ses gouttes parce qu'elle ne veut pas s'endormir encore.

Elle détourna rapidement les yeux, embarrassée par sa propre méfiance. Quelle sorte d'aide pourrait-il vraiment donner? Comme le reste d'entre eux il désirait sans doute se rendre simplement compte du véritable état de la malade.

— Elle ne veut pas dormir, hein?

C'était Rupert qui avait réussi à obtenir un second verre de Graves avec le poisson.

...Nous finirons tous par dormir un jour... et... nous ne nous réveillerons jamais!

Un silence suivit ses paroles, tous les yeux étaient tournés vers lui.

...Pourquoi pas? Il faut voir les choses comme elles sont... Vivez votre vie et donnez aux autres la chance de vivre la leur.

— Réellement, Rupert, s'interposa Mrs. Reading.

Mais Rupert, à moitié gris, ne pouvait pas être facilement réduit au silence.

— Voir les choses comme elles sont... croyez-moi... ce n'est pas comme si elle savait tirer quelque plaisir de la vie.

Immédiatement tous les convives commencèrent à parler à la fois de sujets différents. Rupert les regarda, mi-fâché, mi-content. Ils essayaient de le faire taire... Mais il déjouerait leur manœuvre. Il les laisserait parler un instant pendant qu'il rassemblerait ses idées, après quoi il reviendrait à la charge.

Miss Peebles fit un signe discret à Rush pour l'empêcher de remplir le verre de Rupert, mais Rush ne parut pas voir le geste.

— Je me souviens de lui — la voix de John dominait les autres — il m'a mené une fois au cirque et je me suis tellement amusé que j'en étais malade.

— L'oncle Jaspar avait un cœur d'or, lança Rupert. Mais quand il mourut...

Il s'arrêta un instant, les yeux vagues.

...Je vais vous dire pourquoi il est mort... C'est parce qu'il en avait assez!

— Tante Agathe l'avait certainement trop bien dressé, admit Oliver Delft. C'était un garçon brillant et plein d'entrain dans sa jeunesse. Mais il avait perdu toute gaîté à la fin de sa vie, n'étant pas de force à lutter avec tante Agathe. Elle a eu raison de lui.

— Je me rappelle, dit Barbara Runton, qu'il avait rapporté une poupée de Paris quand j'étais toute petite. Elle était merveilleusement vêtue et on pouvait la déshabiller. Tante Agathe trouva que ce n'était pas un cadeau convenable pour une enfant si jeune et il y eut un bel orage lorsqu'elle découvrit, grâce à une étiquette oubliée, que la poupée avait coûté cinquante francs — ce qui était énorme à l'époque — et qu'elle avait été achetée à Paris. L'oncle avait prétendu faire un séjour à Brighton.

John Wigham haussa les sourcils.

— Voilà ce qui m'étonne, dit-il. Quel plaisir notre vieille tante peut-elle bien retirer de son avarice? Elle a d'importants revenus chaque année et ne dépense presque rien. Pourquoi rester sous la

pluie à attendre un autobus quand on peut avoir sa propre voiture et un chauffeur? Cela paraît parfaitement insensé.

— Je suppose que cela tient à une cause purement cérébrale, n'est-ce pas, Docteur? demanda tante Laura.

Pinsent ainsi interpellé leva la tête.

— L'économie peut devenir une habitude, dit-il, comme celle de ronger ses ongles et de fumer perpétuellement.

— Mais cela ne procure aucun plaisir, dit Barbara.

— Il y a différentes sortes de plaisirs, répondit le docteur. Les joies saines viennent, j'imagine, d'un bon exercice de nos propres facultés — que ce soit en lançant une balle droit au but, en gagnant au bridge, en faisant une intéressante lecture ou même en savourant un bon repas. Mais il y a une autre sorte de plaisirs que nous autres médecins devons vite apprendre à connaître, ils sont peut-être plus aigus que les autres... la satisfaction d'un besoin devenu impérieux soit par accident, soit par une déformation du caractère ou par une lésion du cerveau.

Rupert se pencha vers lui.

— Vous voulez dire que cette vieille toquée éprouve une sensation de joie extraordinaire en prenant un autobus à quelques sous ou en collant des étiquettes sur des bouteilles?

— Je ne faisais pas particulièrement allusion à Mrs. Delft, fit le médecin avec une certaine raideur, je répondais à une question d'ordre général. Mais je suis sûr que certains êtres peuvent trouver un plaisir aussi intense en thésaurisant qu'un cocaïnomane avec une prise de sa poudre blanche.

— Ou un ivrogne avec sa boisson, ajouta tante Laura gaîment.

Tous les regards se portèrent instinctivement sur Rupert. Tante Laura qui n'avait pas eu l'intention de faire une allusion personnelle devint rouge comme une pivoine.

— Ah oui, dit Rupert d'un air renfrogné.

— Dans tous les cas, enchaîna Daphné, certaines des économies de tante Agathe sont des plus favorables à sa santé. Elle fait volontiers quatre ou cinq kilomètres par jour, ce qui la maintient en bonne forme.

— Et personne ne peut dire que notre hôtesse ne nous a pas fourni un excellent Bordeaux, fit Pinsent en levant son verre.

— C'est ce qui vous trompe, Docteur, dit Rupert, elle n'achète pas de vin pour ces réunions. Je vais vous dire ce qu'elle fait...

— Voyons Rupert, protesta John Wigham, ne croyez-vous pas qu'il est temps de laisser reposer tante Agathe en paix?

Rupert le regarda, l'air frondeur, et éclata de rire.

— Pas mal, dit-il. *Requiescat in pace.* C'est ce que l'on grave sur les tombes. Je suis tout à fait de votre avis pour cela.

Dans le silence désapprobateur qui suivit ses paroles, il se tourna de nouveau vers le médecin.

— Je vais vous dire ce qu'elle fait, répéta-t-il. Tante Agathe a une grande maison vide dans Buckhurst Road qui contient des sous-sols et des caves comme vous n'en avez jamais vus. Tous les

caveaux sont pleins de vins de choix qui viennent du père de l'oncle Jaspar. Chaque année elle va à pied — à pied, vous m'entendez bien — jusqu'à cette maison et en rapporte dans un panier tout juste la quantité de vin nécessaire au dîner. Le reste demeure là-bas, perdu pour tout le monde, sans même un gardien dans la maison. Je ne peux tout de même pas croire qu'elle éprouve une satisfaction quelconque en cachant ces vins délicieux. Et si c'est un plaisir pour elle, est-ce juste pour nous?

— Assez sur ce sujet, Rupert, dit Oliver Delft, vous avez entendu ce que le docteur a dit. Ce n'est pas de la faute de notre vieille tante et nous connaissons tous ses petites manies.

— C'est une maladie qui ne guérira jamais, dit Rupert. Mais dites donc, Pinsent, vous qui êtes médecin et avez fréquenté les hôpitaux, vous avez dû voir des cas intéressants à St. Saviour : des malades incurables. Est-ce qu'on ne les aidait pas un tout petit peu? Soyez franc!

— Vous savez certainement qu'un acte de cette sorte est formellement défendu par la loi, répondit Pinsent, car qui oserait affirmer qu'une maladie est incurable et n'est-ce pas un crime contre le malade?

— N'y a-t-il pas d'autres personnes que le malade à considérer aussi? Les parents du malade, ses amis et... ses héritiers, ajouta Rupert d'un air de défi.

Miss Peebles se cramponna à la table. On venait d'exprimer enfin ce qui était au fond de leur âme à tous. Et toute cette conversation sur le plus ou moins de chances d'impunité des crimes n'était qu'un simple prélude.

— Les héritiers du malade, répéta Rupert, nous comprenons tous cela, même le docteur ici présent.

— Vraiment, Rupert!

C'était Agnès qui protestait au nom de tous.

Le gentleman en question éclata de rire.

— Lequel de nous va se risquer? demanda-t-il en leur jetant un défi. Nous sommes tombés d'accord pour penser qu'une personne sur dix commettrait un crime si elle avait un mobile suffisant et des chances d'impunité, or nous sommes dix ce soir. Je crains que les jours de tante Agathe ne soient comptés!

— C'est horrible, s'écria Daphné. Tuer, assassiner est un acte cruel et lâche et je ne crois pas un homme sur un million d'individus capable de s'y résoudre.

Miss Peebles jeta un regard reconnaissant à la jeune fille... Et cependant, selon toute vraisemblance, elle était aussi dépourvue de cœur que les autres, mais seulement un peu moins franche.

— Bravo, Daphné! s'écria John Wigham.

— Comment en sommes-nous venus là? fit Oliver Delft.

— Du courage, dit Rupert en regardant la sonnette électrique suspendue au lustre, c'est tout ce qu'il faut. Vous pressez le bouton... bang... et c'en est fait de la tante...

Il se pencha et tendit le bras. Barbara avança involontairement

son bras pour prévenir le geste, mais il était trop tard. Il avait saisi la poire et pressait déjà le bouton.

On entendit au loin la faible sonnerie du timbre.

Dans le silence qui suivit, un léger frou-frou indiqua que Miss Peebles s'était levée, le visage bouleversé.

La porte s'ouvrit brusquement et Rush parut sur le seuil.

— Madame a sonné?

Miss Peebles fit un violent effort pour se maîtriser.

— Vous pouvez servir le café, Rush, dit-elle.

— 4 —

— Voyons, Peebles, calmez-vous.

Une demi-clarté régnait dans la chambre et la voix de sa maîtresse avait des inflexions plus douces encore qu'à l'ordinaire; son visage était presque invisible sous le bonnet de dentelles.

Miss Peebles soupira profondément.

— J'ai peut-être eu tort de parler, mais c'en était plus que je ne pouvais supporter.

— Ainsi les hommes en ont oublié de boire leur porto?

Miss Peebles acquiesça de la tête.

— Vous avez bien dit, je crois, que c'est le docteur qui a suggéré l'idée que je serai probablement la dernière à mourir?

Miss Peebles fit de nouveau un signe d'assentiment. La vieille dame la regardait pensivement.

— C'était évidemment dit dans un sens humoristique, continua la voix délicate. J'ai souvent remarqué, Peebles, que nous n'étions ni l'une ni l'autre capables de saisir vite et d'apprécier une plaisanterie. Je suis désolée de vous voir ainsi bouleversée. Vos sentiments vous font honneur, Peebles, mais je vous prie d'oublier maintenant toute cette conversation et je vais essayer de faire un petit somme.

Miss Peebles jeta un regard circulaire autour de la grande chambre à coucher. Le souvenir des paroles cruelles, cyniques, prononcées pendant le dîner la hantait toujours et une vision affreuse se précisa devant ses yeux. Elle passa une main émaciée sur son visage et la vision s'évanouit... La plupart des convives étaient déjà loin, à part Rupert qui dormait lourdement dans la troisième chambre d'amis, Daphné Wigham à l'étage au-dessous, et le Dr Pinsent un peu plus loin dans le même corridor.

Mrs. Delft parlait de nouveau.

— Peebles, disait-elle, cette conversation n'avait aucun sens et je vous adjure dans votre propre intérêt de ne souffler mot à personne de ce qui s'est passé entre nous ce soir. Vous vous rendriez ridicule.

La voix qui partait du lit était ferme, résolue, mais non sans bonté.

— Et vos gouttes, Mrs. Delft?

— Je les ai déjà prises. Vous pouvez aller vous coucher, Peebles.

Miss Peebles quitta le fauteuil dans lequel elle était assise et s'avança vers la porte : sur le seuil elle hésita un instant. Comme elle avait encore grand air, sa vieille maîtresse, avec ses cheveux blancs lissés soigneusement sous la coiffe de dentelle qui encadrait son fin et beau visage! Miss Agathe Wigham, pour lui donner son nom de jeune fille, avait dû être autrefois bien jolie.

Elle avait cette beauté réelle, aux traits réguliers, que l'âge ne peut déformer.

— Je resterai auprès de vous si vous le désirez, Mrs. Delft.

— Ce n'est pas du tout nécessaire.

— Mais si vous vous sentiez nerveuse et bouleversée... commença-t-elle.

— Bonsoir, dit doucement la forme allongée dans le grand lit.

— Bonsoir, Mrs. Delft, dit Miss Peebles.

La porte se referma. Mrs. Delft se dressa subitement sur son séant en ramenant les genoux à hauteur de son menton et en les maintenant avec ses mains jointes comme une petite fille. C'était son attitude favorite, il lui semblait que son cerveau travaillait ainsi plus aisément.

Alors c'était ainsi qu'ils agiraient... pistolet... poison ou précipice... trois « p », *pianissimo* et le tour serait joué! Elle sentait la douleur de la balle mordant sa chair, la brûlure du poison dans ses veines, l'affolement de la chute dans le vide effrayant. Peebles était une sotte sans doute mais elle avait entendu des paroles terribles. Le crime, un acte rapide, aisément oublié, pouvait être commis en toute sûreté et rapporter plaisir et profit à tous. Sa vie ne tenait qu'à un fil... elle devrait désormais attendre l'échéance... passer ses jours et ses nuits à se demander quand, où et comment arriverait la chose affreuse.

Mais d'abord avant de réfléchir plus avant — si tant est qu'elle avait encore le temps de réfléchir — elle devait garder l'esprit clair et se défendre de toute crainte. Pas de panique; il fallait mesurer tranquillement, pendant que son cerveau avait encore toute sa puissance, l'étendue du péril.

Ils avaient parlé de la tuer en mangeant ses provisions, en buvant son vin. Ils la croyaient vieille et usée, mais elle n'avait que soixante-six ans et n'avait jamais eu de maladie grave. Sir Henry Brankester ne lui avait-il pas dit ce soir : — *Vous êtes solide comme un chêne, Madame, et vous vivrez encore vingt ans. Ce n'est rien, rien du tout.*

Elle prendrait soin de sa santé pour leur survivre à tous et garder les biens dont ils avaient une envie si féroce. Chaque année, l'esprit tranquille, elle jouerait sous un masque impénétrable la facétieuse plaisanterie imaginée par le vieux Jaspar qu'elle avait enterré onze ans auparavant. Est-ce qu'il ricanait encore dans sa tombe? Ou était-il maintenant insensible à sa diabolique invention? Chaque année elle les réunirait autour d'elle, elle leur sourirait,

connaissant leurs pensées impuissantes à lui nuire. Et l'un après l'autre elle les verrait disparaître.

La mort vient tôt ou tard pour tout le monde, mais quand on a la constitution des Wigham on vit longtemps, sa mère et sa grand-mère avaient toutes deux passé quatre-vingt-dix ans.

Il y eut un léger bruit à l'autre extrémité de la chambre, elle serra ses genoux plus étroitement, son cœur battit la chamade... Une souris, ce n'était qu'une souris. Quelle sottise d'avoir peur!

Peebles était une sotte. Elle avait écouté Peebles en opposant toute son intelligence aux billevesées d'une femme qui avait beaucoup trop lu de romans policiers et cependant...

Elle avait vécu pour la sécurité, épargnant son argent par crainte d'en manquer peut-être un jour et voici qu'elle n'était plus en sûreté. Il y avait eu un étranger à cette table, un homme de science. Ils avaient discuté les risques du crime et avaient affirmé qu'un individu sur dix serait capable de commettre cet acte horrible. Ainsi, à cet instant même, un cerveau machinait peut-être sa destruction et elle ne saurait jamais quel était celui qui dressait ses plans pour lui tendre un piège homicide. Trois de ses ennemis dormaient sous son toit.

La peur... on n'échappe pas à son étreinte, elle s'insinue sournoise et terrible, vous prend à la gorge et glace le sang de vos veines.

Peebles était une sotte, mais elle avait raison. Ils avaient parlé de la mort comme on parle d'une amie, il ne restait donc plus qu'une seule façon de se défendre et de se mettre pour toujours à l'abri du danger. La mort serait aussi son amie, bien plus, elle allait devenir son alliée!

L'esprit lucide, tendu, l'intelligence en éveil malgré l'effroi qui mouillait son front d'une sueur froide, elle accueillit la pensée que l'ange des ténèbres venait de lui souffler pour la soutenir et l'encourager. Si elle savait rapidement prendre ses mesures, l'année prochaine verrait la fin de la cruelle comédie qu'elle avait dû jouer depuis si longtemps. A chaque anniversaire elle avait été obligée de mettre sous enveloppe les deux cents livres dévolues à chacun. Elle avait donné onze fois déjà cette importante somme pour qu'un jour, fatigué d'attendre, l'un des chiens de la meute nourrie par sa bonté lui saute à la gorge. Elle n'aurait plus rien à payer désormais. Elle allait semer la terreur, le doute et la confusion entre eux et les dresser les uns contre les autres...

La vieille femme jeta les yeux sur la pendule dont chaque battement marquait un pas vers la mort. L'un des rejetons de cette race maudite dormait... pauvre fou... il dormait... Elle s'étendit dans une immobilité complète pour réfléchir et rassembler ses souvenirs. Il ne dormait pas toujours très bien. On n'avait pas bu de porto au dîner ce soir, il s'en souviendrait tout comme elle se rappelait ce qui s'était passé l'an dernier.

Elle regarda de nouveau la pendule... il était minuit dix.

Se glissant hors du lit, Mrs. Delft revêtit sa robe de chambre.

Rush aurait certainement mis le flacon sous clef. Mais Rush devenait vieux et ne se rappelait plus très clairement ce qu'il faisait. Rush croirait ce qu'elle le persuaderait ou l'accuserait d'avoir fait le lendemain matin et serait réprimandé vertement pour sa négligence.

Elle traversa la chambre, tremblant d'une fièvre légère. Il lui semblait que son esprit désincarné agissait seul comme un messager invisible dirigé vers un but déterminé. Elle glissa ses pieds dans de confortables pantoufles, s'enroula dans un chaud vêtement de laine grise dont les plis épais l'abritaient douillettement et se faufila doucement par la porte entr'ouverte.

— 5 —

Ce matin-là, vers deux heures, Rupert Delft qui couchait à l'étage supérieur s'éveilla avec une soif intense. Il y avait beau temps que la boisson ne lui donnait plus simplement la tête lourde et la bouche amère aux lendemains de fête. Il avait atteint le dernier échelon de l'ivrognerie, la soif le tenaillait si violente, si impérieuse, qu'il devait l'étancher à tout prix.

Il sortit du lit en chancelant. La chambre était obscure, il tâtonna pour trouver le commutateur près du lit, et ne pouvant le découvrir, gagna la porte en trébuchant. Là il parvint enfin à faire la lumière.

Comment pourrait-il se désaltérer? La tête dans les mains, il réfléchissait. Le whisky serait naturellement enfermé dans la cave à liqueurs, mais il y avait sûrement encore du porto dans le carafon. Le dîner s'était achevé dans la plus grande confusion, les hommes et les femmes en étaient partis ensemble après l'incident de la sonnette.

Il retourna vers le lit, trouva ses pantoufles avec peine, revêtit une robe de chambre râpée et se glissa sans bruit hors de la chambre; celle-ci était tout en haut de la maison; à l'étage inférieur Daphné et le Dr. Pinsent dormaient, et plus loin, dans le même corridor, Miss Peebles et la vieille dame.

Il se faufila avec mille précautions le long du corridor. Un trait de lumière filtrait dans l'entrebâillement d'une porte à l'autre extrémité. C'était la chambre de tante Agathe, qui dormait avec la porte ouverte, sans doute pour appeler plus facilement sa dame de compagnie si elle avait besoin de quelque chose pendant la nuit. Il eut un sourire farouche au souvenir de la conversation du dîner... Maintenant ou jamais, ce serait le moment... Mais il n'en avait pas le courage.

Les marches étaient solides et l'escalier ne craquait pas. Peu importait d'ailleurs, il était deux heures du matin et tout le monde devait dormir profondément.

Le carafon de cristal que Rupert avait si souvent admiré ne

serait certainement pas dans la cave à liqueurs, celle-ci étant trop petite pour le contenir.

Le hall était complètement obscur, il tâta sa poche... trouva des allumettes et réussit à en craquer une; la faible lueur éclaira la porte de la salle à manger. Il l'ouvrit. Mieux valait ne pas allumer l'électricité on pourrait le voir de l'extérieur et un policeman en surveillance aurait tôt fait de frapper à la porte. Il craqua une autre allumette et contempla le miracle.

Le carafon de porto n'était pas, comme il le redoutait, enfermé dans l'immense buffet dont il aurait dû forcer la serrure, il était là, devant lui, sur la desserte... et les verres y étaient aussi. Rush l'avait donc oublié, il vieillissait et devenait négligent.

L'allumette s'éteignit. Impatienté, il alluma la faible ampoule placée au-dessus de la desserte, prit le carafon et versa le vin dans le verre le plus proche. Il l'éleva jusqu'à ses lèvres, l'avala d'un trait et se versa une autre rasade qu'il but un peu plus lentement. Dommage de boire ce vin délicieux comme de l'eau pure...

Le carafon était plein, il l'achèverait. Il attira une chaise et s'assit pour déguster à son aise l'exquise boisson.

— 6 —

Dans la faible clarté qui régnait autour de la desserte, affalé sur sa chaise, une étrange torpeur l'envahissait. Sa main cherchait maladroitement le carafon... C'était bizarre que lui, Rupert Delft, perde ainsi la tête pour deux petits verres de porto.

Comme il était loin... une sensation de paix, de bien-être immense prenait peu à peu possession de lui... Une paix que rien ne pourrait troubler... pas même cette grande forme grise près de la porte.

Et cependant...

Il n'aimait pas beaucoup cette forme grise qui semblait attendre. Il fit un effort pour se lever de son siège, pour balayer le voile qui s'étendait sur ses yeux comme les fils de la Vierge qui vous agacent par les matins d'automne. Mais il avait sommeil et il était si bien, il ne sentait même pas le besoin de prendre un autre verre; le désir insatiable s'était enfin assouvi.

Sa tête retomba sur sa poitrine.

La forme grise sortit de l'ombre et glissa doucement vers la lumière, comme un immense papillon de nuit.

CHAPITRE II

— 1 —

— Appelez John Rush.

Mrs. Rush, au dernier rang des assistants, guettait anxieusement son mari qui, vêtu de noir, se dirigeait à la barre des témoins. L'atmosphère était lourde; le coroner derrière sa table, ses lunettes perchées sur son nez mince, était assis sous un lustre allumé qui faisait reluire son crâne chauve.

Dehors il pleuvait abondamment.

Toute la famille était présente. Sur un banc on voyait Mr. John, Miss Daphné et le jeune homme qui était son fiancé, le docteur. Derrière eux, sur un autre banc, Mr. Olivier Delft et sa femme, avec Mrs. Runton et Miss Agnès.

Le Dragon, ayant Miss Peebles à ses côtés, était assis complètement à part d'eux tous.

Mrs. Rush ne pouvait apercevoir que le dos de la vieille dame. Elle était assise, calme et très droite dans ses vêtements de veuve d'un noir fané. Elle s'était comportée merveilleusement jusqu'ici, comme toujours d'ailleurs.

Mais il y avait Rush qui devait faire sa déposition et, avec le Dragon suspendu à ses lèvres, il ferait bien de peser chacune de ses paroles. En ce qui concernait la vie et les habitudes de la famille, il dirait la vérité. Le Dragon n'avait-il pas déclaré de sa voix douce :

— Rush, ce sera bien pénible pour nous tous. Mais vous devez répondre avec sincérité à toutes les questions qui vous seront posées. Souvenez-vous que vous parlez sous la foi du serment.

Il y avait cependant cette histoire de la porte qui n'avait d'ailleurs aucun rapport avec l'affaire. Mrs. Rush, en discutant avec Mr. Rush, avait affirmé que ce serait pure folie de risquer sa place pour une vétille. La question pouvait d'ailleurs ne pas être posée, mais si elle l'était, ils avaient décidé entre eux ce que Rush devait répondre.

Rush était en train de prêter serment. Il était superstitieux. Pourvu que le courage ne lui manque pas pour faire le seul petit mensonge qui, dans certaines circonstances, pourrait être nécessaire.

L'interrogatoire se poursuivait normalement et le coroner semblait favorablement impressionné par le témoin.

— Nous arrivons maintenant, disait le magistrat, à la nuit du mardi dernier. J'ai lu votre déposition. Vous dites qu'il était

deux heures trente du matin quand vous avez fait votre découverte.

— Oui, Mr. le Coroner.

— Expliquez-la, je vous prie, à la Cour dans tous ses détails.

— Je suis descendu par hasard au rez-de-chaussée, il était environ deux heures trente. La porte de la salle à manger était ouverte et il y avait de la lumière. Ceci me parut bizarre et j'entrai dans la pièce. La lumière venait d'une petite lampe dont je me sers d'habitude quand j'ai à faire sur la desserte.

— Et alors? dit le coroner.

— Mr. Rupert était étendu sur le tapis dans une position qui, même avec le faible éclairage, ne paraissait pas naturelle. Il était comme replié sur lui-même avec son bras droit recroquevillé sous lui. Je m'avançai pour voir s'il ne s'était pas endormi et alors...

Rush s'arrêta un instant, Mrs. Rush était toute attention.

... Je vis immédiatement ce qui était arrivé, poursuivit-il tranquillement, le pauvre Monsieur s'était coupé avec le carafon.

— Ceci n'est pas un fait, dit le coroner, c'est une déduction. Dites-moi, je vous prie, seulement ce que vous avez vu.

— J'ai vu le carafon brisé à terre, j'ai vu le vin répandu sur la table et sur le tapis et Mr. Rupert tout recroquevillé sur lui-même.

— Vous n'avez pas touché le corps?

— Non, Mr. le Coroner. Je suis allé immédiatement chercher le Dr. Pinsent qui était dans la maison.

— Vous aviez compris tout de suite qu'il était mort?

— Ce n'était pas très difficile.

Le coroner approuva.

— Y avait-il beaucoup de sang?

— Je n'ai jamais rien vu de pareil... partout sur le tapis... les rideaux eux-mêmes étaient couverts d'éclaboussures.

— Comment vous expliquez-vous la présence du mort dans la salle à manger à cette heure insolite?

— Il était en pyjama et en robe de chambre, Mr. le Coroner. Je crois qu'il a dû descendre parce qu'il avait soif.

— Où pouvait-il chercher quelque chose à boire?

— Dans le buffet qui était habituellement fermé à clef.

— Où se trouvait la clef?

— La clef est d'ordinaire cachée dans le tiroir inférieur du bureau de chêne qui se trouve dans la salle à manger.

— Le défunt savait-il où l'on plaçait cette clef?

— Non, Mr. le Coroner.

— Alors pourquoi, d'après vous, serait-il descendu dans la salle à manger à cette heure-là?

Mr. Rush jeta un rapide coup d'œil dans la direction de sa maîtresse. Mais Mrs. Delft ne regardait même pas de son côté.

— Il avait déjà agi de la même façon l'année dernière, à l'occasion d'une réception semblable. Je devrais peut-être expliquer que cette réunion a lieu tous les ans, le 17 novembre. La dernière fois, Mr. Rupert était déjà descendu au milieu de la nuit et avait forcé

la serrure du buffet. Le lendemain matin j'avais trouvé le meuble ouvert et le whisky... consommé entièrement.

— Dans quel état se trouvait Mr. Rupert Delft mardi soir, après le dîner?

— Mr. Rupert n'était pas tout à fait d'aplomb, Mr. le Coroner.

— Vous voulez dire qu'il était ivre?

Rush hésita.

— Un peu pris de boisson seulement.

— Il y a cependant un point que je désire éclaircir. Pour quel motif circuliez-vous, vous-même, dans la maison à deux heures et demie du matin?

Mrs. Rush droite sur son banc avait les yeux fixés sur le visage de son mari. Involontairement ses lèvres remuèrent pour murmurer la réponse qu'ils avaient composée ensemble.

— Je m'étais éveillé au milieu de la nuit et — vous savez ce que c'est, Mr. le Coroner — je ne pouvais pas me rappeler si j'avais bien fermé la porte de service. On a parfois de ces impressions bizarres et la seule chose à faire en pareil cas pour retrouver sa tranquillité est d'aller vérifier soi-même.

Le Coroner approuva.

— Cette porte était-elle fermée?

— Oui, Mr. le Coroner, certainement. Vous savez ce qu'est une habitude, on agit machinalement et après on se demande si on l'a fait ou non...

— Je comprends très bien.

Mrs. Rush poussa un soupir de soulagement, toute fière de son mari qui avait tenu parole, bien que son mensonge lui eût visiblement coûté un effort considérable : de fines gouttes de sueur perlaient à son front.

— Pour en revenir au buffet, continua le Coroner, la serrure avait-elle été forcée?

— Non.

— Vous nous avez pourtant dit que le buffet était fermé à clef d'habitude.

— Oui, Mr. le Coroner, mais j'ai dû oublier de serrer le carafon, hier soir.

— Pouvez-vous être un peu plus précis?

— Non. Je le regrette, Mr. le Coroner. J'avais bien l'impression d'avoir rangé le porto comme d'habitude, mais apparemment j'avais dû oublier car la clef était dans la serrure lorsque nous avons trouvé Mr. Rupert.

— Vous aviez évidemment la sensation d'avoir oublié quelque chose de votre routine journalière. Au réveil, vous avez d'abord songé à la porte, mais vous savez maintenant que c'était en réalité le carafon.

— Oui, c'est bien cela, Mr. le Coroner, dit Rush vivement.

— Ces réceptions annuelles ont-elles lieu depuis longtemps?

— Depuis onze ans.

— Aviez-vous remarqué, à d'autres occasions, que la boisson avait disparu?

— Une fois seulement, l'an dernier; je sais tout de suite quand il manque un peu de vin ou de liqueur.

— Comment cela?

— Cela fait partie de mon service. Je range les bouteilles dans le buffet et je dois marquer le niveau du liquide au moyen d'un morceau de papier collant.

— Savez-vous quelle quantité de porto a été bue?

— Non, Mr. le Coroner. Mais pas beaucoup sûrement. Le carafon était brisé et le vin s'était répandu partout sur le tapis.

— Merci, Rush, dit le coroner. Vous pouvez vous asseoir.

— 2 —

Daphné Wigham, en faisant un retour sur elle-même, venait de se convaincre qu'elle était certainement dépourvue de cœur. Elle aurait dû, violemment impressionnée par le drame affreux qui venait de bouleverser la famille, ne penser qu'à son pauvre cousin Rupert. Pourtant, à cet instant, elle n'avait d'yeux et de pensées que pour Alec. Celui-ci venait de prendre place à la barre et sa situation n'était guère agréable.

Alec, resté le seul homme dans la maison après le drame, avait été parfait. Prévenant avec ménagements tante Agathe, il l'avait, usant d'une douce fermeté, empêchée de voir les horreurs décrites par Rush. Il avait envoyé chercher la police et vérifié de quelle façon l'accident était arrivé.

Maintenant il faisait sa déposition et le coroner, un aimable vieillard, paraissait disposé à lui faciliter les choses.

— Vous avez été réveillé par Rush qui vous priait de descendre. Quelle heure était-il?

— Peu après deux heures et demie.

— Voulez-vous nous décrire ce que vous avez vu en entrant dans la salle à manger.

— Mr. Delft était étendu la face contre terre, le bras droit replié sous lui, le corps incliné un peu sur le côté droit. Sa main gauche était crispée sur le pied de la table et le pied droit, supporté par un petit tabouret, ne posait pas à terre. Je l'ai retourné et l'ai examiné superficiellement car j'avais vu immédiatement qu'il était mort.

— A quelle cause attribuez-vous sa mort, Docteur?

— A une incision profonde qui a tranché l'artère fémorale de la cuisse gauche.

— A quel moment, d'après vous, la mort est-elle survenue?

— Pas plus d'une demi-heure avant la découverte du cadavre, peut-être moins.

— Environ vers deux heures alors. Avez-vous une opinion précise sur les circonstances de ce décès?

— J'en ai une, mais elle est purement déductive, naturellement : je suppose que Mr. Delft a dû chanceler et heurter le carafon contre le buffet. Celui-ci s'est sans doute cassé dans sa main. Alors, en essayant de se remettre d'aplomb, il a dû trébucher sur le tabouret et tomber lourdement en avant en tenant encore dans sa main droite le col brisé du carafon. En tombant, il s'est taillade la face interne de la cuisse sur ce morceau de verre et s'est tranché l'artère fémorale. La mort a dû faire son œuvre en moins de deux minutes.

— Aussi vite que cela?

— Certainement. L'artère fémorale étant un des principaux vaisseaux du corps humain, le blessé a dû perdre tout son sang avec une extraordinaire rapidité.

— La blessure donnait bien l'impression d'avoir été causée par le verre cassé?

— Sans aucun doute. Je devrais peut-être mentionner que j'ai trouvé un éclat de verre enfoncé profondément dans la blessure et touchant l'artère elle-même.

Le coroner consulta ses notes.

— Je vois que le dernier témoin nous a dit qu'il y avait du sang jusque sur les rideaux placés à une certaine distance du défunt.

— Cela n'a rien de surprenant, un jet de sang venant de l'artère fémorale a certainement pu jaillir jusqu'à cette distance.

— Le défunt a-t-il dû perdre connaissance immédiatement?

— Normalement non. Mais un homme dans son état est sans défense : lorsqu'il y a rupture de l'artère fémorale le blessé est perdu si on ne prend pas des mesures effectives dans les vingt ou trente secondes.

— Vous avez entendu le témoignage du précédent témoin?

— Oui.

— Confirmez-vous ses dires sur l'état du défunt pendant et après le dîner et pouvez-vous, en tant que médecin, affirmer qu'il était ivre en montant se coucher?

Alec regarda le coroner bien en face.

— Je suis certain, dit-il, que Mr. Delft devait avoir l'habitude de consommer une quantité considérable d'alcool. Quand je l'ai vu pour la dernière fois ce soir-là, sans être tout à fait ivre, il n'était certainement pas dans son état normal.

— Merci, Docteur, cela suffira pour le moment.

Alec Pinsent quitta la barre. Daphné lui sourit et il s'assit à son côté.

— Mrs. Agathe Delft, appela le greffier du coroner.

Un léger frisson courut dans les rangs de la famille.

Mrs. Delft se leva et marcha d'un pas ferme jusqu'à la barre.

— 3 —

Mr. Hardwick, le coroner, considéra le témoin avec une bienveillance naturelle que vingt ans de métier n'avaient pas affaiblie.

Agathe Delft, la veuve de Jaspar Delft, avait dû être bien belle en son temps, elle possédait un de ces visages aux fermes contours que l'âge ne peut altérer. Grande, droite et mince, elle attendait, apparemment décidée à ne pas se dérober à son devoir, aussi pénible soit-il.

Le coup avait pourtant été rude. Non pas tant la perte de son neveu, bon débarras en vérité, que la façon dont il était mort. Puis elle avait été obligée d'entendre des révélations peu flatteuses faites publiquement sur un membre de sa famille et, maintenant, devait en personne faire sa déposition.

Mr. Hardwick, tout en lui posant les questions rituelles, ne pouvait se défendre de penser que l'incontestable dignité du témoin ne s'accordait guère avec la petite cérémonie du papier collant et les deux seuls domestiques de cette grande maison où elle avait reçu une douzaine de convives.

— Mrs. Delft, dit le coroner avec une certaine déférence, voulez-vous me dire exactement ce qui s'est passé la nuit de l'accident?

— Je fus réveillée, dit-elle d'une voix tranquille, au matin de très bonne heure, on vint m'informer que quelqu'un était allé chercher un policeman.

— Et alors?

— Alors ma dame de compagnie, Miss Peebles, me raconta la chose. Je voulus des détails, elle m'amena le Dr. Pinsent qui, comme vous le savez, avait couché à la maison,

— Vous n'êtes pas descendue à la salle à manger?

— J'étais souffrante et le docteur m'avait prescrit de ne me lever sous aucun prétexte.

— Vous n'avez vu votre neveu ni avant, ni après dîner?

— Oh! Non, sans cela...

Elle s'interrompit brusquement et mit la main sur ses yeux. Elle ne tenait pas de mouchoir, le geste n'en était que plus touchant. Il était évident qu'elle regrettait de ne pas avoir été présente à ce dîner où elle aurait pu empêcher les excès de son neveu et prévenir ainsi sa mort scandaleuse.

Le coroner glissa vivement à la question suivante.

— Vous ne pouvez par conséquent pas nous donner de renseignements utiles sur l'état d'esprit de votre neveu ce soir-là.

— Non.

— Vous donnez, je crois, ce dîner chaque année, c'est une coutume familiale?

Elle le regarda bien en face.

— Cette réception est donnée pour obéir à la volonté expresse de mon défunt mari. Il désirait probablement que nous restions

unis et pendant onze ans ses ordres ont été respectés bien que souvent il ait été très incommode pour certains d'entre nous de se rendre libres.

Le coroner s'avisa tout à coup qu'il regardait le témoin avec une curiosité qui n'avait plus rien de professionnel.

— Puis-je vous demander si votre neveu vous rendait de fréquentes visites? Vous connaissiez son genre de vie?

— Mon neveu et moi n'avions, je dois le dire, aucune intimité, il ne me faisait pas de confidences.

— Vous voudrez bien m'excuser, Mrs. Delft, mais ceci est important. Vous avez entendu les dépositions des précédents témoins. Etes-vous prête à confirmer ce qu'ils nous ont dit de son caractère et de ses habitudes?

— Certains faits se sont en effet de temps à autre imposés à mon attention.

— Quand avez-vous vu votre neveu pour la dernière fois?

— Il est venu me voir quelques jours à peine avant la réunion du 17. Sa visite me surprit. Je crois qu'il ne devait pas être dans son état normal. Il me demanda de lui prêter de l'argent.

Ces paroles furent suivies d'un rire étouffé. Le coroner jeta sur l'assemblée un regard sévère et revint au témoin. L'expression de la vieille dame n'avait pas changé, à peine un haussement presque imperceptible des sourcils aurait-il pu déceler une légère surprise. Elle n'avait rien dit d'amusant, pourquoi donc avait-on ri?

— Vous avez entendu la déposition de votre domestique, Mrs. Delft, en ce qui regarde un incident survenu le 17 novembre de l'année dernière. Votre neveu aurait, paraît-il, forcé le buffet et pris une bouteille de whisky.

— C'est exact.

— Avez-vous été surprise qu'il ait agi ainsi?

— Pas le moins du monde, mais je me suis arrangée pour que cela ne se renouvelle plus. Depuis ce temps-là j'enferme tous les alcools dans la cave à liqueurs de mon défunt mari.

— De sorte que le whisky était à l'abri la nuit de l'accident.

— Il n'y avait pas de whisky dans la maison ce soir-là. J'avais jugé que ce n'était pas nécessaire.

— Pensiez-vous que votre neveu pourrait descendre pendant la nuit pour chercher dans la salle à manger de l'alcool ou du vin?

— C'était en effet fort possible.

— Il aurait en ce cas espéré trouver le carafon enfermé dans le buffet, car c'est bien là qu'on le range d'habitude, n'est-ce pas?

— Je ne puis que répéter ce que mon domestique vous a déjà dit. Normalement le carafon aurait dû m'être apporté pour que je marque le niveau de son contenu, après quoi il aurait dû être enfermé dans le buffet dont la clef était toujours cachée à l'endroit que l'on vous a indiqué. Je découvris cependant le lendemain matin que Rush avait oublié de ranger le carafon, la clef étant encore dans la serrure du buffet.

Le coroner posa un regard scrutateur sur Rush qui parut gêné.

— Vous n'avez aucune raison de vous méfier de vos domestiques, Mrs. Delft?

— Certainement non. Rush est un serviteur fidèle, je l'ai auprès de moi depuis plus de quarante ans, mais sa mémoire n'est plus tout à fait ce qu'elle était autrefois.

— Vous comprendrez, Mrs. Delft, que j'essaye d'établir non seulement que votre neveu pouvait avoir accès au carafon, mais encore qu'il avait de bonnes raisons d'espérer pouvoir mettre la main dessus sans difficultés.

— Cela vous aiderait aussi peut-être de savoir qu'il avait également de bonnes raisons de supposer le carafon presque plein, ce qui expliquerait mieux, n'est-ce pas, sa venue dans la salle à manger.

— Pouvez-vous l'affirmer? demanda le coroner avec gravité.

— Certainement. J'ai su que les messieurs n'étaient pas restés dans la salle à manger après le repas, par conséquent on ne leur a pas offert de porto ce soir-là. J'en ai été surprise, car d'habitude ils boivent ce vin à ma santé, mais, pour une raison quelconque, la coutume n'a pas été observée cette fois-ci.

— Votre neveu avait eu de récents besoins d'argent, quand il est venu vous voir, l'avez-vous trouvé particulièrement inquiet et déprimé?

— Je vois ce que vous voulez dire, dit doucement la vieille dame. Mon neveu par alliance n'était pas homme à attenter à ses jours, je puis vous affirmer que ce serait bien la dernière chose qu'il aurait été capable de faire.

— Votre neveu a passé plusieurs années en Afrique, ce qui pourrait justifier certaines habitudes d'intempérance sous un mauvais climat.

— Vous semblez confondre l'effet avec la cause, si vous me permettez cette remarque. Mon neveu par alliance a été envoyé en Afrique justement parce qu'il avait la passion de boire. Ses habitudes d'intempérance ne sont donc pas le résultat de son séjour en Afrique.

— Je suppose que la raison pour laquelle vous enfermiez si soigneusement les vins et les liqueurs le soir de vos réceptions venait du désir de ne pas l'exposer à la... tentation.

— Le vin et les liqueurs sont toujours enfermés à clef chez moi, répondit tranquillement Mrs. Delft.

Le coroner, quelque peu décontenancé, commençait à s'apercevoir que son tact était bien inutile vis-à-vis de cette vieille dame impénétrable.

— J'ai encore une ou deux questions à vous poser, continua-t-il. Est-ce qu'à votre connaissance tout s'est passé normalement le soir du dîner après lequel votre neveu est mort?

— Oui, d'après ce qu'on m'a dit, répondit le témoin, car vous savez que je n'y étais pas présente. La réunion aurait été remise si cela avait été possible.

— C'était donc impossible?

— Les volontés de mon défunt mari doivent être respectées, or le testament stipule cette obligation; y manquer entraînerait de sérieuses conséquences financières.

Le témoin en disant ces mots se redressa de toute sa taille et rappela à Mr. Hardwick un aigle qu'il avait vu autrefois à Regent's Park se relever sous le coup de fouet inconsidéré d'un petit garçon. On aurait dit que la question venait de toucher une corde particulièrement sensible.

— Mon mari, poursuivit-elle, n'était pas toujours aussi sérieux qu'il aurait dû l'être. On a supposé que l'idée de cette réunion annuelle lui avait été suggérée par son sens extrêmement développé de l'humour. Je ne discute pas son acte, mais je sais que sa volonté testamentaire ne peut être transgressée.

— Merci, Mrs. Delft, dit Mr. Hardwick. Je n'ai pas d'autres questions à vous poser, vous pouvez vous asseoir.

Agathe Delft regarda posément et avec assurance le tribunal, se retourna sans hâte et revint à sa place.

. . . . . .

— 4 —

Le sergent Harrison, de service à la porte, commençait à se lasser des débats et dissimulait mal sous une main gantée de blanc ses bâillements de plus en plus fréquents. Soudain il dressa l'oreille, la fin de cette longue séance était proche...

— Je dois en conséquence conclure à une mort par accident, disait le coroner. L'audience est levée.

Il y eut un remue-ménage dans l'assistance et plusieurs personnes se dirigèrent vers la porte.

Le sergent Harrison approuvait le verdict. La guerre lui avait appris que l'on pouvait saigner jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Il s'avisa soudain que la vieille dame se dirigeait de son côté accompagnée par une petite femme aux yeux clairs.

Harrison les regarda avec un bienveillant intérêt.

— Puis-je vous appeler un taxi, Madame? demanda-t-il.

Mrs. Delft le regarda d'un air dominateur.

— Sergent, dit-elle, ayez la bonté de faire signe à l'autobus N° 22 de s'arrêter.

Le sergent Harrison la considéra un instant en ayant la sensation d'être redevenu un tout petit garçon.

Puis il se fraya vivement un passage dans la foule rassemblée près de la porte, s'arrêta au bord du trottoir et éleva une main énorme pour arrêter le conducteur.

CHAPITRE III

— 1 —

Miss Peebles sortit du N° 23 de Winchester Terrace en regardant furtivement à droite et à gauche. Pas une âme en vue... elle descendit à pas menus et rapides la grande avenue bordée de platanes que le brouillard de novembre achevait de dépouiller.

Elle prendrait un taxi dans Bayswater Road. Il le fallait bien puisque ce matin-là le monde était désaxé et les lois habituelles de la vie suspendues!

Ce jour s'inscrivait en lettres noires : pour la première fois de sa vie Miss Peebles trompait la confiance de sa maîtresse.

On lui avait formellement défendu de faire la démarche qu'elle allait tenter. Mais il y a des gens qui doivent être protégés malgré eux. Or un seul endroit dans toute l'Angleterre lui offrait un secours possible... Scotland Yard. Elle allait à Scotland Yard. Non au hasard, mais avec un rendez-vous ferme pris en secret par téléphone.

Elle était déjà au milieu du brouhaha et de l'agitation de Bayswater Road. Chaque étape de sa course était un Rubicon franchi. Elevant son petit parapluie au-dessus de sa tête elle appela un taxi.

— Scotland Yard, dit-elle au chauffeur, s'attendant à ce que l'homme eût l'air effrayé, ou tout au moins impressionné.

Mais il ne tourna même pas la tête. L'auto démarra. Pour la centième fois elle ressassait dans sa mémoire ce qu'elle avait à dire. Elle ne devait oublier aucun détail de la conversation criminelle et sans cœur qu'elle avait entendue au dîner, le soir de la mort de Rupert. Lorsque des gens sont capables de parler ainsi, personne n'est en sûreté. « Mort par accident », avait stipulé le verdict, mais l'unique preuve indicatrice d'un dénouement autrement terrible n'avait jamais été mise en lumière! Elle aurait dû insister auprès de sa maîtresse, exiger même au besoin que cette conversation soit rapportée à l'enquête, mais elle avait manqué de courage.

Cependant les autorités devaient être prévenues que neuf personnes étaient sorties de table, au soir fatal, avec l'idée du meurtre au fond du cœur. Et cette nuit-là Rupert Delft, l'ivrogne, proie facile en vérité, avait été abattu. Sa maîtresse avait fait des gorges chaudes de ses soupçons et avait même suggéré sans bienveillance qu'ils avaient été provoqués par ses trop nombreuses lectures. Mais Miss Peebles s'était rebellée dans le fond de son cœur et cette révolte avait comme résultat sa visite à Scotland Yard.

Elle arrivait à destination. Devant elle se dessinait le triste portail d'un édifice de pierres et de briques devant lequel un policeman était de faction. Elle ouvrit son sac à main, sortit un shilling, le tendit au conducteur et, fuyant les commentaires possibles de l'homme, grimpa vivement les marches du perron.

Elle poussa une porte vitrée et tendit sa carte à l'agent de service, qui lui parut bizarrement accoutré car il ne portait pas de casque.

— Miss Peebles? dit-il d'un air bienveillant.

Elle approuva de la tête.

— Vous venez sur rendez-vous?

Nouveau signe d'approbation.

— Par ici, Madame.

Il l'introduisit et un autre agent de police également tête nue, lui fit signe de le suivre. Elle traversa un long corridor de pierres, propre et nu; son introduteur ouvrit une porte.

— Miss Peebles, annonça-t-il.

Elle entra et un homme en uniforme bleu marine se leva pour la recevoir.

— 2 —

L'inspecteur Pilcock dominait de ses six pieds de haut la petite créature qui venait d'entrer dans son bureau. Elle paraissait inquiète et troublée, mais c'était le cas de la plupart des personnes qui franchissaient le seuil de sa porte. Il regarda la lettre posée devant lui. Ainsi c'était là Miss Peebles! Il devinait d'avance ce qui allait suivre, tant il avait lu de ces lettres mystérieuses, faisant allusion à de sinistres possibilités résultant le plus souvent d'imaginations déréglées. Cette femme-ci offrait le type parfait de l'hystérique. Ses yeux seuls, pâles, impénétrables, légèrement révulsés, auraient suffi à la classer dans une catégorie qu'il connaissait trop bien.

— Eh bien, Miss Peebles, dit-il tranquillement, que puis-je faire pour vous?

Il se pencha en avant avec l'expression qu'il assumait toujours au début d'une entrevue, lorsqu'il était nécessaire de mettre le visiteur à son aise.

Miss Peebles ne répondit pas.

— Asseyez-vous, je vous prie, ajouta-t-il avec bonté.

Elle se posa à l'extrême bord de son fauteuil, et ses yeux pâles, ayant terminé l'inspection hâtive du décor environnant, se posèrent sur le visage de l'inspecteur avec une fixité qui aurait décontenancé tout autre moins habitué à ce genre d'examen.

Il regarda de nouveau la lettre posée devant lui.

— Vous avez désiré me voir au sujet de la mort malheureuse de Rupert Delft.

Il ouvrit un dossier posé sur sa table qui contenait une coupure de la *Marylebone Gazette* relative à l'enquête et quelques extraits

du *Daily Mail* et autres journaux londoniens. Il avait demandé le matin communication du dossier à son ami Hardwick, coroner du district. L'affaire semblait des plus ordinaires et banales.

— Eh bien? fit-il pour l'encourager.

Miss Peebles mouilla du bout de sa langue ses lèvres desséchées.

— Je... Je ne sais pas par où commencer, dit-elle enfin.

— Mais par le commencement, dit l'inspecteur, je ne vous interromprai que lorsque ce sera absolument nécessaire...

Et comme elle toussait nerveusement mais ne répondait toujours pas :

— Voyons, Madame, dit-il avec bonté, ce n'est sûrement pas si difficile que cela!

— Mais si, c'est difficile, protesta-t-elle soudain, très difficile même, sans cela je serais venue vous voir plus tôt. J'ai eu bien tort de garder aussi longtemps le silence, mais vous comprendrez mes raisons, et avant que nous n'allions plus loin, Mr. l'Inspecteur, je vais vous demander de considérer cette visite comme strictement confidentielle. Je suis ici à l'insu de ma maîtresse pour laquelle j'ai la plus vive admiration et le plus profond respect.

L'inspecteur l'arrêta du geste. Il connaissait le genre. Une fois les écluses ouvertes il allait être submergé sous un flot de paroles.

— Vous êtes au service de Mrs. Agathe Delft?

— C'est exact, Mr. l'Inspecteur. Elle ne devra jamais savoir que je suis venue vous trouver.

Sa voix s'était élevée d'un demi-ton et ses mains serraient hermétiquement le grand sac à main posé sur ses genoux.

L'inspecteur lui sourit.

— Vous n'avez pas besoin d'avoir peur, Madame, tout ce que vous me direz restera strictement confidentiel.

— Je suis venue car j'estime que c'est mon devoir. J'ai vécu auprès de Mrs. Delft depuis quinze ans et me suis attachée à elle. Elle m'a défendu de parler, mais je sens qu'elle a besoin de protection.

— De protection?

— J'ai toutes les raisons de croire sa vie en danger.

— C'est une affirmation bien grave, observa-t-il. Je suppose que vous êtes en état d'étayer vos soupçons sur des preuves définies?

— Vous connaissez le verdict du coroner sur le décès de Rupert Delft : mort par accident. Je suis convaincue que ce verdict est faux. Sa mort n'est pas due à un accident, Rupert Delft a été assassiné.

L'inspecteur ne manifesta aucune surprise à cette nouvelle sensationnelle. Sa patience commençait à se lasser et il était heureux d'arriver enfin au cœur du sujet. Il se montrerait plein de courtoisie et de bonté jusqu'à la fin, mais n'était pas disposé à perdre plus de temps et montrer plus d'émotion qu'il n'était nécessaire.

— J'ai déjà compulsé le dossier, le coroner paraît avoir été absolument convaincu par l'enquête.

— Il ignorait certains faits.

— Vous voulez dire que certaines données n'auraient pas été mises en lumière? Auraient peut-être été délibérément supprimées?

— Délibérément, non, mais ma maîtresse n'y attachait aucune importance.

— Et vous n'étiez pas d'accord avec elle?

— C'était impossible. Je considère ces données, ces preuves comme essentielles.

— Continuez, je vous prie.

Miss Peebles continua et l'inspecteur Pilcock confortablement adossé à son fauteuil se résigna à l'écouter : intervenant de temps à autre pour la ramener au sujet, l'orienter vers une conclusion définie. Elle fit une description complète de la famille, s'attarda aux détails de l'indisposition de Mrs. Delft et donna un compte rendu circonstancié de la conversation qui s'était tenue pendant le dîner.

L'inspecteur s'avisa au bout d'un instant que son histoire se terminait au point précis où il aurait espéré la voir commencer. Mais sa patience était à bout. Il considéra Miss Peebles un instant avec une expression bienveillante qui dissimulait son exaspération secrète.

— Est-ce que vous vous rendez bien compte, Madame, demanda-t-il enfin, de la conclusion que vous voulez nous imposer?

— Je suis pleinement consciente de ma responsabilité, Mr. l'inspecteur.

— Permettez-moi de résumer, fit-il. Vous m'avez dit que la conversation avait roulé d'abord pendant le dîner sur l'indisposition de Mrs. Delft, puis certains des convives ont parlé crime d'un point de vue général. Un meurtre peut-il se justifier dans certaines circonstances? Peut-on commettre en toute sécurité un acte criminel et, en ce cas, une personne normale hésiterait-elle à tuer son ennemi ou la personne qui la gêne? Le nom de votre maîtresse fut mentionné, et l'un des invités fit remarquer que l'un d'entre eux aurait grand intérêt à tuer Mrs. Delft, si les autres héritiers avaient été supprimés au préalable. Or vous voulez me faire prendre cette conversation pour une preuve palpable, Miss Peebles; en termes précis, vous suggérez que l'un des convives décida cette nuit même de commencer l'élimination projetée, élimination dont le cours devrait se poursuivre jusqu'à ce que tous les invités, sauf un seul, et finalement Mrs. Delft elle-même aient été supprimés.

Il regardait Miss Peebles avec bonté, comme pour l'inviter à sourire avec lui de la conclusion absurde où ils avaient été amenés.

Mais les yeux pâles, toujours fixés sur lui, ne répondirent pas à son appel.

— J'ai fait mon devoir, Mr. l'Inspecteur, je puis seulement vous dire que je quittai la table affreusement inquiète, et cette même nuit...

— Pardonnez-moi, Miss Peebles, dit vivement l'inspecteur; la coïncidence est évidemment troublante, mais il n'y a rien dans tout

ce que vous m'avez dit qui puisse raisonnablement nous faire intervenir. Je vous suis reconnaissant d'être venue, malgré les difficultés et même les risques présentés par votre condition. Mais, franchement, il n'y a pas là de quoi intéresser Scotland Yard. Le verdict du coroner me paraît tout à fait sensé. Nous garderons naturellement en mémoire cette conversation, mais elle ne peut en aucun cas être prise comme preuve d'un acte criminel.

Miss Peebles serra les lèvres.

— J'ai toujours cru comprendre que le mobile seul importait dans ce genre d'affaires. Or il apparaît clairement ici. Chacune des personnes présentes tirerait un bénéfice considérable de la mort de ma maîtresse.

— Et de celle de tous les autres membres de la famille, ajouta gravement l'inspecteur. Un mobile n'est cependant pas suffisant pour établir un conviction. Avez-vous quelque chose d'autre à me dire?

— Rien de précis, sauf de me garder le secret...

Elle s'interrompit, l'inspecteur s'était levé et lui tendait la main.

— Certainement, comptez sur ma discrétion, au revoir, Miss Peebles.

Il pressa un bouton, un agent parut à la porte.

Miss Peebles disparut à sa suite. L'inspecteur Pilcock hocha la tête. Les entrevues de ce genre lui faisaient perdre un temps considérable et, la plupart du temps, en pure perte. Dans le cas présent il y avait certainement des particularités bizarres et le vieil Hardwick, passionnément intéressé par l'étude de la nature humaine, serait certainement heureux de connaître l'étrange conversation du dîner d'anniversaire.

— 3 —

Peter Doubleday, jeune reporter attaché à la *Marylebone Gazette*, s'arrêta un instant à la sortie du métro de Covent Garden avant de se mêler au flot des passants. L'énorme silhouette d'un autobus surgit à l'horizon à travers le brouillard jaunâtre. Il ne pleuvait pas encore, mais la plupart des gens qui émergeaient du souterrain ouvraient instinctivement leur parapluie; Peter passa son pardessus et se hâta vers le but de sa course.

Le bureau de Miss Agnès Delft — Sténo-Dactylographie-Traductions — était situé dans Garrik Street, juste en face du Club. Il devait voir Agnès sans perdre de temps car elle pouvait, si elle était bien disposée, lui rendre un inappréciable service. Peter Doubleday ayant l'ambition de devenir riche et célèbre avait, dans ce but, écrit une pièce qui certainement ne pouvait manquer d'intéresser et même d'enthousiasmer quelque directeur de théâtre, mais il fallait d'abord, avant de la présenter, faire taper à la machine le manuscrit qui gonflait en ce moment d'inélégante façon la poche droite de son pardessus.

Miss Agnès Delft était sa cousine, il lui avait déjà souvent trouvé du travail parmi les jeunes acteurs qu'il fréquentait et, de temps en temps — pas très souvent il est vrai — il faisait profiter Agnès de sa carte de presse en l'emmenant au théâtre avec lui. A beau jeu, beau retour.

Il ne pouvait guère songer à faire taper son manuscrit au tarif commercial, ayant pour tout potage une livre, treize shillings et cinq pence en poche! Agnès lui ferait très probablement crédit, mais exigerait peut-être un petit acompte. Si les choses tournaient au pire il sortirait sa livre sterling! Chose curieuse, cet argent qui lui était venu en quelque sorte par la famille retournerait à cette famille, car il représentait la moitié du salaire reçu pour son brillant compte rendu de l'affaire Rupert Delft, pour la *Marylebone Gazette*, un beau travail en vérité, véritable tableau vivant, humain, sensible, qui lui avait valu les chaleureuses félicitations de son directeur. Sa description de la vieille dame — elle n'était après tout qu'une parente éloignée — était un véritable chef-d'œuvre. L'article — trois quarts de colonne — avait été imprimé presque sans coupures et reproduit par les plus importants journaux londoniens; résultat plus appréciable encore, son rédacteur en chef lui avait réservé la chronique judiciaire pour un temps indéterminé. Mais Peter souriait en songeant à des projets plus ambitieux. Tout en grimpant les trois étages de Bedford Mansions, il se grisait d'espoir, sa pièce ferait rire tout Londres et aurait un succès triomphal.

— Hallo, Agnès! clama-t-il en passant la tête dans le bureau de sa cousine.

Il avait oublié qu'il y aurait le bruit assourdissant des machines, cela rendait sa tâche plus difficile, comment peut-on en vociférant faire appel à l'émotion et aux sentiments!

— Hallo, Peter! cria Agnès à tue-tête.

— Je vous ai apporté quelque chose, continua-t-il.

— A dactylographier, je suppose?

— Vous avez deviné.

— Eh bien, dit-elle gaîment, vous connaissez mon tarif, une demi-couronne les mille mots, en double exemplaire. Est-ce que c'est long?

— Je ne sais pas, dit Peter, c'est une pièce en trois actes.

— Les pièces de théâtre, dit Agnès vivement, sont beaucoup plus chères. Il faut se servir d'un ruban bi-colore. Notre tarif en ce cas est de quatre pence la feuille.

Peter commençait à trouver que la conversation tournait mal.

— Dites donc, suggéra-t-il, ne pourrions-nous pas discuter cette question autre part?

Miss Delft jeta un coup d'œil à la pendule placée sur son bureau.

— Il est presque l'heure du déjeuner, si nous le prenions ensemble?

Peter fit de louables efforts pour faire, sans qu'il y paraisse, un difficile calcul mental. Agnès sourit.

— Fauché comme nous tous? dit-elle. Mais nous ne ferons pas

de folies. Il y a un restaurant bon marché au coin de la rue. Allez m'attendre dans le hall.

Dix minutes plus tard Agnès le rejoignait.

— A propos, Peter, je ne vous ai pas revu depuis l'enquête, j'ai lu ce que vous avez écrit dans la Gazette, j'espère qu'on vous a bien payé?

— Deux guinées, dit Peter brièvement.

— C'est gentil.

— Ce n'est pas déjà si mal, admit Peter, mais Tante Agathe n'est malheureusement pas témoin tous les jours. Est-ce ici que nous déjeunons?

Il désignait le restaurant. Agnès le précéda et choisit une table.

— Je crains que vous n'ayez tué votre poule aux œufs d'or en parlant de la vieille dame, dit-elle en s'asseyant.

— Je ne savais pas qu'il existait une poule aux œufs d'or, dit Peter, est-ce que la famille est réellement fâchée? Je croyais avoir été aussi correct que possible.

— Vous n'auriez pas dû vous charger de cet article, rétorqua Agnès. Deux œufs pochés sur toast, s'il vous plaît, et une tasse de thé de Ceylan.

Peter tressaillit et commanda un beefsteak et un pâté aux rognons.

— Il faut bien vivre, protesta-t-il. Ayant trouvé l'occasion inespérée de faire un bon article, je ne pouvais pas la laisser passer. Noblesse oblige!

— Racontez cela à Tante et vous verrez ce qu'elle en dira. Elle était d'ailleurs visée assez personnellement, quand on y songe, avec tous ces détails sur les marques de bouteilles, sans parler de cette mention à propos du dîner annuel « donné souvent sans enthousiasme ».

Peter se mit à rire.

— Je parie que je suis le premier à avoir tiré un profit quelconque de Tante, dit-il. Elle est aussi ma marraine.

Agnès leva sa tasse de thé.

— Que Dieu bénisse Tante Agathe! dit-elle.

— Et maintenant, dit Peter, parlons sérieusement. Ma pièce aura du succès, vous verrez.

— Mais je ne peux pas la taper pour rien, Peter. Il ne faut pas y songer; les affaires sont les affaires et je suis très serrée en ce moment.

— Je serai aussi franc que vous, dit Peter. Je pourrais à la rigueur vous donner un petit acompte. Mettons une demi-guinée.

— Non, une livre, répliqua Agnès avec fermeté.

Peter soupira et fouillant dans sa poche en sortit l'argent demandé.

— Croyez-vous, dit-il après un instant de silence, que la vieille dame soit réellement furieuse?

— Je ne sais pas, répondit Agnès, je ne l'ai pas vue depuis l'enquête, mais je vais prendre le thé avec elle cet après-midi.

— Vous ne voulez pas dire qu'elle va vous donner à boire et à manger? dit Peter.

— Elle appelle cela rendre l'hospitalité, dit Agnès. Elle vient parfois prendre le thé à mon bureau; elle aime voir les jeunes dactylos travailler, et Tante est très pointilleuse sur ce genre de choses; elle rend tasse pour tasse et biscuit pour biscuit, si l'on peut dire. Après tout pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi?

— Je ne suis pas invité.

— Venez tout de même.

Peter lui tendit une cigarette.

— Pourquoi pas, fit-il après réflexion. J'ai le pressentiment bizarre que Tante me sera de nouveau utile.

— Si vous pensez lui emprunter de l'argent, perdez tout espoir; elle vous laisserait plutôt mourir sur le seuil de sa porte, sans même payer vos funérailles!

— Je ne pensais pas à un prêt, dit Peter, mais elle pourrait peut-être me fournir un « papier » intéressant pour le *Weekly Telegram*.

— Petit polisson, dit Agnès gaîment.

— De toutes façons, je viendrai, dit Peter.

Agnès se leva vivement.

— Alors rejoignez-moi à la station de Lancaster Gate à quatre heures et demie.

— J'y serai, dit Peter Doubleday.

— 4 —

Mrs. Agathe Delft s'installa plus confortablement dans son grand fauteuil d'ébène. Les rideaux étaient tirés, les appliques allumées de chaque côté de la cheminée où fumait un maigre feu de charbon. Près de son fauteuil, la table à thé, recouverte d'une nappe brodée, supportait un plateau de nickel (le plateau d'argent était à la banque) sur lequel une théière et quatre tasses voisinaient avec la bouilloire d'argent et une fiole d'alcool à brûler. Deux assiettes contenant, l'une huit sandwiches aux concombres et l'autre cinq petits gâteaux faits à la maison, complétaient le couvert.

Miss Agnès Delft et cet ennuyeux garçon, Peter Doubleday, allaient venir prendre le thé. Cela ferait quatre personnes y compris Miss Peebles et elle-même. Il y aurait deux sandwiches par personne, mais comme Miss Peebles n'en mangeait jamais plus d'un, il y en aurait un en réserve que le jeune homme finirait sûrement.

Mrs. Delft soupira en regardant le plateau. Pourquoi devait-elle donner du thé et des gâteaux à Peter Doubleday? Pour Agnès c'était différent, elle lui avait offert le thé deux fois à son bureau de Garrick Street et Mrs. Delft payait toujours ses dettes. Il est dangereux de recevoir sans rien rendre, on s'expose ainsi à des demandes intempestives. En outre, elle retournerait sans doute voir Agnès, elle aimait passer un instant dans ce bureau où l'on ne

gaspillait ni le temps ni l'argent et où d'humbles tâches étaient remplies avec ordre et ponctualité.

Mais Peter Doubleday, c'était une autre paire de manches! Son défunt mari l'avait machiavéliquement amenée à servir de marraine au jeune garçon, sans doute à l'instigation de Mrs. Doubleday, femme cupide, qui avait voulu donner à son fils une riche protectrice. Elle ne s'était pas dérobée à son devoir et avait offert à son filleul, à l'issue de la cérémonie de la confirmation, une cuiller d'argent.

Mrs. Delft prit la boîte à thé, inspecta son maigre contenu et se tourna vers Miss Peebles, ombre fidèle toujours prête à rendre service à sa maîtresse.

— Peebles, dit doucement Mrs. Delft, il n'y a pas assez de thé dans la boîte à thé.

— En êtes-vous bien sûre, Mrs. Delft?

Elles explorèrent toutes deux l'intérieur.

— Je pensais qu'il y en aurait suffisamment, dit Miss Peebles.

Mrs. Delft hocha la tête.

— Peebles, dit-elle, vous avez peut-être raison, mais il vaut mieux prendre ses précautions.

Elle sortit un trousseau de clefs de son sac et le tendit à sa dame de compagnie.

— Il y a une demi-livre de thé sur le troisième rayon du buffet aux provisions, c'est le quatrième paquet à gauche.

Miss Peebles prit les clefs, la boîte et sortit doucement de la pièce.

Mrs. Delft laissa errer tranquillement son regard autour d'elle. Soudain elle fronça les sourcils et parut préoccupée. Le tapis de la salle à manger avait été envoyé au teinturier aussitôt après l'enquête, mais on n'avait pu ni le nettoyer ni le teindre, il avait fallu le détruire, personne n'ayant même voulu l'accepter en cadeau. Elle avait donc fait passer le vieux tapis du salon dans la salle à manger et avait dû acheter un de ces modernes tapis d'Orient, aux vives couleurs, heureusement bien moins chers que les tapis anglais.

Miss Peebles revenait avec la boîte à thé. Tante Agathe regarda sa montre, dans un quart d'heure Agnès serait là car elle était toujours ponctuelle.

— Peebles, dit-elle, quelle quantité d'eau avez-vous mise dans la théière?

Miss Peebles souleva le couvercle et mesura le niveau d'eau avec une cuiller.

— Il y en a trop, dit Mrs. Delft.

Miss Peebles versa le trop-plein dans un bol. Inutile de faire bouillir plus d'eau qu'il n'était nécessaire, cela brûlait trop d'alcool et celui-ci était soigneusement mesuré dans une fiole graduée.

— Peebles, dit la vieille dame, vous pouvez mettre la bouilloire maintenant. Je ne peux imaginer, continua-t-elle au bout d'un instant, pourquoi Agnès amène Peter Doubleday.

— Vous ne l'avez pas vu depuis longtemps, je crois? dit Miss Peebles.

— Depuis le 16 juillet 1917, dit Mrs. Delft. C'était alors un gamin sale et turbulent. Je suis sa marraine, mais j'ignore absolument ce qu'il fait pour vivre. Pas grand'chose de bon probablement, comme la plupart des jeunes gens d'aujourd'hui.

Miss Peebles ne répondit pas. Elle n'ignorait rien de ce qui concernait Peter Doubleday. Rush lui avait fait même lire le journal dans lequel il avait donné ce scandaleux compte rendu de l'enquête. Pourvu qu'il ne vienne pas pour compléter sur place ses informations! Peut-être avait-il entendu parler de sa visite à l'inspecteur Pilcock et allait-il faire une allusion maladroite à cet épisode secret de sa vie....

Une sonnette retentit dans le lointain.

— Prenez le sofa, Peebles, dit Tante Agathe d'une voix tranquille.

— 5 —

Peter Doubleday avait la mémoire des yeux et plusieurs des objets présents autour de lui s'étaient gravés profondément dans sa mémoire d'enfant, lors de son unique visite chez les Delft. Rien n'était changé, sauf le tapis dont les brillantes couleurs n'éveillaient en lui aucun souvenir.

Agnès l'ayant devancé embrassait déjà la vieille dame assise très droite dans son fauteuil. Indécis un instant sur le seuil de la pièce, Peter croisa le regard plein d'anxiété d'une petite personne d'aspect insignifiant assise sur le sofa, puis il s'avança à son tour et courbant sa haute taille, serra la main de Mrs. Delft. Celle-ci n'avait plus rien de l'apparition terrifiante de son enfance, et ne lui rappelait pas davantage l'impressionnante figure de l'enquête, ce n'était plus qu'une vieille dame fragile, aux yeux bleus très doux, portant encore les restes d'une extraordinaire beauté.

— Miss Peebles, ma dame de compagnie, disait tante Agathe.

Peter s'inclina, serra la main offerte et s'assit à l'autre bout du sofa.

— Aimez-vous le thé fort ou léger, Peter? dit tante Agathe?... Léger, je pense, continua-t-elle sans attendre sa réponse, le thé fort est mauvais pour les nerfs.

— Oui, certainement, répondit-il en regardant autour de lui pour lutter contre un bizarre sentiment de timidité.

Il y avait une assiette de sandwiches devant lui, il étendit la main nerveusement, offrit l'assiette à Agnès et à Miss Peebles, la reposa et se servit lui-même.

— Il en a pris deux, songea Miss Peebles.

Peter réfléchissait au meilleur moyen d'aborder le sujet de l'enquête. Il fallait à tout prix orienter la conversation de ce côté, car il avait promis un article sensationnel à son directeur et n'avait encore aucune idée en tête.

Il avança la main machinalement pour prendre un autre sandwich. Il ne se sentait pas à son aise, c'était absurde de se laisser impressionner ainsi par une vieille dame toute pareille à tant de ses semblables qui offraient le thé à cette même heure.

— Vous allez me dire que les temps sont durs, dit Tante Agathe tout à coup. Les temps sont toujours durs, ajouta-t-elle.

— C'est vrai, dit Peter.

— C'est bien ce que je pensais, dit tante Agathe après l'avoir considéré un instant. Vous étiez à l'enquête l'autre jour...

Peter rougit.

— Je ne vous ai pas reconnu car vous n'étiez qu'un enfant quand j'ai eu le plaisir de vous voir pour la dernière fois, mais je me rappelle parfaitement vous avoir aperçu au tribunal parmi les journalistes, vous preniez des notes.

Peter avala la dernière bouchée de son sandwich avec effort.

— C'est exact, dit-il.

— Des notes très complètes d'ailleurs, j'espère que votre travail a été suffisamment rémunéré. Je ne savais pas que vous faisiez du journalisme. Puis-je vous demander dans quel journal vous écrivez?

— Oh, dans une petite feuille locale, seulement, confessa Peter.

— Parmi tous les comptes rendus, celui de la *Marylebone Gazette* était de beaucoup le meilleur.

Elle posa sur lui un regard interrogateur.

— Oui, dit Peter, c'était le mien, mais je ne fais pas régulièrement partie de la rédaction. On me dépêche ici ou là quand il y a quelque chose d'intéressant et je ne dois rien refuser, je...

— J'ai lu votre article, dit tante Agathe d'une voix posée, c'était un très bon résumé de ce qui est arrivé.

Pour se donner une contenance Peter prit un gâteau.

— Je suis bien aise qu'il vous ait plu, murmura-t-il entre deux bouchées.

— Je n'ai pas dit qu'il m'ait plu, dit tante Agathe, j'ai dit que c'était un excellent compte rendu.

— Vous auriez pu vous attendre peut-être à ce que je refuse cette mission en voyant que cela intéressait la famille, mais le journalisme est une drôle de profession... La discipline, vous savez... un rédacteur ne doit jamais laisser tomber son journal. Et alors, naturellement, si je n'avais pas accepté de faire la besogne, on l'aurait donnée à quelqu'un d'autre, et cela aurait pu être pire.

— Qu'est-ce qui aurait pu être pire?

— Le... compte rendu.

— Vous voulez dire qu'il n'aurait pas été aussi bien écrit?

Peter eut un pâle sourire.

— Je pensais que vous pourriez peut-être trouver certaines... indications, si je puis m'exprimer ainsi, parfaitement inutiles.

— Je ne vois réellement pas ce qui peut vous tourmenter, dit tante Agathe, c'était votre devoir de rapporter exactement les témoignages. Il est vrai que dans ma déposition il y avait certains détails d'ordre domestique que vous avez jugés intéressants pour

le public, mais je présume que votre devoir était aussi de les noter.

Peter jeta un regard affolé autour de lui en étendant machinalement la main vers la table à thé, mais il s'aperçut avec horreur que toutes les assiettes étaient vides.

« Grands Dieux, pensa-t-il, j'ai tout avalé! »

— Oui... oui, balbutia-t-il, c'était mon devoir.

— J'espère que vous n'imaginez pas, continua tante Agathe, que j'aie pu dire à l'enquête quoi que ce soit de superflu...

Elle tourna sa belle tête du côté de Miss Peebles.

— Peebles, sonnez je vous prie, Mr. Doubleday désire certainement un autre sandwich.

— Non, je vous en prie, protesta Peter, je n'ai plus faim du tout.

Mrs. Delft considéra la table un instant.

— Je ne suis pas surprise que vous n'ayez plus faim, dit-elle doucement.

Rush paraissait à la porte.

— Rush, dit-elle, une autre assiette de sandwiches et des gâteaux.

Rush disparut. Le silence tomba comme un suaire.

— Je vois que vous avez acheté un nouveau tapis, dit Agnès pour rompre la glace.

— C'était nécessaire, dit Mrs. Delft.

— Cela égaye la chambre, continua bravement Agnès, et c'est un fond charmant pour votre magnifique mobilier.

— Heureusement que le vieux tapis du salon a pu aller dans la salle à manger, dit tante Agathe.

Peter se demandait pourquoi la vieille dame avait fait la dépense d'un nouveau tapis, quand il se rappela soudain la mort de Rupert dans la salle à manger, et naturellement le tapis...

— Il n'a pas été nécessaire de changer les rideaux, continuait la vieille dame, puisqu'ils vont si bien avec le tapis qui était ici.

— Bien entendu, fit Agnès, car les rideaux de la salle à manger...

— Sont rouges, dit tante Agathe avec calme.

CHAPITRE IV

— 1 —

— Alors vous ne me reconnaissez plus, Alec?

Alec Pinsent, plongé dans une méditation profonde, tressaillit et regarda autour de lui.

Un pâle soleil de novembre filtrait à travers les arbres dénudés environnant le vieux palais de briques rouges où la reine Victoria avait passé son enfance.

Daphné, assise sur une chaise de jardin adossée au tronc d'un

grand chêne, lui souriait, le visage levé vers lui; il pouvait apercevoir sous le grand chapeau ses cheveux aux reflets fauves et ses grands yeux bleus étincelants.

Quittant vivement l'allée, il traversa la pelouse pour la rejoindre.

— Si je ne vous avais pas appelé, lui dit-elle, vous auriez passé devant moi sans me voir.

Il la regarda un instant sans parler et posa la main sur ses jeunes épaules.

— Pas ici, Alec, en plein milieu du parc, vous ne pouvez pas...

— Mais si, chérie, je peux, dit-il et il l'embrassa vivement.

Daphné le repoussa...

— On peut nous voir...

Alec sourit.

— Je crois que nous avons fait la joie de ce vieux monsieur qui promène son chien.

— Je préfère être embrassée pour ma seule satisfaction, dit-elle en souriant. Puis, remarquant soudain des marques de fatigue sur son visage :

— Alec, dit-elle, je suis sûre que vous vous tourmentez trop.

— Je ne me tourmente pas, dit-il, mais je vous vois trop rarement! Et je me demande combien de temps nous devrons encore rester ainsi.

— C'est la seule raison?

— N'est-elle pas suffisante?

Elle le regarda anxieusement et hésita un instant.

— Il n'y a rien de particulier?

— Non, dit-il après réflexion.

— Comment va Sir Henry Brankester ce matin?

— Mais très bien, il trouve la vie belle. Il a ordonné le lit à une demi-douzaine de vieilles dames qui sont aussi bien portantes que vous et moi.

— Est-ce que tante Agathe est du nombre?

— Non, car je crois que Sir Henry aurait besoin de tout son temps pour surveiller tante Agathe. Il y a quelque chose d'effrayant en elle quand on y songe.

Alec faisait machinalement des trous dans l'herbe avec sa canne. Daphné le regarda avec inquiétude. Est-ce qu'il travaillait trop? Ou avait-il un grave souci en tête?

— C'est étrange, dit-il au bout d'un instant.

— Quoi donc, chéri?

— Je pensais à la conversation du dîner de l'autre soir. Quelle bizarre coïncidence, ne trouvez-vous pas?

— Comment cela?

— Tous ces propos au sujet de crimes commis en sécurité et quelques heures plus tard, celui qui en avait le plus parlé était le premier à partir.

— Pauvre Rupert, dit lentement Daphné, j'avais une certaine sympathie pour lui.

— C'est vraiment terrible quand le destin se mêle de donner un

sens tragique à une plaisanterie. Une simple coïncidence ne veut rien dire et même deux coïncidences ne signifieraient pas grand' chose. Mais trois commenceraient à indiquer un plan prémédité.

Il resta silencieux un long moment.

— Alec, dit Daphné, où êtes-vous maintenant?

Il se retourna brusquement.

— Daphné, confessa-t-il, je suis inquiet.

— A propos de l'affaire de Rupert?

— Non, mais à cause de nous. Il y a deux ou trois candidatures sérieuses pour le poste d'interne à l'hôpital et si je le manque...

Daphné soupira.

— Tant pis, chéri, nous n'y pouvons rien. Nous sommes jeunes, il faut prendre patience. Tout le monde a tôt ou tard besoin d'un médecin.

Alec se mit à rire.

— Quelle bonne pensée; la maladie et la mort existeront toujours. Soyons gais!

Il regarda sa montre et se leva aussitôt.

— Quatre heures et demie, dit-il. Il faut que je retourne au laboratoire. Vite, Daphné, personne ne regarde.

Il l'embrassa soudain, et lui rendit sa liberté.

— Je vais vous reconduire jusqu'à la station de Kensington, dit-elle.

— Daphné chérie, je suis désolé d'avoir été un si triste compagnon. Tout le monde peut avoir ses heures de dépression. Je serai plus en train la prochaine fois. Après tout, ne suis-je pas le seul à posséder l'amour d'une Daphné qui m'attend? A moi de lui montrer de quoi je suis capable!

. . . . . .

Pinsent avait eu le temps de se raisonner en cours de route et il était de meilleure humeur en arrivant au laboratoire. L'horloge sonnait cinq heures quand il ouvrit la porte de sa chambre. Une lettre l'attendait sur sa table. Il la lut, la relut et pendant un long instant médita, immobile.

On l'informait, en termes brefs, que le comité de direction de l'hôpital St. Saviour, tout en appréciant ses mérites, n'avait pas retenu sa candidature au poste de médecin attaché à l'établissement.

Il lui faudrait tenter sa chance de nouveau. Pauvre Daphné!

— 2 —

Peter Doubleday suivait pensivement le trottoir d'Edgware Road. L'atmosphère chez tante Agathe était devenue subitement irrespirable pour lui, et, prétextant un vague rendez-vous, il avait abrégé sa visite.

Pourtant, au fond de lui-même, subsistait l'impression étrange et tenace qu'elle ne serait pas inutile. Il tenait les éléments d'un article

pour le *Weekly Telegram,* mais il aurait bien voulu le corser un peu, les lecteurs du dimanche préfèrent les faits précis. Un verre de bière l'aiderait peut-être à retrouver son équilibre et dissiperait son humeur morose. Il entra dans un petit bar à l'enseigne de « l'Essex Serpent ».

Un homme se tenait debout devant le bar et deux ou trois groupes étaient réunis près du feu à l'autre extrémité de la pièce. Peter en attendant sa consommation jeta un coup d'œil à son compagnon et réalisa soudain qu'il l'avait déjà vu quelques heures auparavant à Winchester Terrace.

— Bonsoir, Rush, dit-il.

L'homme tressaillit violemment et reposa sur le comptoir le verre qu'il portait à ses lèvres. Il regarda Peter d'un air indécis.

— Bonsoir, Monsieur, dit-il.

— Vous vous souvenez de moi?

— Oui, Monsieur, vous avez fait une visite à Mrs. Delft cet après-midi, n'est-ce pas?

— En effet.

— Je vous ai vu aussi à l'enquête. Vous avez fait un excellent compte rendu pour la Gazette, Monsieur, si je puis me permettre de vous donner mon opinion.

— Merci, Rush.

Rush, jetant des regards inquiets autour de lui, parut deux ou trois fois sur le point de parler.

— Je ne viens pas souvent ici, dit-il enfin.

Peter n'eut pas de peine à comprendre le sens de cette remarque.

— Bien sûr, Rush, vous pouvez avoir confiance en moi, je ne vous trahirai pas. Quand vous aurez fini votre verre vous me permettrez de vous en offrir un autre.

— Oh, Monsieur... vraiment, Monsieur...

— Que voulez-vous prendre? demanda Peter. Que diriez-vous d'un whisky?

— Oh, pas d'alcool, Monsieur, pas avant le dîner. La vieille dame s'en apercevrait tout de suite. Cela m'est arrivé une fois et, au moment où je lui passais les légumes, elle m'a dit de sa voix douce, comme toujours : « Rush, vous avez bu. Vos gages sont bien à vous et vous pouvez les dépenser à votre gré, mais si vous voulez boire de l'alcool, souvenez-vous à l'avenir que je ne veux pas en respirer l'odeur pendant mes repas. » C'est pourquoi vous me voyez ici prendre cette inoffensive boisson. Mais j'ai à la maison en ce moment une bouteille de fameux whisky, je vous en réponds!

La serveuse venait de placer deux verres ruisselants d'écume sur le comptoir et Peter, jouant son va-tout, lui tendit son dernier billet de dix shillings.

Rush leva son verre.

— A votre bonne santé, Monsieur, avec tous mes respects.

— Je peux naturellement comprendre la répulsion de Mrs. Delft pour les alcools après ce qui est arrivé à son neveu, dit Peter insidieusement.

Rush soupira profondément.

— Bien sûr, fit-il, c'est presque indécent de venir boire dans ce café où Mr. Rupert est venu si souvent prendre un verre en passant.

Il s'interrompit, le regard absent.

— Cela me semble à peine possible, ajouta-t-il.

Peter dressa l'oreille.

— Vous voulez dire qu'il semble difficile de croire le pauvre Mr. Rupert réellement parti pour toujours?

— Un vrai cauchemar, continua Rush. Il y a des moments où je me demande comment cela a pu arriver.

— Mais on l'a expliqué à l'enquête, dit doucement Peter.

Rush secoua la tête.

— Je ne veux rien dire contre le verdict, dit-il. Un accident est toujours possible, mais celui-ci est vraiment bizarre.

— Un autre verre, suggéra Peter.

Rush accepta.

— Vous disiez?

— Bizarre, répéta Rush.

— Vous ne voulez pas insinuer qu'il y a eu certaines particularités dont on n'aurait pas parlé à l'enquête?

— Des particularités... oh! je vois ce que vous voulez dire... oui, il y a certaines choses qui doivent intéresser quelqu'un de votre profession... des choses qui étonnent, et font réfléchir, et pourtant n'aboutissent à rien. Par exemple cette conversation le soir à table, cela vous saute aux yeux, si je peux m'exprimer ainsi.

— Une conversation?

— A propos de la vieille dame. Quelle serait la meilleure manière de la tuer, et comment, si on était sûr de l'impunité du crime, ce ne serait pas plus difficile que de presser un bouton de sonnette. Et le pauvre Mr. Rupert qui était le plus enragé d'entre tous, est mort et a dû répondre de ses paroles devant Dieu. A peine les mots lui étaient-ils sortis de la bouche...

— Voilà qui est intéressant, Rush.

— Jolie conversation pour un anniversaire, continua Rush, même le jeune docteur qui parlait de supprimer tout le monde et de finir par la vieille dame.

— Un autre verre, offrit Peter.

— Ecoutez-moi bien, dit Rush quand les verres furent emplis de nouveau.

— J'écoute, dit Peter.

— Quand j'ai dit que le cas était bizarre, je ne pensais pas seulement à la conversation du dîner, mais au pauvre Mr. Rupert lui-même.

— Comment cela?

— Voyez-vous, Monsieur, ils ont attaché beaucoup d'importance pendant l'enquête à l'état dans lequel se trouvait Mr. Rupert qui aurait bu au point d'être incapable d'appeler au secours lorsqu'il s'est coupé en tombant. Mais ici se place, comme vous diriez, une autre particularité. Mr. Rupert n'était pas ivre lorsqu'il est monté

dans sa chambre. S'il ne l'était pas en se couchant, il ne l'était pas non plus en descendant à la salle à manger, et ce ne sont pas deux verres de porto qui auraient pu le mettre dans un état pareil.

— Mais le carafon était plein, objecta Peter.

— La plus grande partie du vin était répandue à terre, je l'ai essuyé avec une serviette avant même de savoir ce que je faisais.

— Vous ne pensez pas que Mr. Rupert, déjà un peu pris de boisson, ait pu boire assez de porto pour se finir, si on peut dire?

— Je jurerais que non!

Peter réfléchit un moment.

— Eh bien, Rush, dit-il enfin, ceci ne nous mène à rien il me semble.

Rush le regarda, les yeux déjà troubles, sa parole se faisant lente et embarrassée.

— Ne vous ai-je pas dit, Monsieur, que c'était simplement bizarre? Je m'éveille souvent la nuit en m'imaginant ce qui est arrivé. Je vois le jeune Mr. Rupert descendant doucement l'escalier, il entre dans la salle à manger et, là, trouve à portée de sa main, comme s'il y avait été placé pour lui, le carafon plein de vin. Il prend un verre, peut-être deux et tombe assommé, non pas comme une personne qui vient d'avaler une honnête boisson, mais presque comme s'il avait bu un liquide empoisonné. Il tombe raide, se coupe et ne fait même pas un mouvement, il reste là comme une bûche et se vide de tout son sang. Et ce que je désirerais savoir par-dessus tout, c'est comment ce carafon se trouvait là à attendre le pauvre jeune monsieur!

Peter regarda Rush avec stupéfaction.

— Mais vous l'avez expliqué vous-même à l'enquête, protesta-t-il, n'avez-vous pas dit que vous aviez oublié de serrer le vin le soir de la réception?

— C'est vrai, mais c'est le coroner qui me l'a fait dire. Au premier interrogatoire, je ne me rappelais vraiment plus mes actions. Le bouleversement, l'émotion m'avaient fait douter de moi-même. Mais, en réfléchissant, je mettrais ma main au feu que j'avais enfermé ce vin comme d'habitude et placé la clef dans le tiroir du bureau sous la garniture verte.

— Mais on a trouvé la clef dans la serrure.

— C'est pourtant vrai, fit Rush.

Il y eut un court silence. Peter, en finissant machinalement son bock, retournait vivement dans sa tête tous les détails de l'enquête.

— Rush, dit-il enfin, c'est ce coroner qui a émis l'idée que vous aviez oublié de mettre le vin sous clef, mais il a aussi suggéré que vous aviez dû descendre sous l'impression d'avoir oublié de fermer la porte de service. Ce que vous venez de me dire semble démontrer qu'il s'est trompé dans ses suppositions. Vous aviez bien enfermé le vin, mais vous aviez laissé la porte ouverte.

Rush regarda Peter avec crainte, comme un escargot dont on aurait touché les cornes.

— Il me semble que je vous en ai déjà trop dit, Monsieur. Je ne

sais ce qui m'a pris de bavarder comme cela, mais réellement j'ai un poids de moins sur le cœur.

Peter le regarda pensivement.

— Il y a juste un tout petit point qui m'intéresse encore, Rush, à propos de votre maîtresse. Lui avez-vous dit par hasard que vous vous rappeliez bien avoir enfermé le vin? Ou croit-elle toujours que vous l'avez oublié?

Rush se passa la main sur le front.

— Je ne sais pas exactement ce que ma maîtresse peut supposer, mais elle pense sûrement que j'ai oublié de serrer le vin et je dois dire qu'elle a été très bonne et très gentille pour moi malgré cela.

— Vraiment?

— Je crois vous avoir parlé d'une bouteille de whisky, Monsieur. C'est un petit cadeau qu'elle m'a fait après l'enquête, provenant de la cave du vieux Mr. Delft et le whisky valait quelque chose dans ce temps-là. J'ose à peine y toucher avant le dîner, Monsieur, mais si vous vouliez me faire l'honneur.

Peter sourit.

— Allons-y, Rush, le whisky d'avant guerre est un régal inconnu de moi.

Ils quittèrent « l'Essex Serpent » et en quelques minutes, franchissant la porte de service, descendirent les marches qui conduisaient à la cuisine du numéro 23, Winchester Terrace.

Rush installa son visiteur dans un fauteuil d'osier, disparut un instant dans l'office et revint avec une bouteille trapue, deux verres et une carafe pleine d'eau.

— C'est dommage de l'abîmer avec de l'eau, mais je n'ose pas le boire sec. Je ferais mieux de n'y pas toucher avant dîner, mais, tant pis, je vais risquer le coup pour une fois. Quand vous voudrez, Monsieur!

Peter leva son verre, but et fit claquer sa langue, plus par politesse que par conviction, car le whisky était plus raide que savoureux... plus raide en vérité qu'on aurait pu s'y attendre pour une aussi vieille liqueur!

— Maintenant, Monsieur, dit Rush, je suis sûr que ma femme serait contente de trinquer avec nous, si vous n'y voyez pas d'inconvénients.

— Mais je vous en prie, dit Peter.

— Elle est dans l'office, dit Rush, elle compte le linge sale.

— Conduisez-moi près d'elle, Rush.

Rush, passant le premier, le fit entrer dans une pièce sombre, humide, et si froide que Peter se sentit glacé jusqu'aux os. Mrs. Rush, penchée sur une pile de linge sale à même le sol, comptait chaque pièce l'une après l'autre et l'inscrivait sur un petit carnet avant de la mettre dans le sac.

Elle se retourna vivement à l'entrée de son mari.

— Vous voilà enfin, Rush!

Elle s'interrompit brusquement à la vue de Peter.

****

— Mon Dieu, continua-t-elle, je n'avais pas vu que vous aviez un visiteur. C'est Mr. Peter Doubleday, n'est-ce pas?

— Lui-même, Mrs. Rush, je portais un costume marin quand vous m'avez vu pour la dernière fois.

— Oh! non, je vous ai aperçu cet après-midi et l'autre jour à l'enquête. C'est sûrement vous qui avez écrit cet article si vivant dans la gazette?

— Merci du compliment, mais laissez-moi vous aider, dit Peter vivement, vous allez inscrire dans le carnet pendant que je fourrerai les affaires dans le sac.

— Oh, je vous en prie, je n'oserai jamais, Monsieur!

— Allons-y, dit Peter.

Il plongea sa main dans le tas.

— Qu'est-ce donc? demanda-t-il en tendant un vêtement de laine de forme indécise.

— Ça, dit Mrs. Rush, c'est une combinaison du Dragon.

— Je vous demande pardon, dit Peter, en la jetant vivement dans le sac.

— Quand on fait ce genre de travail, dit Mrs. Rush, il faut s'attendre à tout, et, mouillant son crayon au bout de sa langue, elle se prépara à inscrire les pièces de linge à mesure que Peter les présentait.

— Il y en a plus que d'habitude, dit-elle, on n'a rien donné à laver depuis la mort de Mr. Rupert et je suis sûre de me faire secouer d'importance quand je montrerai cette liste à Madame.

Elle poussa un léger cri.

— Oh! Mr. Peter, qu'est-ce que vous tenez là?

Peter tendait une serviette froissée couverte de taches sombres.

Rush s'avança et prit l'objet.

— Oui, dit-il, c'est bien cela, je m'en suis servi pour essuyer tout ce gâchis la nuit de la réception.

Mrs. Rush contemplait la serviette avec horreur.

— Allons, allons, dit Rush pour la rassurer, ce n'est pas la peine de tourner de l'œil, c'était en grande partie du vin répandu sur la table.

— Elle était propre, je suppose, quand vous vous en êtes servi, Rush? dit Peter.

Rush acquiesça.

— Eh bien, dit Mrs. Rush, avec décision, elle ne le redeviendra jamais, la blanchisseuse ne pourra pas faire partir les taches. Vous allez en entendre quand le Dragon le verra!

— Allons-nous la compter sur le carnet? demanda Peter.

— Sûrement, dit Mrs. Rush, sans cela elle voudrait savoir ce que j'en ai fait; dépêchons-nous, si cela ne vous fait rien.

— Certainement, dit Peter.

Il se baissa comme pour placer la serviette dans le sac mais la glissa adroitement dans la poche intérieure de son veston. La manœuvre était facile dans la pièce sombre, éclairée seulement par deux bougies. Il se releva vivement.

— Je vois, dit-il, qu'il y en a encore une quantité, je n'ai pas le temps de rester davantage car je dois dîner avec un ami, mais j'espère qu'avant mon départ, Mrs. Rush va prendre avec nous un verre de cet excellent whisky.

— Avec vous, Monsieur, dit Mrs. Rush, bien volontiers. Mais mon homme en a déjà trop pris et il est grand temps qu'il aille mettre la table là-haut.

.....

Quelques minutes plus tard Peter sortait de la maison et se dirigeait pensivement vers la station de Lancaster Gate. Sa montre lui dit qu'il était presque sept heures.

Il pénétra dans une cabine téléphonique de la station.

— Donnez-moi Mr. Pilcock, dit-il...

...Est-ce vous Pilcock? Pouvez-vous dîner avec moi ce soir? On prendra n'importe quoi, hein, parce que je suis fauché, vous savez!

— Jamais de la vie, on mangera confortablement, c'est moi qui vous offrirai un bon repas, vous avez l'air d'en avoir besoin.

— Vous êtes gentil, Pilcock, j'espérais un peu cette réponse, car j'ai quelque chose à vous montrer. A propos, vous avez à Scotland Yard des gens capables de faire une analyse?

— Bien sûr, ils analyseraient votre grand'mère!

— Ce n'est pas nécessaire, pas encore tout au moins, elle a bon pied, bon œil. Mais j'ai autre chose pour vous. Où nous retrouvons-nous?

— Je vais aller à pied jusqu'au restaurant « Ship » et je vous attendrai.

— A tout à l'heure, dit Peter.

— 3 —

Lucy Reading leva sa petite cuiller et la frappa contre sa tasse à thé. Personne cependant ne parut s'apercevoir de son geste, elle ne pouvait pourtant pas laisser passer l'occasion de dire quelques mots, ce n'était pas pour rien qu'elle avait été femme de vicaire et trôné dans un presbytère. Elle frappa la tasse de nouveau.

Toute la famille était présente, même Oliver Delft qui avait fait le grand effort de quitter la Cité pour venir jusqu'à Clapham Common. Sa femme était là aussi, bien entendu, et Agnès qui avait amené Peter Doubleday. Près de lui, sur le sofa, les jeunes fiancés s'étaient assis; un peu plus loin John Wigham, carré sur une chaise fragile, lui causait certaines craintes pour son mobilier. Il aurait bien dû laisser ce siège à la mince Barbara!

Lucy Reading s'avisa soudain que tous ses hôtes la regardaient. Elle s'éclaircit la voix nerveusement.

— Je ne vais bien entendu pas vous faire un discours, dit-elle. Mais je désire que cette petite fête ne se termine pas sans une allusion à l'heureux événement qui nous a rassemblés. Je voudrais, au nom de tous, et en l'absence de celle à qui revenait de droit cette

mission, féliciter ces jeunes gens de leurs fiançailles. Je suis sûre qu'ils seront heureux.

Elle s'arrêta, un peu émue. On entendit un léger murmure dans l'assistance suivi d'un instant de silence, dont chacun ressentit l'importunité.

— Naturellement... naturellement...

La voix d'Oliver Delft tomba dans le vide comme un pavé dans une mare.

...Il n'y a plus maintenant qu'à fixer le jour.

— J'ai toujours pensé que le printemps était la saison la plus favorable, dit Laura gaîment, on a tout l'été devant soi, ce qui est toujours agréable.

Alec jeta un coup d'œil à Daphné. Pourquoi ces gens s'obstinaient-ils à retourner le fer dans la plaie? Ils savaient bien pourtant qu'il n'y avait guère de chances qu'il puisse épouser Daphné avant plusieurs années.

Il se tourna vers son hôtesse avec un pâle sourire.

— C'est tout à fait aimable et charmant de votre part, Mrs. Reading. Je suis très sensible à vos souhaits et je suis sûr que Daphné pense comme moi.

Il s'arrêta brusquement. Que diable pouvait-on bien dire en pareille occasion avec, au fond du cœur, l'amertume de leur situation sans issue! Mais Daphné lui souriait et la tendresse de ses yeux pansa la secrète blessure.

La pièce où ils étaient réunis était grande, le lit avait été transformé en divan. Un paravent dissimulait chastement le lavabo. Quinze à vingt vieilles dames, d'après ce qu'il avait entendu dire, habitaient cette maison, y vivant de leurs petites rentes, dernier vestige de temps meilleurs, toutes frileusement enveloppées de châles gris et rouges pareils à celui qui était jeté sur le paravent.

Il pensa tout à coup à la seule vieille dame qui n'était pas présente et à laquelle Lucy Reading avait fait allusion. Il n'avait pas revu tante Agathe depuis l'enquête. Elle avait été invitée à la réunion et avait annoncé son intention d'y assister. Le meilleur fauteuil l'attendait au coin du feu. Mais un message de Miss Peebles avait annoncé que Tante Agathe était de nouveau retenue au lit et la nouvelle avait été reçue sans commentaires. Personne n'avait osé donner son opinion, avec le souvenir de cette autre fatale conversation présent à toutes les mémoires.

Sa main glissa sur le sofa, Daphné répondit à son geste par une légère pression de ses doigts et le silence entre eux se chargea de bonheur.

La conversation avait pris un tour plus général. Oliver Delft se plaignait des affaires et Agnès lui répondait sur le même ton.

— N'oubliez pas que nous sommes en fête aujourd'hui, dit tranquillement Barbara Runton.

Peter Doubleday, de son coin, regarda avec intérêt la jeune femme, elle était jolie et avait de l'allure; il aurait bien aimé l'inviter à dîner, mais elle n'avait pas l'air d'appartenir au genre de femmes

qui payent leur écot ou peuvent être limitées dans le choix du menu. D'ailleurs que penseraient-ils tous de lui lundi prochain? Le directeur du *Weekly Telegram* avait été enchanté de son article, mais il était peu probable que les Delft et les Wigham soient aussi enthousiastes. Sa description du dîner d'anniversaire avait l'air — grâce à Rush — d'être écrite par un témoin.

Peter Doubleday, en examinant les choses sans parti-pris, se faisait un peu l'effet d'un serpent caché dans l'herbe. N'aurait-il pas pu, par exemple, se lever et apprendre à la société comment il espérait savoir le soir même si une certaine serviette, qui manquerait dans le compte du blanchissage de tante Agathe, était maintenant en possession de Scotland Yard? C'était merveille que les tartines de pain beurré offertes par Mrs. Reading ne lui soient pas restées dans la gorge. Il n'aurait jamais dû venir à la réunion, bien sûr, et il aurait certainement refusé sans le sentiment bizarre qui persistait à lui faire entrevoir une situation latente qu'il devait surveiller.

— Grands Dieux, disait Laura, est-ce qu'il est aussi tard que cela?

Une horloge dans la rue voisine sonnait la demie.

— Il est seulement cinq heures et demie, protesta Lucy.

Oliver tira sa montre.

— Exactement la demie, dit-il.

— C'est l'horloge de St. Jude, dit Lucy, elle est à une minute près et nous réglons nos montres d'après elle.

Puis, regardant son poignet :

— La mienne est à l'heure, ajouta-t-elle avec satisfaction...

...Enfin, dit-elle, car Oliver et Laura s'étaient levés, — si vous *devez* partir...

Les invités tour à tour prenaient congé. La plupart d'entre eux en arrivant dans la rue tournèrent à gauche dans l'artère principale. Alec, cependant, entraîna Daphné dans l'allée qui longeait la grille du petit jardin sur lequel donnaient les fenêtres de la chambre de Mrs. Reading. Dans l'ombre propice il l'attira contre lui pour l'embrasser; et elle lui jeta les bras autour du cou.

— Il y a des instants où je pense que je ne pourrai plus attendre, dit-il, et d'autres où il me semble que je serais heureux d'espérer ainsi pendant mille ans et plus.

Après un dernier baiser ils continuèrent leur chemin pour prendre l'autobus qui stationnait à l'extrémité de l'allée.

— 4 —

Lucy Reading, restée seule avec les reliefs du goûter, se hâta de remettre un peu d'ordre dans sa chambre. Les gâteaux rassemblés sur une même assiette, les biscuits sur une autre, les sandwiches soigneusement recouverts pour pouvoir servir à son petit déjeuner le lendemain matin, elle se leva et ressentit une douleur sourde dans

le dos. Son vieux rhumatisme allait la reprendre; comme il aurait été agréable de pouvoir partir pour les pays ensoleillés : la Riviera, l'Egypte, l'Italie, qu'elle n'avait jamais visitées!

Tout doucement elle accomplit le dernier rite, traversant la chambre presque obscure maintenant, car elle avait éteint toutes les lumières sauf une; elle atteignit la porte-fenêtre, seul agrément de sa chambre simple, et l'ouvrit. Un peu frissonnante, elle s'avança sur le balcon et éparpilla les miettes soigneusement ramassées dans une assiette pour ses petits favoris.

Son balcon était connu de tous les moineaux d'alentour; deux fois par jour, après le petit déjeuner et le thé, ils s'abattaient dans un assourdissant bruit d'ailes, de gazouillis, de pépiements sur le repas qu'ils guettaient.

Un craquement léger tandis qu'elle dispersait les miettes la fit tressaillir; le vieux balcon, dont la balustrade était si basse qu'elle lui arrivait à peine aux genoux, et destiné surtout à l'ornementation de la maison, n'offrait guère de sécurité qu'aux oiseaux, mais l'habitude l'avait rendue jusqu'ici téméraire.

Elle rentra vivement dans la chambre et allait fermer la fenêtre quand on frappa doucement à la porte.

— Entrez, dit Mrs. Reading.

La porte s'ouvrit, une silhouette se précisa sur le seuil et s'avança dans la pièce.

— Tante Agathe!

— Lucy, dit tante Agathe en parcourant la chambre vide d'un regard désapprobateur, j'avais compris que vous aviez une réunion!

— Mais il est cinq heures et demie passées, et mes invités sont partis. Nous ne vous attendions pas, Miss Peebles a téléphoné que vous étiez au lit avec un rhume. Nous en étions tous désolés...

Une main fine arrêta le flot des paroles.

— Peebles n'aurait pas dû vous donner ce contre-ordre. Je ne me sentais pas très bien ce matin, mais ce n'était rien. Je suis désolée d'être aussi en retard, l'horloge de ma chambre était arrêtée, et navrée de voir que vos invités sont partis aussi vite.

— Vous prendrez bien une tasse de thé, dit Mrs. Reading.

Elle s'affairait déjà, redressant les coussins, avançant une chaise près du feu qui s'éteignait.

— J'espère que cela ne vous aura pas trop fatiguée de venir jusqu'ici? continua-t-elle.

— Fatiguée? dit Mrs. Delft, je ne suis jamais fatiguée, mais le trajet a été tout ce qu'il y a de plus ennuyeux. Non, merci, je ne veux pas m'asseoir près du feu, j'ai encore très chaud.

Elle prit un fauteuil un peu à l'écart et posa son sac sur une petite table voisine.

— Et comment allez-vous, ma chère Lucy?

— Très bien, Tante, merci. Et vous?

— Moi aussi, je vais très bien. Je sais que mon état de santé intéresse vivement tous les membres de ma famille...

Elle parcourut la pièce d'un regard circonspect.

— Vous avez encore changé de chambre, Lucy?

— Oui, Tante.

— Je vois que celle-ci a aussi un balcon.

— Oui, et j'ai une très jolie vue en été. C'est plus tranquille que l'autre côté, ma fenêtre donne sur le jardin.

— Oh, tranquille, je le crois sans peine, toute la maison est comme cela d'ailleurs! Il n'y avait même personne pour m'introduire quand je suis arrivée.

— Le portier... commença Mrs. Reading.

— Le portier était en grande conversation au sujet de timbres-poste avec deux pensionnaires dans ce qui lui sert de bureau, j'imagine. Il ne s'est pas inquiété de moi. La porte d'entrée était ouverte, je suis montée directement, mais j'ai eu beaucoup de peine à trouver votre chambre, il n'y avait pas une âme dans les corridors.

Elle s'interrompit et regarda de nouveau autour d'elle.

— Quel joli châle vous avez, Lucy, dit-elle, en apercevant le vêtement gris et rouge posé sur le paravent.

Lucy eut un pâle sourire.

— Oui, dit-elle, nous appelons cela notre chauffage central. On avait parlé il y a quelque temps de faire poser des radiateurs, mais la direction n'a pu faire cette dépense. Aussi nous a-t-on distribué ces châles de laine qui sont bien nécessaires dans les corridors.

Mrs. Reading s'approcha de Mrs. Delft.

— Voici votre thé, tante Agathe, dit-elle.

— Vous allez me tenir compagnie naturellement, dit Mrs. Delft, je ne veux pas goûter toute seule!

Lucy Reading se versa une autre tasse de thé.

Mrs. Delft se pencha vers elle.

— Il fait peut-être un peu frais maintenant, auriez-vous la gentillesse de remettre un peu de charbon dans le feu?

Son hôtesse traversa la chambre et se pencha sur le foyer. Mrs. Delft mit vivement la main dans son sac posé sur la table près d'elle, en sortit un petit flacon et, d'un mouvement rapide, le vida dans la tasse qu'elle n'avait pas encore touchée, puis le remit dans son sac.

Mrs. Reading se relevait.

— Je crois, dit Mrs. Delft, que vous avez mis du sucre dans mon thé, je n'en prends jamais maintenant.

— Désolée, Tante, mais vous allez prendre ma tasse, elle n'est pas encore sucrée.

— Merci, Lucy.

Mrs. Reading échangea les tasses, remit un morceau de sucre dans la sienne et commença à remuer doucement.

— Voici un excellent thé, dit Mrs. Delft. Il doit coûter au moins de quatre à sept pence la livre.

Lucy sourit.

— Mais c'est vous qui me l'avez donné, Tante, ne vous en souvenez-vous pas? C'était mon cadeau de Noël, il est délicieux, mais je ne savais pas qu'il coûtait aussi cher.

Elles continuèrent à bavarder par-dessus leurs tasses, tante Agathe s'informant des personnes qui étaient présentes à la réunion, et de ce qu'elles avaient dit.

Le feu flamba soudain et se mit à ronronner. Lucy Reading se tourna instinctivement vers le bien-être et la joie de la vie. On entendait des pépiements sur le balcon. Lucy sourit. Elle se sentait tout à coup somnolente et à travers ce bizarre engourdissement lui parvenaient les cris joyeux, le froufrou d'ailes de ses amis emplumés.

La chambre s'estompait dans l'ombre... Comme il ferait bon de rester ainsi toujours... loin des réalités pénibles de la vie...

Mais à quoi songeait-elle! Tante Agathe devait désirer une autre tasse de thé. Elle se leva à moitié et retomba sur sa chaise. Elle eut conscience d'une haute silhouette penchée sur elle... et de très loin une voix lui parvint à travers les piaillements assourdis du balcon.

— Qu'est-ce qu'il y a, Lucy? disait la voix. Vous sentez-vous mal à l'aise?

— Endormie, dit Lucy.

Quelqu'un la prit par le bras et la mit doucement mais fermement sur ses pieds.

— Venez près de la fenêtre, Lucy. Vous êtes pâle comme si vous alliez vous évanouir.

— Je me sens toute drôle, dit Mrs. Reading.

Deux vieilles dames, l'une appuyée lourdement sur l'autre, s'approchèrent de la porte-fenêtre.

Lucy Reading eut une sentation de fraîcheur sur la joue, un nuage épais l'enveloppait. Etait-ce le brouillard de novembre qui lui mettait ce voile sur les yeux? Elle hésita un instant et recula. Il fallait prévenir tante Agathe que le balcon n'était pas sûr, il serait si facile de tomber par dessus cette balustrade si basse. Les moineaux effrayés voletaient au-dessus de sa tête.

Lucy Reading se redressa avec effort. La haute silhouette se tenait implacable dans l'encadrement de la fenêtre.

— Restez où vous êtes, dit une voix douce, vous vous sentirez mieux bientôt.

— 5 —

Cinq minutes plus tard, une vieille dame enveloppée du châle de laine gris et rouge sortit rapidement par la porte de la maison.

Quelques vagues lueurs, derrière les fenêtres bien closes, trouaient avec peine un brouillard qui, de minute en minute, devenait plus épais.

Elle regarda à droite et à gauche et tourna vivement dans l'allée qui longeait le petit jardin désert. S'arrêtant un instant sous une certaine fenêtre perdue tout là-haut dans la brume, elle retira le châle qui garantissait ses épaules et le jeta par dessus la grille; il tomba derrière sur une forme imprécise.

Puis elle longea rapidement l'allée pour rejoindre l'autobus 79 A qui devait attendre dans le square à trois cents mètres de là.

CHAPITRE V

— 1 —

Saviour... Saviour!

A ce cri répété par une partie de la foule répondit une autre clameur.

L'hôpital St. Saviour se mesurait avec Oxford sur le terrain de jeux.

Peter Doubleday restait silencieux. N'étant pas étudiant en médecine, venu là simplement en journaliste, il restait au-dessus de la mêlée; Pilcock au contraire, assis à côté de lui, se passionnait pour le match et encourageait Oxford de ses applaudissements.

— Votre cousin est épatant, quel feu, regardez-moi cela! dit-il à son compagnon.

— Il plaît au public, c'est certain, répondit Peter qui se plongea de nouveau dans ses réflexions.

Son rédacteur en chef venait de commencer une enquête sur ce sujet : « Les jeunes gens d'aujourd'hui sont-ils moins sérieux que leurs aînés? » Et Peter avait été chargé de découvrir quelques jeunes gens jouissant d'une certaine popularité et de les inciter à signer quelques paroles bien choisies. Pourquoi n'irait-il pas après le match demander à John Wigham une courte interview?

Un coup de sifflet interrompit la partie de rugby.

Pendant la mi-temps Peter Doubleday se décida à poser une question qui lui brûlait depuis longtemps les lèvres.

— Ecoutez...

— J'écoute, dit Pilcock.

— Avez-vous oublié que, lors de notre dernière rencontre, vous vous êtes chargé d'une certaine serviette?

— Certainement pas.

— Et alors?

Pilcock jeta un coup significatif à la foule qui les entourait et Peter sentit son cœur battre à coups précipités.

— Peut-être préféreriez-vous n'en pas parler ici?

— Au contraire, répondit Pilcock en souriant, où pourrions-nous être mieux? Où peut-on mieux cacher un grain de sable si ce n'est sur la plage, une feuille si ce n'est dans la forêt et un mot si ce n'est dans la tour de Babel?

— Au fait, dit Peter, cette attente me tue!

— La serviette a été envoyée pour être analysée au laboratoire de

toxicologie et nous avons reçu le résultat hier. Il est suggestif, mais sans rien de positif cependant.

— Le rapport n'a pas été concluant?

— Le chimiste n'a pu donner une certitude, il suppose que le vin devait contenir quelque chose mais n'a pu spécifier ce que c'était. Attention, ils recommencent...

— Voyons, Pilcock, protesta Peter.

— Oxford... Oxford, hardi, Oxford, hurlait Pilcock à tue-tête.

Pendant les trois quarts d'heure suivants Peter Doubleday, bouillant d'impatience, dut rester silencieux à côté de son ami, revoyant tour à tour en pensée le bar de « l'Essex Serpent » où John Rush s'était confessé à lui, la cuisine de Winchester Terrace et le sac à linge sale qui avait renforcé ses soupçons.

Il fut tiré de ses méditations par un violent coup de coude dans le côté.

— Regardez! cria Pilcock tandis qu'une sourde clameur montait de la foule.

John Wigham, le ballon sous le bras gauche, chargeait à toute vitesse à travers le terrain et d'un magnifique coup de pied l'envoyait droit au but par-dessus la tête de ses adversaires. Une tempête d'applaudissements salua sa victoire...

— Maintenant, dit Peter impatiemment, allons-nous-en dans un endroit où nous pourrons causer à l'aise. J'irai même jusqu'à vous offrir le thé.

— Je crois que vous allez trop vite, dit Pilcock tranquillement, je n'ai rien à vous dire que vous puissiez publier encore.

Le visage de Peter s'allongea de dépit.

— Pas un mot jusqu'à ce que je vous en donne la permission, insista Pilcock avec fermeté. Ceci étant entendu, j'irai vous retrouver au « Serpent » dans une heure.

Ils se séparèrent et Peter se rappelant sa mission s'en fut à la recherche de John Wigham. Il le trouva prêt à partir en taxi avec deux de ses amis et obtint sa promesse formelle de signer tout ce qu'il voudrait pour son article.

Le joyeux homme était si évidemment sain, joyeux, heureux de vivre, qu'il semblait impossible de garder en sa présence cette sensation bizarre et persistante d'un drame terrible tramé dans l'ombre.

Peter sauta dans un autobus et arriva à « l'Essex Serpent » où Pilcock le rejoignit bientôt.

— Eh bien, dit Peter, qu'en pensez-vous?

— Je n'en pense encore rien de positif. Nous pouvons supposer que le vin était drogué. Mais il n'y a aucune preuve qu'il l'ait été pour faciliter le crime.

— Le crime en serait la conclusion naturelle et raisonnée.

— Vous trouvez tout naturel que le soir du 17 novembre quelqu'un, vraisemblablement un membre de la famille, ayant empoisonné le porto de ce pauvre garçon, ait attendu jusqu'à ce qu'il soit abruti par la drogue pour entrer tranquillement dans la salle à manger et l'achever? Personnellement, je ne vois pas dans quel but

on aurait agi ainsi. Pourquoi aurait-on tué Rupert Delft? Si la vieille dame avait été assassinée cela aurait été autre chose, mais on ne peut pas concevoir un des héritiers décidé de sang-froid à se débarrasser de tous les autres.

— Il faut que nous cherchions quelqu'un de tout à fait anormal.

Pilcock regarda Peter pensivement.

— Oui, fit-il. Si cette personne existe, ce dont je doute, ce serait un monstre cruel, intelligent, aux desseins longuement médités, et pourvu d'une confiance illimitée en son adresse. Dans ce cas, la suite serait facile à prévoir.

— Comment cela?

— Si cette personne hypothétique a commencé son hypothétique programme, elle le poursuivra jusqu'au bout et les héritiers survivants devront se mettre à bref délai sous la protection de la police.

Peter Doubleday retira sa chaise pour laisser passer un des consommateurs qui regagnait la porte; l'homme laissa tomber un journal du soir sur la table.

Pilcock le ramassa distraitement.

Un titre en dernière page sauta aux yeux de Peter :

Peter se pencha en avant et lut l'entrefilet suivant :

« Le cadavre de Mrs. Reading, veuve du vicaire de Little Shepperton, Aloysius Reading, a été découvert ce matin de bonne heure... »

— Eh bien, protesta Pilcock, que diable faites-vous?

Peter, lui arrachant le journal, l'avait retourné et mettait l'article sous les yeux de son ami.

— Lisez!

— 2 —

— Non, dit Miss Peebles, cela ne me surprend pas.

Cette observation s'adressait en aparte à Agnès Delft, assise auprès d'elle dans l'embrasure de la fenêtre. La dame de compagnie jeta un regard plein d'appréhension du côté où sa maîtresse, à l'autre extrémité de la salle à manger, causait avec Oliver Delft, qui dégustait un verre de Xérès. Miss Peebles avait assisté à l'enquête et suivi l'enterrement de la pauvre Lucy. Elle les avait écoutés l'un après l'autre pendant qu'ils se restauraient avec du Xérès et des biscuits chez Oliver, à Fulham, exprimer leur étonnement de ce qui était arrivé. Qu'ils jouent la comédie jusqu'au bout! Elle ne serait plus leur dupe.

Comment pouvaient-ils s'étonner honnêtement que l'enquête ait été ajournée? Deux morts violentes à si peu d'intervalle suivant cette terrible conversation du dîner...

— Mais il ne peut subsister aucun doute sur la façon dont Lucy est morte, protesta Agnès.

— Je suis sûre, dit bravement Miss Peebles, que les autorités ont de bonnes raisons pour agir ainsi.

Elle jeta un regard anxieux à toute la famille en deuil groupée autour de Mrs. Delft.

— Nous devons supposer, dit Oliver d'une voix moins assurée que de coutume, que certaines... formalités n'ont pas encore été accomplies. Il ne peut y avoir autre chose.

— Oliver a raison, dit une voix douce.

Mrs. Delft lui tendit son verre vide qu'il reposa sur la table, et prenant une paire de gants posée sur ses genoux commença à les enfiler.

— Je ne vois pas pourquoi nous nous étonnerions de ces précautions fort raisonnables, poursuivit-elle. Le coroner a expliqué lui-même la nécessité d'établir les faits avec plus de soin encore que d'habitude. Nous ne devons pas oublier que c'est le second accident mortel touchant un membre de notre famille dans l'espace de dix jours. Les autorités sont bien obligées de tenir compte de cette coïncidence.

Mrs. Delft se leva et Miss Peebles, posant vivement son verre de Xérès inachevé, en fit autant. Les autres se levèrent aussi et prirent respectueusement congé de leur vieille parente.

— Eh bien, dit Oliver en rentrant dans la pièce après avoir reconduit les deux femmes, tante Agathe a l'air de prendre cela très froidement, mais elle ne sait pas qu'on a fait l'autopsie, naturellement. J'ai prié Miss Peebles de n'en rien dire.

Il enleva le bouchon du carafon pour emplir de nouveau les verres.

— A propos, dit-il en se tournant vers Agnès, je n'ai pas vu le jeune Doubleday à l'enquête.

— Il y était pourtant, dit vivement Agnès.

Elle aimait Peter et on ne la démontait pas facilement.

— J'imagine qu'il va faire le plus de bruit possible autour de cet ajournement dans son satané journal, dit Oliver rageusement.

— C'est son métier, rétorqua Agnès.

— Et vous, docteur, qu'en pensez-vous? dit brusquement Oliver en s'adressant à Alec.

— Je ne sais vraiment que vous dire, répondit-il. D'abord je n'ai pas assisté à l'enquête. Mais sûrement, ni l'autopsie, ni l'ajournement ne sont extraordinaires dans des cas pareils. Cela dépend du coroner.

— C'est pourtant bien simple, la balustrade du balcon a lâché, entraînant la pauvre Lucy dans sa chute. Je l'avais déjà mise en garde maintes fois contre ce balcon, mais elle ne voulait rien écouter... Elle tenait à ses moineaux... Et maintenant elle est morte!

— Je ne peux pas comprendre, dit Barbara, comment personne n'a rien vu ni rien entendu.

— Cela ne me surprend pas le moins du monde, répondit Oliver, les domestiques dans cette maison de retraite ne sont bons à rien et les vieilles dames peuvent bien tomber de la fenêtre par douzaines sans éveiller leur attention.

— C'est scandaleux que l'on n'ait pas vu plus tôt la pauvre Lucy,

dit Laura. Supposez qu'au lieu d'être morte elle ait été seulement sérieusement blessée.

— Elle aurait appelé au secours, fit Barbara.

Oliver haussa les épaules.

— Sans résultat, car tout le monde est sourd et aveugle dans cette maison.

— Que voulez-vous, conclut Daphné en se levant, il n'y a rien à faire, attendons.

— J'espère, Agnès, grommela Oliver, que vous recommanderez à votre ami le journaliste de ne pas trop insister sur les coïncidences dramatiques et autres billevesées.

— Mais *c'est* une coïncidence, dit Barbara, deux accidents mortels dans la même famille en moins d'une quinzaine!

— Voyons, cela ne signifie rien que nous soyons membres d'une même famille, objecta Oliver, nous pourrions tout aussi bien être des étrangers. Nous ne nous réunissons qu'une fois par an, excepté naturellement...

— Quand l'un de nous meurt de mort violente, conclut Agnès d'une voix tranquille.

— 3 —

Mrs. Delft s'éveilla brusquement. Pendant une seconde, perdue dans le temps et l'espace, elle se demanda ce qui avait bien pu l'effrayer.

— Jaspar, dit-elle en étendant la main.

Mais c'était absurde, elle devenait folle, Jaspar était mort depuis onze ans, et depuis onze ans elle reposait en paix, seule, dans le grand lit.

Elle alluma sa lampe de chevet, il était deux heures du matin. Elle aurait peut-être dû prendre ses gouttes, mais elle avait fermement décidé en se couchant la veille qu'à dater de ce jour elle n'aurait plus besoin de calmant. Son cerveau était clair et sa conscience nette. Tout se déroulait selon ses prévisions. Ses nerfs avaient cessé de la tourmenter... Ses nerfs étaient morts depuis longtemps! Alors pourquoi cette alerte? Cette impression d'une main invisible qui venait de lui toucher l'épaule? Quelque pensée endormie dans un coin de sa mémoire avait dû surgir tout à coup et donner l'alarme.

Minutieusement, avec méthode et précision, elle repassa toutes les phases de l'événement. Personne n'avait pu la voir sortir de la maison avec ce brouillard. Personne n'avait pu remarquer qu'elle prenait un autobus dans Baker Street et ensuite le métro pour aller à Clapham; elle avait admirablement calculé l'heure de son arrivée. La réunion était terminée quand elle était entrée dans l'allée qui conduisait à la maison de retraite, elle n'avait rencontré personne...

Elle avait confiance en son étoile, il était impossible que son

plan ne réussisse pas, et cet après-midi-là tout avait marché comme sur des roulettes.

On ne l'avait pas vue faire le guet derrière un massif de lauriers où elle n'avait pas attendu longtemps, d'ailleurs. La porte s'était ouverte, elle avait entendu parler de timbres, et les deux vieilles dames qui allaient sortir avaient suivi le portier dans son bureau. Elle s'était alors glissée comme une ombre dans le hall, avait gravi l'escalier et gagné la chambre de Lucy à pas de loup.

Mrs. Delft, tranquillement étendue dans son grand lit, évoqua l'un après l'autre ses moindres gestes.

La drogue avait été plus longue à agir qu'elle ne l'avait pensé. Mais tout était allé mieux qu'elle n'aurait osé l'espérer; il avait été à peine nécessaire de pousser un peu la pauvre Lucy à la fin et c'était un chance extraordinaire que la vieille balustrade se soit détachée.

Mrs. Delft remonta ses genoux sous son menton.

Combien de temps était-elle restée dans la chambre après la chute de Lucy? Elle avait été obligée de faire disparaître toutes les traces de sa visite, de rincer et de ranger les tasses à thé, regardant soigneusement si rien ne pouvait déceler sa venue, et d'attendre indéfiniment qu'une présence importune ait quitté le palier. L'horloge sonnait six heures et demie lorsqu'elle s'aventura dans l'escalier enveloppée dans le grand châle qu'elle avait trouvé sur le paravent — heureuse idée en vérité car elle avait rencontré une des pensionnaires qui ne l'avait même pas regardée sous cet uniforme.

La porte s'était ouverte facilement sans le secours du portier et l'horloge avait à peine fini de sonner qu'elle se trouvait déjà dans l'allée.

Mrs. Delft, les mains serrées autour de ses genoux relevés, sourit en se souvenant du trait de génie qui lui avait fait jeter le châle aux raies éclatantes sur une forme sombre qui s'agitait derrière la grille.

Au retour, elle avait été obligée de prendre un taxi, car les minutes étaient précieuses, mais elle avait commencé par un petit parcours en autobus et s'était fait conduire loin de chez elle à une station où elle avait finalement pris le métro. Puis elle s'était remise au lit.

Elle avait beau repasser toutes les péripéties de son expédition, elle n'arrivait pas à trouver ce qui avait bien pu l'angoisser subitement. Son alibi ne serait pas contesté et même si Sir Henry Brankester suspectait qu'elle l'avait trompé sur sa maladie, comme la première fois, il ne dirait certainement rien. On n'avait sûrement pas remarqué son départ, il faisait trop sombre déjà...

Soudain, elle vit ce qu'elle avait oublié de faire. Elle se glissa hors du lit, revêtit sa robe de chambre de laine grise, éteignit la lumière et se dirigea vers la fenêtre. Elle tira les rideaux et regarda au dehors. Dans le ciel nuageux, la lune brillait par intermittences. En dessous d'elle l'échelle d'incendie, aux étroites marches de fer, se perdait dans l'obscurité.

Elle revint alors près de son lit, prit une lampe électrique de poche posée sur sa table de nuit et glissant comme une ombre descendit dans la salle d'entrée. Elle trouva dans un tiroir où on serrait les emballages un sac de papier et remonta sans bruit dans sa chambre. Arrivée là, elle prit dans un autre tiroir une paire de gants de coton noir, les enfila, puis, s'agenouillant devant la cheminée, elle gratta aussi haut qu'elle le put la suie qui tomba dans le sac et le remplit à moitié.

C'était plus qu'il n'était nécessaire.

Mais il fallait faire attention de ne pas prendre froid; posant doucement le sac, elle enleva sa robe de chambre, revêtit une de ces combinaisons de laine que Sir Henry Brankester lui avait recommandé de porter, enfila un jupon noir et un petit paletot de loutre. Elle reprit le sac, la lampe électrique et s'approchant doucement de la fenêtre mit le pied sur la première marche de l'échelle de sauvetage.

Mrs. Delft guetta l'ombre menaçante : aucune lumière en vue, c'était l'heure morte de la nuit où la ville entière était endormie.

Elle dirigea le rayon lumineux de sa lampe sur les marches de fer où subsistaient, ainsi qu'elle s'en était avisée à temps, grâce à Dieu, les traces évidentes de son récent passage : les empreintes de ses pas sur la suie et les poussières accumulées depuis des années.

Elle descendit avec mille précautions jusqu'en bas, puis, ouvrant son sac, remonta lentement en faisant tomber un peu de suie sur les empreintes laissées sur chaque marche en l'étendant soigneusement ensuite avec ses gants. A la dernière marche le sac était vide. Dans sa chambre elle le froissa et s'en servit pour allumer le feu dans sa cheminée, car le froid de la nuit l'avait transie.

Tandis qu'elle se remettait au lit un bruit léger la fit revenir près de la fenêtre. Les nuages avaient éclipsé la lune et il commençait à pleuvoir. Mrs. Delft sourit. Décidément la chance était pour elle et achevait son travail.

Elle s'endormit bientôt d'un sommeil sans rêves.

— 4 —

L'inspecteur en chef Wilkins, après avoir pris les instructions de Sir George Atkinson, le grand chef de Scotland Yard, entra dans son bureau où Pilcock attendait avec une respectueuse impatience le résultat de son entrevue.

— Asseyez-vous, Pilcock, dit Wilkins. Sir George nous laisse les mains libres. Il nous recommande la discrétion, tout en reconnaissant que nous sommes obligés de faire état de ce que nous avons découvert au sujet du poison. J'en suis personnellement heureux car cela effrayera le criminel et lui fera peut-être commettre quelque absurde imprudence comme cela arrive neuf fois sur dix dans ces cas-là.

Pilcock approuva.

— Alors nous allons passer aux interrogatoires.

— Oui, dit Wilkins après un instant de réflexion. Par où commençons-nous?

— La seule théorie mise en avant jusqu'ici, dit Pilcock lentement, est celle qui m'a été suggérée il y a huit jours par Miss Olive Peebles de Winchester Terrace : un des héritiers aurait eu la brillante idée de tuer tous les autres en finissant par la vieille dame pour s'approprier la fortune entière. Prenez cette supposition pour ce qu'elle vaut, je vous en fais bien volontiers cadeau.

— Merci, dit l'inspecteur en chef, j'accepte l'offre malgré l'esprit dans lequel elle est faite, car cette hypothèse a au moins le mérite d'être en voie d'exécution.

— Comment cela?

— Mais quelqu'un a déjà entrepris de tuer ses co-héritiers, deux d'entre eux ont disparu en l'espace de dix jours.

— C'est vrai, dit Pilcock, mais voyez où cela nous conduit, cela implique le meurtre de dix personnes pour entrer en possession de l'héritage et aucun avantage à espérer avant d'avoir mené à bien le dernier crime. Le risque est si grand, pour un résultat problématique, que je ne puis croire à l'existence d'un tel plan, même conçu par un fou.

— Laissons cela pour l'instant et reprenons les dépositions. Rush, contrairement à ce qu'il a déclaré au cours de l'enquête, a fort bien pu enfermer le carafon dans le buffet.

— Cet homme est d'ailleurs un témoin douteux, menteur au besoin. Il est prêt maintenant à jurer qu'il avait bien mis le porto sous clef...

— Alors reprenons en tenant compte de cette nouvelle version qui nous en apprend long sur le meurtrier de Rupert Delft. Cette personne savait où trouver cette clef; elle savait également que l'année précédente Rupert Delft était descendu boire dans la salle à manger. Elle devait aussi posséder le poison ou y avoir accès et pouvoir circuler librement dans la maison la nuit du 17 novembre. Nous pouvons déduire des circonstances que l'assassinat de Lucy Reading a été de toute évidence accompli par la même main.

— Admettons-le, dit Pilcock. Malheureusement les soupçons peuvent se porter sur n'importe quel membre de la famille. Seules deux petites choses pourront nous aider à resserrer notre enquête.

— Qui sont?

— Le poison et la clef. Le poison nous orienterait naturellement vers le médecin.

— Qui, à l'exception de sa fiancée, était le seul hôte suspect dans la maison la nuit du crime.

— Vous oubliez que la porte de service était ouverte.

— Non, mais il faut bien commencer par les personnes présentes.

— D'accord, dit Pilcock, mais ne voyez-vous pas une autre personne à soupçonner? J'inscrirais la vieille dame en tête de la liste. Mettons de côté un instant la théorie suggérée par Miss Peebles,

nous serons peut-être obligés d'y revenir. Et en attendant en voici encore une autre!

— Doucement, Pilcock, dit Wilkins, vous m'avez l'air d'un renard dans un poulailler.

— C'est exactement mon impression. Ma théorie n'est peut-être pas fameuse mais elle est pourtant meilleure que tout ce que nous avons eu jusqu'ici. Nous savons que Miss Peebles a rapporté à sa maîtresse la conversation du dîner d'anniversaire, pourquoi ne pas imaginer la vieille dame prenant au sérieux les propos échangés; le meilleur moyen de préserver sa vie en danger ne serait-il pas de faire disparaître ses ennemis? Nous connaissons aussi son avarice anormale, la mort de chaque victime lui épargnerait deux cents livres par an.

L'inspecteur Wilkins retira sa pipe de sa bouche.

— Vous n'avez pas l'intention de suggérer qu'elle a formé le plan de les faire tous disparaître?

— Il est pourtant bien plus raisonnable de lui prêter ce projet que d'en accuser l'un des autres héritiers. Ses mobiles seraient plus sérieux, ne sont-ils pas les deux facteurs les plus puissants du crime : la crainte et la cupidité?

— Eh bien, dit l'inspecteur Wilkins après un instant de réflexion, si nous nous mettons à soupçonner Mrs Delft il faut ajouter aux chapitres des coïncidences...

— Comment cela?

— Mrs. Delft, dans les deux occasions, était malade, au lit. C'est même la seule personne du groupe qui puisse fournir par deux fois un alibi.

Wilkins se leva et marcha jusqu'à la fenêtre. Il se retourna tout à coup vers Pilcock.

— Peu importe que nous agissions d'après l'une ou l'autre de ces théories. Dans les deux cas la procédure doit être la même. Notre enquête doit porter sur tous les membres de la famille, je mettrai les agents nécessaires à votre disposition. L'affaire vous est confiée, Pilcock, tous les rapports me seront adressés et je vous aiderai si c'est nécessaire. Mais il est évident que vous avez les éléments bien en main. J'aimerais que vous vous occupiez personnellement de la vieille dame et du médecin et que vous mettiez Henderson et Roberts sur le reste de la famille.

Pilcock exultait, les compliments étant rares à Scotland Yard et Wilkins particulièrement difficile à satisfaire.

— Merci, Mr. l'Inspecteur, dit-il, je vais suivre vos instructions.

— Et si nous ne réussissons pas avec les indications que nous avons, il est probable que nous en aurons d'autres.

— Je ne vois pas comment.

— Je suis convaincu qu'il y aura encore des... coïncidences. Elles augmenteront peut-être nos chances de succès, mais n'ajouteront rien à notre réputation.

— 5 —

Miss Peebles en enlevant son imperméable dans le hall regarda Rush avec anxiété car il venait de l'avertir que sa maîtresse désirait lui parler.

— Immédiatement, répéta Rush.

Miss Peebles grimpa l'escalier et entra au salon. Mrs. Delft, assise auprès du feu, faisait du crochet et ne parut même pas s'apercevoir de la présence de sa dame de compagnie.

Au bout d'un instant elle leva les yeux.

— Peebles, dit-elle doucement, je vous ai fait appeler il y a plus d'une heure, vous n'étiez donc pas à la maison?

— J'étais sortie, béyaga Miss Peebles.

— Naturellement, mais je ne me rappelle pas vous avoir donné de commission à faire.

Miss Peebles fit un geste d'impuissance, elle était prise comme un poisson dans un filet.

— Il fallait bien que je sorte, dit-elle enfin, j'avais reçu une convocation que je ne pouvais pas négliger.

La vieille dame attendit en vain l'explication.

— Une convocation, répéta-t-elle enfin, dois-je comprendre que vous aviez un rendez-vous?

Miss Peebles tendit les mains dans un geste de désespoir.

— C'est à cause de vous que j'y suis allée la première fois, dit-elle, j'avais conscience de mon devoir.

Mrs. Delft regarda sa dame de compagnie, ses fins sourcils levés indiquant sa surprise.

— Ce n'est donc pas la première fois que vous avez quitté la maison sans m'avertir?

— La première fois j'y suis allée de mon plein gré, je devais garder le secret, car vous auriez empêché ma démarche. Vous n'aviez pas vu l'affreux risque que vous couriez...

La vieille dame, penchée en avant pour mieux écouter, s'appuya doucement dans son fauteuil.

— Tout ceci est incohérent, Peebles, dit-elle tranquillement, je comprendrais mieux si vous commenciez par me dire où vous êtes allée.

Sa voix était toujours calme mais avait une certaine vibration que Miss Peebles ne connaissait que trop bien. Tout à coup celle-ci tomba à genoux sur le tapis, levant les mains dans un geste de prière : actrice d'une scène qu'elle avait lue si souvent dans ses livres.

— Je suis allée prévenir la police, dit-elle, sans cela je n'aurais plus eu un moment de repos, et je leur ai rapporté la terrible conversation du soir où Mr. Rupert a été tué.

— Tué?

— Je savais qu'il y aurait d'autres victimes jusqu'à ce qu'un jour

votre vie même soit menacée. J'attendais avec terreur le coup suivant, il est venu, et ils savent maintenant que vous êtes en danger et devez être protégée.

Mrs. Delft regarda l'étrange silhouette agenouillée et se penchant la prit doucement par le bras.

— Sonnez, je vous prie, dit-elle tranquillement, nous prendrons le thé un peu plus tôt, cela vous fera du bien.

Miss Peebles se relevant péniblement appuya un doigt sur le bouton et s'assit à sa place accoutumée, en face de sa maîtresse.

Rush eut conscience d'être arrivé au cœur même de la tempête, et se hâta de servir le thé. Mrs. Delft attendit son départ pour parler.

— Si je comprends bien, Peebles, dit-elle, lorsque la porte se fut refermée doucement sur lui, aussitôt après la mort de mon neveu vous avez désobéi à mes instructions formelles en répétant à la police la malheureuse conversation que vous aviez entendue au dîner.

— Sachant votre vie en danger, je ne pouvais agir autrement.

— Buvez votre thé, dit Mrs. Delft, j'apprécie vos raisons. Personne mieux que moi ne peut comprendre la portée du service rendu. Vous êtes vraisemblablement allée à Scotland Yard?

Miss Peebles approuva de la tête.

— Et Scotland Yard a été... impressionné?

— Pas autant que je l'espérais, mais ce matin j'ai reçu une convocation de l'inspecteur Pilcock. J'ai pensé qu'il voulait me parler de la mort de la pauvre Lucy Reading, l'enquête ayant été ajournée.

— Vous sautez trop facilement aux conclusions, Peebles. L'ajournement de l'enquête, ainsi que l'a expliqué le coroner, n'est dû qu'au retard de certaines formalités.

— Et l'autopsie? dit vivement Miss Peebles.

La vieille dame se raidit dans son fauteuil.

— Qu'avez-vous dit, Peebles? demanda-t-elle.

— Je suis désolée, continua fiévreusement Miss Peebles, j'oubliais qu'on ne vous avait pas avertie. Mr. Oliver s'est occupé de tout, nous ne voulions pas vous inquiéter. C'est que, voyez-vous, avant d'enterrer Mrs. Reading ils ont voulu enlever quelque chose...

— Enlever quelque chose? dit en écho la vieille dame.

— ...dans des bocaux, conclut Miss Peebles.

Mrs. Delft resta un long moment silencieuse, assise dans son fauteuil, la tête appuyée sur une main fine et blanche, comme si elle pesait, mesurait, examinait la situation.

— J'aurais dû être avertie immédiatement, dit-elle enfin. Ceci change tout. On dirait que votre première visite à Scotland Yard a éveillé des soupçons sérieux, Peebles. Il est probable qu'à votre seconde visite vous avez pu vous faire une idée de la nature de ces soupçons.

— Je pensais que Mr. Pilcock me questionnerait sur la pauvre Mrs. Reading. Mais il ne m'en a presque rien dit, si ce n'est que le

second accident rendait nécessaire une enquête approfondie sur le premier.

— Et alors...

— Il m'a posé toutes sortes de questions sur Mr. Rupert, comment il avait été amené à boire le porto. Si je pensais qu'il était enfermé sous clef et, en ce cas, quelles étaient les personnes qui savaient où on cachait cette clef. Si j'avais entendu du bruit pendant la nuit. Si j'étais allée vous voir pour savoir si vous aviez besoin de quelque chose. Si j'étais certaine que vous étiez sérieusement indisposée et si le docteur vous avait ordonné un somnifère.

Miss Peebles se tut, la vieille dame garda encore un long silence.

— Peebles, dit-elle enfin, je me demande si vous vous rendez compte de la portée de ces questions?

— Je sais seulement que la police soupçonne maintenant ce que j'ai été la première à supposer. Mr. Rupert et Mrs. Reading ne sont pas morts accidentellement et mon avertissement n'aura pas été vain. Quoi qu'il arrive, j'aurai agi pour le mieux.

La vieille dame posa la main sur l'épaule de sa dame de compagnie et lui parla doucement, très doucement.

— Je sais maintenant tout ce que je vous dois et je ne l'oublierai pas, croyez-le bien. Ce que vous m'avez dit cet après-midi est de la première importance. Je dois y réfléchir sérieusement. En attendant, vous aurez soin de laisser tout cela entre mes mains, je saurai faire le nécessaire.

Miss Peebles regarda sa maîtresse avec des yeux brillants de joie, elle avait confessé sa désobéissance et avait été pardonnée. Elle aurait désormais l'esprit tranquille, Mrs Delft saurait mieux que quiconque faire face à la situation.

— J'ai encore un mot à ajouter, dit Miss Peebles, je crois que cet inspecteur de Scotland Yard désirera vous voir en personne.

La vieille dame releva fièrement la tête.

— C'est ce qu'il y a de mieux à faire, vous pouvez être sûre que lorsqu'il viendra je l'aiderai de toutes les forces qui sont en mon pouvoir.

CHAPITRE VI

— 1 —

Alec Pinsent regarda avec inquiétude Daphné juchée sur un tabouret du laboratoire. La jeune fille paraissait triste et soucieuse. Il lui mit la main sur l'épaule.

— Qu'avez-vous donc, chérie? demanda-t-il.

— Oh! rien, fit-elle d'un ton qui n'aurait trompé personne.

— Confiez-vous à moi, mon aimée, supplia-t-il, je ne suis pas un butor!

— Alec, si vous vous moquez de moi je vais crier!

Elle se leva d'un bond et traversant l'immense pièce alla regarder la longue rangée de flacons, portant d'étranges étiquettes, qui scintillaient sous les rayons du soleil filtrant à travers le toit vitré.

— Il est un peu charlatan, Sir Henry, dit Daphné plus pour se distraire de ses pensées que dans une intention malveillante.

Elle erra un instant dans le laboratoire, remuant les bouteilles, soulevant les couvercles. Sir Henry faisait exécuter toutes ses ordonnances à domicile. Il pouvait ainsi affirmer à ses riches clientes qu'elles étaient soigneusement exécutées, il aurait pu ajouter que cette usurpation des prérogatives du pharmacien lui rapportait un appréciable bénéfice. Sir Henry s'était fait une clientèle spéciale parmi les vieilles dames riches.

— Moi aussi je vais crier, dit Alec, si vous continuez à jouer avec ces bouteilles. Il va arriver un accident.

Daphné se retourna, les mains derrière le dos, les joues en feu et si tentante qu'Alec en trois enjambées fut près d'elle.

— Embrassez-moi, chérie, fit-il.

Puis apercevant avec consternation des larmes dans ses yeux.

— Qu'avez-vous, mon petit?

— Je suis navrée, Alec, je n'aurais pas voulu vous en parler encore, mais vous l'auriez su tôt ou tard; j'ai perdu ma place, je ne fais plus partie du personnel du Collège de jeunes filles de West London.

On frappa doucement à la porte.

— Entrez, dit Alec d'un ton irrité.

C'était la première fois qu'il invitait Daphné à prendre le thé au laboratoire et il espérait qu'on le laisserait en paix, mais voici qu'on frappait à la porte et Daphné était en larmes.

— Entrez, répéta-t-il sans enthousiasme.

Blains, le valet de chambre, parut et, sans un mot, d'un air digne, présenta à Alec un plateau sur lequel une carte de visite était posée.

Pinsent lut.

« Inspecteur Pilcock — Scotland Yard. »

— Ce monsieur attend dans l'entrée, dit Blains, il demande si vous voudriez bien le recevoir pendant quelques instants.

— Dites-lui de repasser, ordonna Alec avec fermeté.

Blains disparut.

— Que peut bien me vouloir ce policier? dit Alec à Daphné.

— J'imagine que cela doit être au sujet de l'accident de la pauvre Lucy. Oliver m'a téléphoné hier et m'a dit que la police faisait une enquête.

— Nous ne serons donc jamais une demi-heure tranquilles, grommela le jeune médecin. Eh bien, qu'y a-t-il?

Le valet de chambre venait de réapparaître.

— L'inspecteur Pilcock vous prie de l'excuser, Monsieur, mais il désire particulièrement vous voir en ce moment, il dit que l'affaire est urgente.

Alec eut un mouvement de colère et se dirigea vers la porte.

Pilcock, qui sans doute attendait sur le seuil, entra brusquement dans la pièce. Le médecin se trouva en face d'un jeune homme à l'air intelligent, au teint frais et portant un vêtement de bonne coupe, qui ne ressemblait guère aux détectives de son imagination.

Pilcock s'avança la main tendue.

— Désolé de vous déranger, Docteur, mais je suis heureux de vous trouver ici...

Il se tourna vers Daphné d'un air interrogateur plein d'affabilité.

...Miss Wigham, n'est-ce pas? Quelle chance! Cela m'évitera le trajet, j'ai aussi Miss Wigham sur ma liste.

— Votre liste? dit Daphné.

— Oui, la liste des personnes que l'on m'oblige à ennuyer de ma présence.

— Asseyez-vous, Mr. Pilcock.

— Merci, dit Pilcock. Ainsi c'est ici que vous travaillez, Docteur?

— Neuf ou dix heures par jour, répondit Alec d'un ton bref.

La présence du détective l'irritait singulièrement.

...Voulez-vous être assez aimable pour me dire ce qui vous amène, poursuivit-il.

— Ah! oui... naturellement... ce qui m'amène, répondit l'autre d'un air absent.

Il se leva, parcourut la pièce en examinant minutieusement les murs aux rayons surchargés.

— Que de flacons! Je n'en ai jamais vu autant de ma vie!

— Nous sommes ici dans un laboratoire, répondit Alec, brièvement.

— Vous travaillez avec Sir Henry Brankester, je pense?

— Oui.

— Comme associé, peut-être?

— Non, je suis son assistant.

— Il vous laisse la direction du laboratoire, si je comprends bien?

— En effet.

Pilcock s'assit de nouveau et prit la cigarette qu'Alec lui offrait sans enthousiasme.

— C'est assez rare, à l'heure actuelle, de voir un médecin préparer lui-même ses remèdes.

— Sir Henry est un savant et ses méthodes...

— Ne me regardent pas, conclut Pilcock avec enjouement, excusez-moi, Docteur, mais ma profession m'oblige souvent à me mêler de ce qui ne me regarde pas. Ainsi vous préparez toutes les ordonnances?

— Cela fait partie de mes attributions.

Pilcock regarda le jeune homme avec sympathie. Cet Alec Pinsent était vraiment un beau garçon, intelligent, un peu vif et nerveux peut-être. La jeune fille avait pleuré. Jolie fille, ma foi, elle aussi! Pilcock avait vu plus d'une de ses pareilles en larmes et aimait à se persuader que cela ne l'émouvait plus le moins du monde. Pourtant, dans le fond de son cœur, il savait bien que ce

n'était pas vrai. Il était arrivé dans un moment inopportun, ces deux jeunes gens avaient évidemment envie de se trouver seuls. Mais le devoir avant tout! Le mieux qu'il puisse faire était d'en finir le plus vite possible.

« Et si je ne fais pas vite, pensa-t-il en regardant le jeune homme exaspéré en face de lui, il va me mettre à la porte. »

— Voyons, Docteur, je serai bref. Le gros ennui, c'est le coroner.

— Quel coroner? demanda Alec sèchement.

— Le coroner numéro deux, dit Pilcock gaîment. Il a été frappé d'une coïncidence qui lui paraît par trop singulière : deux morts violentes dans la même famille en moins de dix jours. Il m'a chargé de vous interroger, c'est une pure formalité, mais dans ma profession, Docteur, il faut faire les choses sérieusement ou ne pas s'en mêler.

Pinsent jeta un regard pénétrant au détective.

— Avez-vous quelques raisons de supposer un rapport quelconque reliant les deux... événements? fit-il.

— Je ne suis pas ici pour me former une opinion, répondit Pilcock tranquillement, je suis ici pour obéir au coroner.

— Voulez-vous nous dire en quoi nous pouvons vous aider? demanda Daphné.

— Je voudrais d'abord savoir si vous n'avez rien remarqué d'anormal lorsque vous avez pris le thé chez Mrs. Reading le 27 novembre, jour de sa mort.

Daphné regarda Alec et secoua la tête.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, c'était une réunion tout à fait ordinaire.

— Vous avez tous pris le thé ensemble?

— C'est ce qui se passe généralement lorsqu'on est invité à goûter, dit Pinsent.

Pilcock approuva.

— Et quand avez-vous quitté la réunion, Docteur?

— Nous sommes partis avec les autres, n'est-ce pas, Alec? dit Daphné.

— J'ai pris congé avant six heures moins le quart, précisa Alec, vivement.

— Miss Wigham vous accompagnait?

Alec fit un signe affirmatif.

— Nous sommes sortis ensemble et nous nous sommes séparés dans la rue. Miss Wigham a pris l'autobus au terminus de Clapham.

— Est-ce que tous les autres invités sont partis en même temps que vous?

— Je n'en suis pas tout à fait sûr, dit-il, mais ils étaient tous sur le point de s'en aller lorsque nous avons fait nos adieux.

— Alors vous n'avez pas été les derniers à sortir? insista Pilcock.

— Non, répondit le docteur en hésitant. Le réunion se disloquait, vous savez ce que c'est...

— Et vous êtes rentré directement ici, Docteur?

— J'étais de retour à six heures et demie.

— Vous n'êtes pas ressorti ce soir-là?

— Non.

— Quelqu'un a-t-il pu vous voir rentrer?

— Je ne crois pas, j'ai ma clef personnelle.

Il y eut un court silence.

— Réellement, protesta Pinsent, je ne vois pas le but de ces questions. Est-ce que vous voulez vous assurer que nous n'étions pas là-bas lorsque... l'accident est arrivé?

Pilcock jeta un regard aigu au médecin.

— Excusez-moi, dit-il, mais il faut me permettre de poser les questions à ma manière.

Il se tourna vers Daphné.

— Et vous, Miss Wigham, vous avez pris un autobus au terminus de Clapham?

— J'avais un rendez-vous chez mon coiffeur de Conduct Street où je suis restée jusqu'à sept heures, répondit-elle vivement. J'ai dîné dans un restaurant de Leicester Square et j'ai fini ma soirée au théâtre Haymarket avec une amie.

— Merci, Miss Wigham, c'est ainsi que j'aime les réponses à mes questions. Permettez-m'en une autre. Mrs. Reading vous a-t-elle semblé tout à fait dans son état normal en vous offrant le thé?

— Elle m'a paru plutôt de meilleure humeur que d'habitude.

— Mrs. Reading ne nous a nullement donné l'impression, si c'est cela que vous avez dans l'esprit, de vouloir se jeter par la fenêtre aussitôt après le départ de ses invités, dit Pinsent.

— Elle était bien la dernière personne à faire une chose semblable, ajouta Daphné.

Pilcock se leva et Pinsent plein d'espoir se dirigeait déjà vers la porte. Mais le détective ne paraissait pas pressé de partir, et examinait attentivement les fioles alignées sur les rayons.

— Je vois, Docteur, qu'une grande partie de ces remèdes figurent sur la liste des poisons.

Pinsent le regarda avec colère et étonnement.

— Naturellement, répondit-il. Nous tenons un registre, peut-être aimeriez-vous le consulter?

— Non, mais ce genre de choses m'intéresse. Je suppose que vous devez vous-même mettre ce registre à jour?

— Certainement. Les remèdes dangereux sont mis sous clef, de même que le registre, et on note soigneusement tous les achats de poisons et les doses employées pour chaque ordonnance.

— Il n'y a pas d'autre forme de contrôle?

— Je proteste... commença Pinsent.

Pilcock leva la main en souriant.

— Je vous en prie, Docteur, ce n'est pas nécessaire, j'ai terminé maintenant et m'excuse d'être resté si longtemps. Merci, Miss Wigham, au revoir, Docteur!

La porte se referma sur lui.

Pendant un instant Alec et Daphné le suivirent des yeux, puis ils se tournèrent simultanément l'un vers l'autre.

— Quelle singulière visite, dit Alec, je ne saisis pas ce que cela veut dire...

Puis comme Daphné le regardait d'un air désolé, il ajouta vivement :

— Rien qui doive nous inquiéter, chérie, une simple formalité comme il l'a dit, sans doute.

— J'ai peur, Alec. Avez-vous vu comme il s'intéressait à tous nos actes, et toutes ces questions à propos des flacons?

Elle réfléchit un instant.

...On dirait presque que...

Puis elle se tut brusquement. Pinsent happa au vol sa main qui faisait un geste d'incertitude.

— C'est affolant, chérie, savez-vous qu'il nous reste à peine dix minutes?

L'inquiétude s'évanouit des yeux de Daphné.

— Oui, oh! Quel dommage...

Et dans un élan de tout son être elle lui jeta les deux bras autour du cou.

— Mon aimée, mon aimée, murmura-t-il, combien de temps devrons-nous encore attendre?

. . . . . .

— 2 —

Pilcock jeta un regard inquiet autour de la pièce petite et sombre du rez-de-chaussée où Rush venait de l'introduire en attendant que Mrs. Delft puisse le recevoir. L'ambiance semblait menaçante et Pilcock se sentit étrangement nerveux.

Il allait interroger la vieille dame, dont deux parents par alliance avaient trouvé une mort suspecte, pendant qu'elle-même (si l'on devait croire à cet alibi) était retenue au lit par ordre de Sir Henry Brankester. Les faits étaient là... et cependant!

Wilkins lui avait laissé les mains libres, sa réputation était en jeu. Il avait osé dire à Wilkins que Mrs. Delft lui paraissait être la vraie personne à soupçonner. S'il était dans le vrai, il allait donc interroger une criminelle.

Sa nervosité était après tout bien naturelle.

La porte s'ouvrit doucement, une mince silhouette s'avança sur le seuil. Pilcock se leva et salua.

— Mrs. Delft, sans doute?

La vieille dame fit un léger signe d'assentissement.

— J'espère que vous voudrez bien excuser mon intrusion, Madame, mais je suis ici en service commandé — voici ma carte de Scotland Yard — pour vous poser quelques questions.

La vieille dame sans dire un mot s'avança vers un fauteuil et s'assit devant Pilcock toujours debout. Allait-elle lui dire de s'asseoir aussi? Non, évidemment, elle voulait lui faire sentir l'inopportunité et l'impertinence de sa visite.

— Madame, dit-il, voulez-vous me permettre tout d'abord de vous offrir ma respectueuse sympathie à l'occasion des deuils qui vous ont frappée.

Elle déplaça légèrement sa main fine sur le bras de son fauteuil et le regarda tranquillement.

— Je n'ai pas beaucoup de temps à vous donner, dit-elle, voulez-vous avoir la bonté de me dire tout de suite ce qui vous amène.

Pilcock rougit.

— Certainement.

Sentant tout à coup le désir de ne pas se laisser écraser par son adversaire il ajouta :

...Puis-je me permettre une cigarette?

— Nous ne sommes pas dans le fumoir, répondit-elle froidement, mais nous pouvons y aller si vous le désirez.

— Oh non, merci, dit Pilcock.

Il y eut un court silence. Puis l'inspecteur se décida.

— Voici, Madame. On m'a demandé de faire certaines recherches à la suite des récentes enquêtes qui ont suivi la mort de votre neveu et de votre nièce, Mr. Rupert Delft et Mrs. Lucy Reading. L'enquête qui a suivi le décès de Mrs. Reading a été ajournée comme vous devez le savoir et le coroner m'a chargé de me renseigner entre temps.

Il fit une pause légère, Mrs. Delft attendit qu'il parlât à nouveau.

— Si j'ai bien compris, poursuivit-il, le 17 novembre, dans la nuit où votre neveu a trouvé la mort, vous étiez sérieusement indisposée?

— Pardonnez-moi, Mr. l'Inspecteur, je ne comprends pas très bien le but de votre question. Je croyais que vous aviez été chargé de prendre des renseignements au sujet de la mort de ma nièce.

— Le coroner désire s'assurer qu'il n'y a aucun rapport entre les deux événements.

— De quel coroner parlez-vous?

Pilcock sentit de nouveau la nécessité de prendre position.

— Excusez-moi, Madame, mon devoir est de poser des questions et non d'y répondre.

— Naturellement, dit Mrs. Delft, mais, si je dois y répondre intelligemment, il faut bien que je les comprenne. La première enquête a été close par un verdict sans équivoque. Je me suis présentée devant le coroner et j'ai répondu à toutes les questions qui m'ont été posées. Je ne peux donc pas imaginer pour quelles raisons de nouvelles investigations seraient nécessaires en cette matière, et, plus particulièrement, pourquoi vous vous intéressez à mon état de santé à ce moment-là?

— Je vous prie, Madame, de ne pas vous inquiéter du but de mes questions. J'ai besoin d'établir certains faits.

— Cela vous sera bien facile de vérifier que j'étais sérieusement malade la nuit de l'accident de mon neveu. Si mon témoignage n'est pas suffisant, Sir Henry Brankester, mon médecin, vous donnera toutes les informations nécessaires. Une autre confirmation peut

être demandée à ma dame de compagnie, Miss Peebles, qui m'a remplacée au dîner. Mes domestiques aussi...

Pilcock leva la main.

— Je vous en prie, Madame, votre affirmation me suffit. Je serais également heureux que vous puissiez me donner la même assurance au sujet de votre état de santé le jour de l'accident de Mrs. Reading.

— Je vous la donne, dit la vieille dame.

Elle avait abandonné son air de reine outragée pour une sorte d'enjouement familier.

— Ce jour-là, poursuivit-elle, j'ai eu une nouvelle alerte avec les mêmes symptômes que la première fois. Une fièvre violente qui m'a obligée à me mettre au lit aussitôt après le déjeuner. Sir Henry Brankester est venu me voir au début de l'après-midi.

Pilcock lui jeta un regard incisif. Sa première impression d'un adversaire redoutable et singulièrement sur ses gardes se confirmait. Il avait une longue expérience de ce genre d'interrogatoires et s'était aperçu immédiatement aux premiers croisements de fers de son habileté à parer les coups. Il y avait chez elle quelque chose qui dépassait la légitime indignation de l'innocence. Elle allait trop loin dans sa défense en indiquant par exemple que son alibi pouvait être confirmé par plus d'un témoin...

Pilcock prit une décision subite, dictée en partie par son ressentiment, mais surtout par l'intuition qu'une attaque plus directe était nécessaire.

Il se pencha vers elle.

— Vous voudrez bien considérer ce que je vais vous dire comme confidentiel.

La vieille dame ne fit pas un mouvement. Son visage intelligent aux yeux légèrement voilés resta dans l'ombre. Pilcock brusqua l'attaque.

— Mrs. Delft, avez-vous jamais entendu parler d'une substance appelée sulfonal?

Elle leva les yeux et le fixa avec un tranquille étonnement.

— Non, Mr. Pilcock. Quelle sorte de substance est-ce donc? On dirait un nom d'explosif.

— C'est un remède, Madame, un soporifique puissant.

— Pourquoi m'en parlez-vous?

— On en a trouvé une quantité considérable dans l'estomac de Mrs. Reading au cours de l'autopsie.

Mrs. Delft resta très droite sur son siège. Pilcock attendait. Allait-elle jouer la surprise, l'incrédulité, ou montrer des signes de terreur?

Le silence s'appesantit entre eux.

— Mr. Pilcock, dit-elle enfin, je suis désolée que vous ayez commencé cette conversation en me trompant grossièrement sur sa réelle signification.

— Mais, Madame...

Elle leva la main.

— Ne m'interrompez pas, je vous prie. Vous m'avez donné à

entendre que vous preniez quelques renseignements de pure forme pour satisfaire le coroner. Mais je comprends maintenant que vous agissez d'après des indications qui éclairent l'affaire d'un jour tout nouveau. Je n'ai pas encore eu le temps de réfléchir à ce que cette découverte peut signifier, mais je peux en déduire cependant à première vue, d'après la façon étrange dont vous avez dirigé votre interrogatoire, que vous avez certains soupçons très définis auxquels je suis en quelque sorte mêlée.

— Vous êtes sévère pour moi, Mrs. Delft. Je n'aurais guère pu vous parler plus tôt de l'indication à laquelle vous faites allusion et je ne soupçonne encore personne. Je vous demande très loyalement de m'aider dans une enquête dont vous comprenez maintenant l'entière signification. Il nous reste à découvrir comment ce poison a pu se trouver dans le cadavre de l'infortunée Lucy Reading. Est-il possible qu'elle se le soit administré elle-même? Voici en tous cas une question que vous pouvez nous aider à résoudre car vous connaissiez la vie et les habitudes de votre nièce.

Mrs. Delft le regarda avec beaucoup d'assurance et secoua légèrement la tête, plus en manière de protestation qu'en guise de dénégation.

— Vous devez me prendre pour une vieille femme bien sotte, dit-elle. Si vous aviez simplement voulu obtenir mon concours, vous n'auriez certainement pas commencé par me poser des questions sur mon état de santé le jour de la mort de la pauvre Lucy. Vous ne jouez pas franc jeu avec moi, Mr. Pilcock, et vous ne vous inquiétez guère de me froisser. J'ai été durement secouée par votre révélation et plus encore par la façon dont elle a été faite. Toute votre attitude démontre que vous cherchez à m'incriminer moi-même ou quelqu'un des membres de la famille que je représente.

— Il est bien naturel que nous cherchions à nous procurer le plus de renseignements possible.

— Et il serait encore bien plus naturel, étant donnée votre attitude, Mr. l'Inspecteur, que je m'en tienne à la plus élémentaire discrétion. Je suis disposée néanmoins à répondre sans réserve à vos questions. J'éviterai même de chercher dans quelle intention elles sont posées.

Pilcock regarda de nouveau la vieille dame figée dans une attitude si digne qu'elle semblait abaisser la température environnante.

— Nous ne partons pas d'opinions préconçues à Scotland Yard, dit-il tranquillement, nous ne faisons que rassembler des faits dans l'espoir qu'à un moment donné ils parleront d'eux-mêmes.

Il y eut un court silence et Pilcock reprit :

— Revenons, si vous le voulez bien, à la nuit du 17 novembre.

— D'accord, bien que je ne voie pas l'utilité de chercher si loin. Ma nièce a eu son accident le 27 novembre. C'est mon neveu Rupert qui est mort le 17.

— Je me renseigne sur les deux événements. Le soir du 17 vous étiez malheureusement souffrante.

— En effet, ce fut très malheureux.

— Avez-vous dormi profondément cette nuit-là, Mrs. Delft?
— Aussi profondément que je pouvais l'espérer après avoir pris mes gouttes.
— Vous n'avez rien vu ni rien entendu d'anormal?
— Rien du tout.
— La porte de votre chambre à coucher était-elle ouverte ou fermée?
— Ouverte, car j'aurais pu avoir besoin d'appeler ma dame de compagnie.
— Vous ne l'avez pas fait cependant?
— Cela n'a pas été nécessaire.
— A quelle heure vous êtes-vous endormie?
— Je ne le sais pas exactement, mais certainement avant minuit.
— Quand vous êtes-vous réveillée?
— Lorsqu'on est venu m'apprendre l'accident.
— Quelles instructions aviez-vous données exactement à Rush au sujet du porto?
La vieille dame jeta un regard aigu à Pilcock.
— Merci, Mr. l'Inspecteur, je vois exactement ce que vous avez dans l'esprit. Vous supposez que le porto avait été empoisonné.
— C'est fort possible.
— Avec du sulfonal?
— Avec du sulfonal, oui, Mrs. Delft.
— Rush avait reçu l'ordre d'enfermer sous clef le vin dans le buffet, et de ranger la clef. Il a avoué à l'enquête avoir oublié de prendre ces précautions.
— Rush semble n'être plus aussi sûr de cet oubli maintenant.
Mrs. Delft soupira.
— Rush devient vieux, fit-elle.
— Une autre personne de votre entourage connaissait-elle l'endroit où l'on cachait la clef du buffet?
— Oui, Miss Peebles.
— Vous êtes intimement convaincue que Rush a oublié d'enfermer le carafon?
— Il a fait une déclaration dans ce sens à l'enquête. Autrement nous devrions supposer que mon neveu aurait découvert la clef et ouvert le buffet lui-même.
— Ou qu'une autre personne lui aurait rendu ce service?
— C'est possible aussi. Peut-être vous serait-il agréable de questionner Rush à ce sujet?
— Non, merci, Madame.
— Vous l'avez sans doute déjà fait. Ceci s'accorderait assez bien avec la franchise et la courtoisie que vous m'avez témoignées jusqu'ici.
— Nous reviendrons, si vous le voulez bien, à Mrs. Reading, dit Pilcock sans s'émouvoir. Avait-elle été souffrante ces derniers temps? Lui aurait-on donné en ce cas une ordonnance pour se procurer des remèdes?
— Pas à ma connaissance.

— Etait-elle dernièrement dans un bon état d'esprit?

— Ma nièce était veuve et assez peu fortunée, mais elle n'était pas plus malheureuse que bien d'autres femmes dans sa situation. Vous pouvez être certain, Mr. Pilcock, qu'elle ne s'est pas suicidée.

— Elle avait l'habitude, semble-t-il, d'aller fréquemment sur son balcon.

— C'est ce que j'ai cru comprendre.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois, Mrs. Delft?

— Plusieurs semaines avant sa mort, car je ne l'ai pas vue, naturellement, le soir de mon dîner d'anniversaire.

Pilcock se tut un instant. Assez paradoxalement, ses soupçons croissaient en raison de leur fragilité même et de la difficulté qu'il éprouvait à s'en servir contre son adversaire. Toutes ses attaques étaient parées aussitôt envoyées. La vieille dame semblait préparée à tout... trop bien préparée. Où était le défaut de sa cuirasse? Fallait-il aborder la question du mobile?

— Je sais que pendant le dîner du 17 la conversation a roulé sur les crimes et les criminels. Savez-vous quelque chose de cette discussion?

— Je n'étais pas présente.

— Alors vous ne savez rien de ce qui s'est passé?

Pendant un court instant Pilcock, faisant des vœux pour qu'elle réponde par un mensonge, retint son souffle.

— Je n'ignore rien de ce qui a été dit.

La mine de Pilcock s'allongea, mais il se reprit.

— Attachez-vous une importance quelconque à cette conversation?

— Cela m'a naturellement un peu... choquée, mais j'ai l'impression que ma dame de compagnie a dû exagérer les choses. Elle prend un intérêt morbide à tous les romans les plus extraordinaires et principalement à ceux qui touchent l'exercice de votre profession. Son esprit un peu simpliste a pu établir une relation entre la conversation et l'accident.

— Merci, Madame, dit Pilcock en se levant. Je vous suis bien reconnaissant d'avoir répondu avec cette franchise et cette netteté à mes questions. Je vais continuer mes recherches ailleurs et j'espère ne plus avoir à vous importuner.

— Je l'espère aussi, dit la vieille dame, et levant sa main fine elle pressa le bouton de sonnette placé près de la cheminée.

Rush parut. Un instant après Pilcock se retrouvait dans la rue.

La voix douce résonnait encore à ses oreilles. Il gardait l'impression tenace du duel étrange entre deux intelligences, la sienne et l'autre... si calme... si pleine de sang-froid... et surtout si bien préparée.

Il avait tourné le coin de la rue et s'aperçut soudain qu'il regardait le derrière des maisons de Winchester Terrace. Une échelle d'incendie en spirale qui aboutissait au troisième étage de l'une d'entre elles arrêta son regard. Il fit un calcul rapide... c'était bien le N° 23.

Un policeman traversait la rue juste à cet instant, Pilcock l'appela d'un signe et lui montra sa carte.

— Votre nom? fit-il.

— Medley, Inspecteur.

— Allez au N° 23 de Winchester Terrace et sonnez. Un valet de chambre, nommé Rush, vous ouvrira la porte. Demandez-lui de venir à Scotland Yard ce soir à six heures et retenez-le quelques instants en bavardant avec lui, j'ai besoin d'examiner le derrière de la maison.

— Entendu, Inspecteur.

Pilcock attendit que le policeman eût sonné, franchit vivement un petit terrain et se trouva au pied de l'échelle d'incendie.

— 3 —

— Désolé, Pilcock, mais vous m'avez tout l'air d'être obsédé par une idée fixe. La vieille dame était vraiment malade le 27 novembre, j'en ai parlé à Sir Henry Brankester qui lui a trouvé une forte fièvre à trois heures de l'après-midi. Personne ne l'a vue quitter la maison et elle ne pouvait guère passer inaperçue par la grande porte. Vous me dites qu'il y a une échelle d'incendie juste sous sa fenêtre. L'avez-vous examinée?

— Oui. Elle est couverte de suie du haut en bas et n'a pas dû être utilisée depuis des mois. La suie était même épaisse de deux centimètres à certains endroits. J'admets qu'il n'y a pas l'ombre d'un indice contre Mrs. Delft. Aucune preuve qu'elle ait quitté sa chambre le 17 novembre, ou vu Lucy Reading le 27. Et cependant...

— Voyons, Pilcock, protesta Wilkins, tâchez de résister au charme de cette séduisante vieille dame et occupons-nous un peu du reste de la famille...

Il s'arrêta et haussa les épaules.

... Non que les autres soient plus faciles à déchiffrer. Nous savons qu'ils sont tous plus ou moins à court d'argent, principalement Oliver Delft qui a failli être «affiché» à la Bourse dernièrement. Agnès Delft, en raison de la crise, a dû réduire son personnel de moitié. Barbara Runton a conservé sa situation, mais on a baissé de vingt pour cent son salaire et elle paraît plus dépensière que tous les autres. John Wigham est le plus heureux de la famille, il se contente de sa pension pour vivre, ce qui est remarquable pour un jeune étudiant d'Oxford. Sa sœur Daphné par contre a été renvoyée de sa place pour impertinence, mais vous avez vu cette jeune fille vous-même.

— Oui, dit Pilcock. Daphné Wigham et son médecin, je continuerai à les surveiller. Pinsent au premier abord paraît plus suspect que les autres mais... j'ai été frappé de son air énergique et franc. Il m'a donné l'impression d'un brave garçon, bien qu'il ait été plus d'une fois, au cours de notre conversation, sur le point

de me jeter à la porte. C'est d'ailleurs exactement ce que j'aurais fait moi-même en pareil cas.

Wilkins sourit.

— Pilcock, réservez votre sensibilité pour les heures où vous n'êtes pas de service. Le Dr. Pinsent est la seule personne qui ait en sa possession une quantité illimitée du poison trouvé dans l'estomac de Lucy Reading.

Pilcock allait répondre quand la sonnerie du téléphone retentit. Wilkins prit l'écouteur.

— Allo... oui... ici Wilkins... Merci... c'est bien ce que je pensais.. voulez-vous avoir l'obligeance de répéter...

Il raccrocha et se tournant vers Pilcock :

— C'est le verdict de Lucy Reading, dit-il. Le jury a décidé que sa mort était due à une chute consécutive à l'absorption d'un soporifique désigné comme étant du solfonal, et que les preuves n'étaient pas suffisantes pour pouvoir déterminer les circonstances de l'absorption du poison.

Pilcock se leva.

— Eh bien, dit-il, allons travailler.

— 4 —

Oliver Delft arriva ponctuellement malgré la réelle incommodité de l'heure à laquelle il avait été convoqué. Pour être à Winchester Terrace à cinq heures, il avait dû quitter son bureau de bonne heure et cette dérogation à sa routine journalière le déconcertait.

Les affaires étaient plus calmes que jamais, mais il espérait toujours qu'un événement heureux surviendrait et il voulait être là pour le saisir au passage. Il avait pourtant été bien près de sauter à la Bourse et si les choses n'allaient pas mieux d'ici un mois ou deux...

Oliver Delft parcourut des yeux le morne salon dans lequel Rush venait de l'introduire solennellement. Il regarda sa montre. Pourquoi tante Agathe avait-elle convoqué toute la famille? En dehors naturellement du dîner d'anniversaire, le fait était sans précédent depuis la mort de l'oncle Jaspar. Pauvre oncle Jaspar! Comme il était las de la vie à la fin, bien que l'on ait affirmé que jamais tante Agathe n'avait élevé la voix au cours de ses trente-deux années de ménage. Oliver sourit. Tante Agathe n'avait pas besoin d'élever le ton pour les avoir tous sous sa domination.

La porte s'ouvrit, chassant ses pensées; il s'avança à la rencontre des arrivants. Barbara était pâle et préoccupée, Agnès fatiguée, John Wigham furieux et étonné d'avoir été dérangé. Daphné et son médecin, de toute évidence plus amoureux que jamais l'un de l'autre. Laura elle-même ne paraissait pas dans son assiette. Une seule et même pensée les dominait en cet instant : pourquoi avaient-ils été appelés de façon si pressante?

Le silence se fit plus pesant lorsque la porte s'ouvrit de nouveau.

Rush entra le premier portant un tabouret, puis Mrs. Rush avec un tablier blanc tout propre, ensuite Miss Peebles l'air tout à la fois affairé et important et enfin, la dernière, Agathe Delft elle-même, droite, imposante et grave. Elle les salua en silence et s'assit sans mot dire dans son grand fauteuil d'ébène.

Rush plaça le tabouret sous ses pieds et regardant sa maîtresse d'un air à la fois gêné et malheureux :

— Si j'ai bien compris, Madame, je dois rester ici?

— Rush et Sarah, allez vous asseoir sur les chaises près de la fenêtre, dit Mrs. Delft.

Les deux domestiques prirent les places désignées dans le silence général.

Mrs. Delft s'appuya légèrement contre le dossier de son fauteuil d'ébène.

— Je pense que vous savez déjà pourquoi je vous ai convoqués tous ensemble, dit-elle enfin. Dans la nuit du 17 novembre mon neveu Rupert a trouvé la mort dans cette maison. L'enquête a décidé que c'était un accident. Dix jours plus tard Lucy est morte elle aussi. Il me semble qu'aucune raison ne nous permet de douter que sa mort fut également accidentelle. Malheureusement la police n'a pas l'air de voir cela du même œil.

Il y eut un instant de silence étonné. Oliver s'éclaircit la voix.

— Pourquoi dites-vous cela? demanda-t-il.

Mrs. Delft le regarda froidement d'un air surpris.

— Vous avez vu le résultat de l'autopsie? La pauvre Lucy avait été empoisonnée avant sa chute.

— Ce n'est pas le sens du verdict, dit vivement Pinsent, on a trouvé des traces de poison, mais le jury a été incapable de prouver comment il avait été absorbé.

— Elle a pris le poison elle-même, ou bien quelqu'un le lui a administré.

Tante Agathe parcourut des yeux tout le cercle et s'adressant délibérément au médecin :

— Le poison trouvé dans le corps de Lucy — et dont je ne me rappelle pas le nom — est-il un remède que l'on peut se procurer facilement?

Alec secoua la tête.

— C'était du sulfonal, on n'en délivre que sur ordonnance de médecin; c'est un remède assez délicat, employé surtout, je crois, dans les maladies mentales.

— Vraiment, dit tante Agathe, et avez-vous trouvé une ordonnance de ce genre dans les papiers de Lucy, Oliver?

— Non, répondit-il.

— Il n'y a donc aucun indice permettant de supposer qu'elle ait pris elle-même ce poison et je m'explique l'incrédulité de la police. Combien d'entre vous ont-ils déjà subi un interrogatoire depuis quatre ou cinq jours?

Il y eut un murmure dans la chambre.

— Vous, Oliver?

Oliver se frotta le nez du bout de son index.

— Cela se réduit à peu de chose dans mon cas, dit-il. L'inspecteur a débuté en me disant que c'était une pure formalité. Il m'a posé quelques questions sur la pauvre Lucy, sur ses revenus, s'informant si elle avait des soucis d'argent, sur son état de santé. Il a fait allusion, tout à fait incidemment, à l'accident de Rupert et m'a fait parler un peu de ce qui s'était passé le soir du dîner d'anniversaire. Je n'attache aucune importance à cette interview.

— Il m'intéresserait de savoir si la police, au cours des autres interrogatoires, a posé, tout à fait occasionnellement bien entendu, des questions au sujet de Rupert aussi bien qu'au sujet de Lucy.

— Ils l'ont fait dans mon cas, dit Agnès.

— Comme dans le mien, dit Barbara.

— Et dans le vôtre, Daphné? demanda la vieille dame.

— Certainement.

— Je vous demande pardon, Madame, dit Rush d'une voix sourde, mais on m'a posé non seulement une fois, mais plusieurs fois des questions au sujet de Mr. Rupert.

— Quelles sortes de questions, Rush?

— En grande partie à propos du porto, Madame.

Tout à coup il rougit violemment, se leva et s'avança de façon à se mettre en pleine lumière; tout son calme professionnel l'avait abandonné.

— Je vous jure, Mesdames et Messieurs, à vous qui me connaissez depuis près de trente ans, je vous jure que j'ai bien mis le porto sous clef, le soir du dîner d'anniversaire.

— Asseyez-vous, Rush, dit Mrs. Delft.

Mrs. Rush se précipita et tira son mari par le bras.

— Vous avez entendu ce que Rush vient de dire, continua Mrs. Delft. Cela confirme ce que vous pouvez déjà supposer d'après les questions de la police. On a prouvé que Lucy avait absorbé du poison avant sa mort et il est évident qu'ils soupçonnent Rupert d'avoir subi le même sort pour s'intéresser de cette façon au vin qu'il a pu boire. Or, comme Rush leur a confirmé avoir mis le carafon sous clef, au soir du 17 novembre, et qu'ils semblent particulièrement désireux de savoir comment Rupert a pu mettre la main dessus, la déduction s'impose.

Daphné sentit un léger frisson la parcourir et instinctivement saisit la main d'Alec.

La vieille dame poursuivit inexorablement.

— La police est convaincue que Rupert et Lucy furent d'abord empoisonnés, et que leurs morts violentes n'ont été que la conséquence de leur état. Ils sont persuadés qu'une personne, très au courant du vice de mon neveu, a empoisonné le porto et l'a laissé exprès sur le buffet dans la nuit du 17 novembre; ils pensent aussi que quelqu'un a rendu visite à la pauvre Lucy le 27 novembre, et a versé la même drogue dans son thé. Dans les deux cas, à leur avis, un crime affreux et longuement mûri a été commis. Il n'y a aucune autre manière d'expliquer les questions qui m'ont été posées ici

même par le représentant de Scotland Yard et je suis grandement surprise que la même conclusion ne se soit pas imposée à chacun de vous.

Oliver était debout, pâle comme un mort.

— Mais c'est terrible... terrible, bégaya-t-il, je n'aurais jamais eu l'idée d'imaginer rien de semblable.

— Mais qui peuvent-ils bien soupçonner? demanda Laura.

Tante Agathe défroissa un pli de sa robe.

— Moi d'abord, dit-elle. Ce serait absurde de se mettre la tête dans le sable. L'inspecteur a même eu l'audace de me poser des questions sur mon indisposition.

— C'est terrible... terrible, répéta Oliver. Cela veut dire que la police peut soupçonner n'importe lequel d'entre nous!

— Bien mieux, dit tante Agathe d'une voix coupante, cela signifie de façon certaine que l'un de vous est en effet un criminel.

.....

— Mrs. Delft a tout à fait raison.

Pinsent fit demi-tour en prononçant ces mots. Il s'était approché de la fenêtre, non pour regarder dans la rue, mais pour rassembler ses idées. Le conseil de famille durait depuis plus d'une heure et tous ses membres avaient passé d'une consternation muette à une bruyante acceptation du fait que les deux morts avaient une origine criminelle, aucun d'entre eux n'étant exempt d'un terrible soupçon.

Tante Agathe le considéra froidement.

— J'ai très certainement raison, dit-elle. Quand on est véritablement innocent, il n'y a aucun danger à admettre franchement l'existence de certaines circonstances qui peuvent à première vue paraître suspectes, et j'espère que mon propre exemple sera, dans cet ordre d'idées, généralement suivi.

— J'en suis sûr, fit Pinsent.

— Par chacun de vous? demanda Mrs. Delft.

— Naturellement, répondit le médecin, car le coupable — si nous admettons le pire — agira précisément de la même façon que l'innocent.

Pendant un instant personne ne bougea. Pinsent faisait face à son interlocutrice qui le regardait avec un mélange bizarre de circonspection et de défi.

— Vous pouvez en tous cas compter sur moi pour suivre votre exemple, Mrs. Delft, poursuivit-il, j'ai réfléchi longuement et je puis dire que je viens en tête de la liste des suspects.

— Alec!

— Oui, Daphné...

Il se tourna vivement vers elle.

...Il est inutile de fermer les yeux à l'évidence. Je suis médecin, ayant la libre disposition du poison qui a été employé, ainsi que l'inspecteur venu nous interroger cet après-midi en a fait la remarque. J'étais présent la nuit de la mort de Rupert, et je savais où se cachait la clef du buffet.

— Mais, Alec, pourquoi dresser ce réquisitoire contre vous-même? s'écria Daphné.

— Pour la même raison qui a déterminé Mrs. Delft à nous rassembler. Je me comporte comme un innocent doit le faire.

— Vous avez mentionné un fait nouveau pour moi, dit tante Agathe tranquillement. J'ignorais que vous saviez où Rush avait caché la clef.

— Nous le savions tous à l'exception de Rupert, car Daphné avait entendu Miss Peebles donner à Rush ses instructions.

— Etes-vous tout à fait sûr que mon neveu n'en était pas informé?

— Tout à fait sûr. Daphné savait pour quelles raisons on cachait le flacon et avait assez le respect de vos désirs pour s'interdire de nous en parler avant qu'il ait quitté la pièce.

— Elle aurait mieux fait de s'abstenir de tout commentaire, dit tante Agathe d'un ton aigre.

Soudain Miss Peebles, dont on avait presque oublié la présence, se leva, pâle, les yeux étrangement brillants. Elle s'agrippait de toutes ses forces au dossier de sa chaise.

— Il y a une chose qu'il a oubliée, s'écria-t-elle violemment en désignant Alec d'un geste accusateur. C'est le Dr. Pinsent qui, au dîner, a dit qu'il était prêt à vous tuer tous!

Pinsent se retourna vers la silhouette menue, si pleine de frénésie, et une fugitive expression de compassion passa sur son visage.

— Eh bien! fit-il légèrement, l'un d'entre nous au moins pense qu'une arrestation devrait être faite.

Miss Peebles s'effondra sur sa chaise.

— Il l'a dit, s'écria-t-elle, il l'a dit... Je jurerai qu'il l'a dit...

— Désolé, Miss Peebles, murmura doucement le médecin, mais je suis décidé à plaider « non coupable ».

CHAPITRE VII

— 1 —

— Non, dit-il, je ne suis pas un expert, mais je me suis intéressé à ce genre de recherches.

Alec Pinsent alluma sa cigarette en regardant Daphné assise en face de lui, devant les reliefs d'un repas qu'ils venaient de prendre ensemble au restaurant.

— Leurs mobiles ne sont pas différents de ceux des personnes normales, mais disproportionnés avec leurs actes. Les pires crimes sont commis pour les plus petites causes. Rien ne les arrête quand leurs propres intérêts ou leur sécurité sont en jeu. Ils ont le plus grand mépris pour leurs semblables, et, par conséquent, sont prêts

à courir des risques qu'aucun être raisonnable n'oserait envisager.

Daphné fit tomber la cendre de sa cigarette dans sa soucoupe.

— Mais nous ne parlons pas des criminels en général, nous parlons de tante Agathe. Tout cela est parfaitement insensé, et je ne peux arriver à comprendre que nous discutions là-dessus depuis plus d'une heure.

— Nous n'avions pas le choix, il fallait bien en parler, dit Pinsent gravement. Rupert et Lucy ont été assassinés. Il n'y a pas de doute. Je ne suis pas criminologiste moi-même, mais j'ai suffisamment lu Lombroso, Bertillon et les autres pour vous dire ceci, Daphné, c'est que très souvent le mobile d'un criminel est à la fois banal et fantastique. Banal, comme la cupidité, la jalousie ou la crainte peuvent l'être et fantastique parce que n'importe lequel de ces mobiles peut devenir assez puissant pour dominer tout le reste. Il n'y a pas de limite à l'égoïsme d'un criminel avéré, la terre entière est trop petite pour lui.

— Et vous pensez sérieusement que tante Agathe est de cette classe?

— De tous les gens que j'ai rencontrés dans ma vie, elle en est certainement le type le plus frappant. Elle dirige, elle domine, elle pèse sur votre vie à tous.

— Mais quel pourrait être son mobile?

— L'avarice, peut-être, qui devient une sorte de perversion quand elle atteint un certain degré. Elle gagnerait deux cents livres par an pour chaque existence supprimée.

Daphné éteignit sa cigarette. Alec vit que ses doigts tremblaient et posa sa main sur la sienne.

— Il faut regarder les choses en face, Daphné.

— Mais, Alec, elle n'a pas besoin d'argent!

— Cela ne fait rien. D'ailleurs il y a un autre mobile que vous préférerez peut-être.

— Quoi donc?

— Supposez qu'elle ait pris à la lettre la conversation du dîner d'anniversaire. Les criminels n'ont généralement pas le sens de l'humour. Elle a pu croire sa vie en danger et n'a pas hésité à commettre les crimes elle-même, se persuadant qu'elle était en état de légitime défense...

— Mais tout cela, chéri, n'est qu'une supposition, nous n'avons aucune preuve.

— D'accord. Je dirai *plus*, les preuves sont même jusqu'ici contre nous. La vieille dame s'est arrangée dans les deux cas pour avoir un alibi.

— S'est arrangée?

— Sa première indisposition était peut-être réelle, mais très légère, un simple refroidissement; quant à la seconde, je suis persuadé qu'elle était feinte.

— Qu'en dirait Sir Henry Brankester?

Pinsent sourit.

— Il a exagéré la première maladie, et a été trompé sur la seconde.

— Ce n'est pas très flatteur pour votre distingué patron!

— Daphné chérie, la célébrité de Sir Henry et sa fortune sont dues à ce qu'il sait se laisser persuader par les vieilles dames très riches qu'elles ont besoin de soins. Ses deux autos, ses sept domestiques, sa maison de campagne, son voyage annuel à Monte-Carlo, tout ce qui lui appartient provient des vieilles dames dont le plus grand plaisir est de discuter aussi fréquemment que possible avec lui sur leurs excellentes constitutions. Les vieilles dames forment quatre-vingts pour cent de sa clientèle. Il a ajouté tante Agathe à sa liste et elle y restera.

— Un charlatan?

— Pas absolument. Il a de réelles capacités et il est souvent appelé à s'en servir. Mais il n'aurait jamais l'idée de gâter le plaisir d'une vieille personne qui veut lui faire croire qu'elle est malade. Je suis sûr que tante Agathe a truqué sa seconde maladie, mais Sir Henry ne reconnaîtra jamais qu'il a été trompé.

Pinsent s'arrêta et reprit d'un ton grave.

— A mon avis, tante Agathe est une femme dangereuse en toutes circonstances, mais surtout lorsqu'elle s'alite.

— Savez-vous si la police a déjà interrogé Sir Henry?

— Probablement et ils n'ont rien dû en tirer. Sir Henry est parti hier matin pour Monte-Carlo. A propos, c'est moi qui m'occupe de ses malades les plus récentes : elles vivent au téléphone!

— Alec, c'est magnifique, vous ne m'aviez pas dit cela!

— Je n'y ai plus pensé avec toutes ces préoccupations... Il faut faire face aux événements, autrement ce seront les événements qui auront raison de nous.

— Que voulez-vous dire?

— Nous ne sommes pas au bout de nos peines. Ne voyez-vous pas le but de la vieille dame en nous convoquant tous ensemble?

— Si ce que vous pensez est vrai, c'est pour détourner d'elle les soupçons.

— Cela fut sa première idée. Elle sait, comme nous tous, que la police n'est pas satisfaite et doit nécessairement soupçonner l'un de nous; elle agit donc comme toute femme innocente aurait pu le faire en nous réunissant et en nous mettant en garde. Mais j'ai l'impression que ce n'est que le commencement. Je suis convaincu que son intention n'est pas seulement de détourner les soupçons qui pèsent sur elle, mais de les orienter vers une autre personne, — et vous avez vu par vous-même de quel côté elle les dirigeait.

Daphné penchée sur la table lui saisit le poignet.

— C'est insensé, mon chéri!

— Hélas, je le voudrais et j'espère que la police sera de votre avis. Mais rappelez-vous l'inspecteur... ses questions... son intérêt pour mes ordonnances et pour le registre.

Il y eut un silence.

— Alec, dit Daphné, qu'allons-nous faire? Nous ne pouvons pas rester tranquilles en attendant ce qui peut arriver!

— Nous ne pouvons rien faire, chérie. Je serais allé de moi-même

à la police si j'avais pensé que cela pourrait être utile. Mais je sens qu'ils ont l'affaire bien en mains, vous pouvez être sûre que nous sommes étroitement surveillés et que chacun de nos pas est compté.

Daphné frissonna légèrement et serra son écharpe sur ses épaules. Elle allait répondre, mais un garçon s'approcha, appelant Alec au téléphone.

Quelques minutes plus tard il revenait près d'elle. Son visage avait une expression d'exceptionnelle gravité, il hésitait à parler.

— Daphné, dit-il enfin, il y a du nouveau. Tante Agathe s'est mise au lit et demande à voir Sir Henry Brankester.

— Mais Sir Henry est à Monte-Carlo!

— Tante Agathe a été assez bonne pour faire dire qu'en son absence elle était prête à se mettre entre les mains du Dr. Pinsent, son assistant.

— 2 —

— Peebles, dit tante Agathe, je ne me sens pas bien. Vous avez sans doute remarqué que j'ai à peine touché au déjeuner. Je vais me mettre au lit, vous téléphonerez à Sir Henry Brankester.

Miss Peebles se leva en hâte de son fauteuil, posa son tricot et s'avança vivement.

Mrs. Delft leva la main.

— Peebles, épargnez-moi votre sympathie et sonnez, je vous prie.

Rush parut aussitôt.

Miss Peebles se dirigea vers la porte, puis se retourna.

— Deux bouillottes bien chaudes, dit sa maîtresse.

— Je crois me rappeler, dit-elle, que Sir Henry était sur le point de partir pour Monte-Carlo.

— Peebles, vous me ferez le plaisir de ne pas avoir de souvenirs de ce genre, dit Mrs Delft d'un ton cassant. Si Sir Henry est absent, vous demanderez le Dr. Pinsent.

— Certainement, Mrs. Delft. Et... quels sont les symptômes?

— Comme d'habitude, une légère inflammation dans la gorge, des bourdonnements d'oreille et de la fièvre dont je vous indiquerai la température quand je l'aurai prise.

La porte s'ouvrit, Rush entra de nouveau.

— Les bouillottes sont en place, Madame, dit-il.

Mrs. Delft se leva lentement et Miss Peebles se plaça à côté d'elle.

— Merci, Peebles, je puis marcher sans aide, vous voudrez bien téléphoner immédiatement à Sir Henry Brankester.

Elle monta seule dans sa chambre, ferma soigneusement la porte et s'approcha du lit derrière lequel était une petite armoire à pharmacie scellée au mur et, sur une petite étagère, une bouilloire électrique, seule concession aux modernes commodités dans la pièce sévère. Mrs. Delft mit la bouilloire en contact, ouvrit l'armoire à pharmacie, et en tira un thermomètre qu'elle examina pensivement.

Dans les présentes circonstances, il y avait lieu de redoubler de

précautions. Sir Henry Brankester étant absent, elle allait être examinée par un homme plus jeune. Il ne fallait commettre aucune faute au sujet de son pouls et de sa température.

Elle tourna doucement la clef dans la serrure, se déshabilla, mit une longue chemise de nuit de fin linon, qu'elle boutonna au col et aux poignets, et un petit paletot de laine blanche élégant et chaud.

Ici se plaça un étrange intermède.

Mrs. Delft avait étudié dernièrement un petit livre très utile intitulé « L'art d'être malin » dans lequel on décrivait quelques-uns des trucs employés par d'ingénieuses personnes qui, pour des raisons particulières, désiraient se faire délivrer des certificats de maladie. Un témoin présent pendant le quart d'heure qui suivit aurait pu assister à de singuliers exercices, à la suite desquels une vieille dame fort essoufflée et un peu effrayée du résultat obtenu nota que son cœur battait avec une force et une irrégularité tout à fait alarmantes.

La bouilloire chantait maintenant, Mrs. Delft prit le thermomètre, l'exposa un instant à la vapeur qui sortait du bec; la colonne de mercure soigneusement examinée dut atteindre une hauteur suffisante, car elle enleva le contact de la bouilloire, traversa la chambre et vida l'eau chaude par la fenêtre.

Puis elle sonna.

Miss Peebles en entrant trouva sa maîtresse étendue dans le grand lit, le thermomètre entre les lèvres. Elle remarqua le teint rouge et bizarrement marbré de la malade.

— Le thermomètre, murmura Mrs. Delft, voulez-vous avoir la bonté de le vérifier...

Miss Peebles le prit et jeta un cri d'alarme.

— Près de 101° (1), annonça-t-elle.

— Bien, dit la vieille dame. Avez-vous pu avoir Sir Henry Brankester?

— Sir Henry, comme je le pensais, a quitté Londres, mais le Dr. Pinsent sera ici dans quelques minutes.

— Merci, Peebles, vous pouvez me laisser maintenant. Amenez-moi le docteur dès son arrivée.

Mrs. Delft avait quelques instants devant elle, elle s'assit, les genoux au menton, pour passer en revue sa situation.

La police avait déjà soupçonné ses alibis, le jeune médecin aussi, naturellement. Elle allait donc être en observation constante et ne pourrait pas continuer son œuvre tant qu'elle n'aurait pas détourné, puis fixé les soupçons ailleurs. C'était la première chose à faire, elle n'avait pas le choix.

Jusqu'ici tout était allé aussi bien qu'elle aurait pu l'espérer, mais un changement de méthode devenait nécessaire. Il fallait en finir avec le docteur, car ils devaient tous périr, ces gens qui discutaient il y a si peu de jours sur sa mort prochaine, et dont les pensées

(1) Fahrenheit.

l'avaient placée vivante dans la tombe. Deux d'entre eux reposaient déjà sous terre, un troisième suivrait bientôt...

Il ne fallait rien brusquer, être prudente. La police avait flairé le crime, elle ferait bon usage de cette découverte.

On entendit des pas derrière la porte.

— Par ici, Dr. Pinsent, dit Miss Peebles.

— 3 —

— On ne m'a pas permis d'écrire un mot, Docteur. Dire qu'il y a une histoire pareille sous roche et que personne ne peut s'en servir!

Peter Doubleday espérait faire bonne impression sur le Dr. Pinsent qui, de toute la famille, lui semblait le plus apte à le comprendre. Il fumait une cigarette auprès de lui dans son laboratoire.

— Naturellement, s'empressa-t-il d'ajouter, cela doit vous choquer que j'aie envie de faire des révélations dans la presse. Mais je ne peux pas m'empêcher de les envisager du point de vue professionnel.

» La moitié de ce que je sais ferait ma fortune dans n'importe lequel des plus grands quotidiens de Londres. Au lieu de cela je suis obligé de parler de vagues coïncidences, de fatalité, etc...

— Ce qui ne vous empêche pas, dit Pinsent en souriant, de venir faire un petit tour en passant pour glaner ce que vous pourrez.

— C'est vrai, avoua-t-il en souriant également. Je voudrais bien savoir ce que la famille pense de tout cela. Vous-même devez avoir des idées sur le sujet...

— Qui ne sont pas faites pour être publiées, dit Pinsent gravement.

— Je n'ai le droit de rien publier encore, affirma Peter.

— Eh bien, je suppose que vous devez savoir, tout comme la police, que je viens en tête de la liste des suspects, car de tous les membres de la famille je suis seul à détenir le poison qui a été utilisé.

— Néanmoins, s'empressa Peter, je ne peux pas croire que vous ayez assassiné la pauvre Lucy Reading.

— Merci, dit Pinsent sèchement.

Il jeta un regard pénétrant à Peter.

— Cela pourrait peut-être vous intéresser de savoir, continua-t-il, que la vieille Mrs. Delft s'est alitée de nouveau?

Peter se pencha vivement en avant.

— Quand cela est-il arrivé?

— Je viens de l'examiner... aussi valide que vous et moi, le cœur battant très fort, mais aucun symptôme inquiétant. La température évidemment truquée.

— Qu'allez-vous faire?

— J'avais envie de courir à Scotland Yard, mais en quittant la maison j'ai compris que cela n'était pas nécessaire, j'étais suivi.

De sorte qu'en rentrant ici j'ai envoyé à la vieille dame une fiole d'un remède inoffensif.

Peter regarda son compagnon en silence.

— Docteur, dit-il enfin, je crois savoir où vont toutes vos pensées.

Pinsent ne répondit pas car on frappa à la porte et le valet de chambre annonça :

— Mr. Oliver Delft.

Le médecin et Peter se levèrent vivement.

— Bonjour Alec, bonjour Peter!

— Une cigarette? dit Pinsent. Vous ne quittez pas souvent votre bureau à cette heure-ci!

— Non, répondit Oliver, mais tante Agathe m'a téléphoné ce matin en me demandant d'aller la voir. Je suis arrivé chez elle à quatre heures et, à ma grande surprise, je l'ai trouvée au lit, avec Miss Peebles en larmes auprès d'elle. Elles avaient réussi entre elles deux à renverser sa fiole de remède. Votre ordonnance ne faisait plus qu'une flaque sur le tapis et elles voudraient en avoir un autre flacon.

Il baissa la voix.

— Il n'y a rien de nouveau, je suppose? demanda-t-il avec anxiété. Je suis à bout de nerfs!

Pinsent le regarda avec calme.

— Il ne faut pas se laisser aller, dit-il, et ne pas trop penser à toute cette affaire.

Et après un silence.

...Ainsi Mrs. Delft désire un autre flacon de remède?

— J'ai un taxi qui attend, répondit Oliver, elle a même offert de le payer.

—Eh bien je vais vous le donner de bon cœur, dit Pinsent.

Il prit un flacon stérilisé tout en parlant.

— Qu'est-ce qu'elle a donc? demanda Oliver.

— Oh! rien de grave, dit Pinsent, et le remède est aussi anodin que la maladie.

— Qu'est-ce donc? demanda Peter en surveillant le médecin qui ouvrait différents flacons pour composer le médicament.

— En grande partie du sucre et de l'eau, dit Pinsent, avec quelque chose d'autre pour le rendre mauvais. Personne n'a confiance en un médicament qui est d'un goût agréable. Celui-ci ne peut lui faire aucun mal en tous cas, et, si la malade pense qu'il lui fera du bien... eh! bien, je suppose que le résultat sera obtenu. En tous cas mon remède la calmera — il prenait tout en parlant une petite fiole dans une armoire pendue au mur — je vais le rendre légèrement sédatif.

Il tapa sur le bouchon et chercha du papier blanc.

Oliver se précipita.

— Ce n'est pas la peine de l'envelopper, dit-il, le taxi attend et tante Agathe est à deux sous près.

— Un instant, dit Peter. Je me demandais justement si je pourrais aller vous voir un de ces jours, Monsieur.

— Certainement, quand vous voudrez.
— Ce soir, si je ne suis pas indiscret?
— Entendu, venez à neuf heures.
— Merci, Monsieur.
La porte se referma sur Oliver et Peter se leva.
— Je pense que vous devez avoir assez de moi, dit-il.
— Pas du tout, répondit Pinsent, je vous dirai quand j'aurai besoin d'être seul.
Ils s'installèrent confortablement dans des fauteuils de cuir à l'autre bout de la pièce et pendant plus d'une heure devisèrent à bâtons rompus.
Soudain le timbre du téléphone retentit.
Pinsent décrocha l'écouteur.
— Allo... Oui... le Dr. Pinsent lui-même... Certainement... je viens tout de suite.
— Un message de tante Agathe, dit-il, on m'appelle de nouveau à Winchester Terrace.
Il enleva sa blouse blanche, prit son chapeau, et sortit avec Peter.
— Puis-je vous déposer quelque part? demanda-t-il.
Peter secoua la tête.
— Non merci, j'ai besoin d'un peu d'exercice.
Alec arrêta un taxi.
Pendant la course il essaya, comme tant de fois auparavant, de mettre au point ses suppositions insensées. Mrs. Delft prenait réellement beaucoup de peine pour faire croire à sa maladie, était-ce encore un de ses fameux alibis? Comment allait-elle l'utiliser, qu'y avait-il derrière son masque? Il aurait peut-être mieux fait, après tout, d'avertir Scotland Yard qu'elle simulait une maladie. Il n'aurait aucune peine à convaincre un expert qu'elle jouait la comédie et cela jetterait des doutes sérieux sur ses précédentes indispositions. Sir Henry serait furieux, mais...
Pinsent décida de s'arrêter à Scotland Yard après avoir revu la vieille dame.
Le taxi stoppa brusquement.
— Attendez-moi, dit-il au chauffeur, je ne resterai que quelques minutes!
Il grimpa les marches que Sarah avait nettoyées jour après jour depuis quarante ans et sonna.
Rush, très pâle, le visage anxieux, recula et Pinsent entra vivement dans le hall.
Trois hommes se tenaient au pied de l'escalier, l'un d'eux s'avança.
— Le Dr. Pinsent? demanda-t-il.
— Oui.
Il lui posa la main sur l'épaule.
— Je suis l'inspecteur Winthorpe, de Scotland Yard, dit-il, j'ai un mandat d'arrêt contre vous.
Pinsent eut un haut-le-corps, mais les deux autres policiers se saisirent de lui.

— Pour quel motif? demanda-t-il.

— Attentat criminel sur la personne de Mrs. Agathe Delft, fit l'inspecteur.

CHAPITRE VIII

— 1 —

Un homme aux moustaches grises achevait sa déposition à la barre devant le tribunal de Marylebone

— Mon analyse, dit-il d'une voix légèrement éraillée mais cependant distincte, a décelé des traces d'hyoscyamine et de valériane. J'ai de plus découvert deux grammes cinquante de diétyl-sulfonal-diamétyl-méthane, communément appelé sulfonal. La mixture était diluée dans de l'eau camphrée.

Un des magistrats hocha gravement la tête.

Daphné cependant n'écoutait plus la déposition. Elle regardait Alec, très droit, mais un peu pâle, debout en dessous d'elle au banc des accusés entre deux agents de police. Assez bizarrement, elle se sentait incapable de prendre au sérieux cette redoutable procédure.

Une absurde erreur avait été commise par tous ces gens solennels qui devraient plus tard s'en excuser. Cependant son fiancé, l'homme qu'elle avait promis d'épouser et qu'elle aimait plus que tout au monde, était au banc des prévenus! Le souvenir de ses baisers lui réchauffait le cœur...

Le pire était arrivé, et cela avait été presque un soulagement. Il n'y aurait plus de mystère désormais, la question devenait claire. L'horrible vieille avait tendu son filet et attrapé sa proie. Il était évident, et cela serait prouvé au tribunal, que la même main démente avait tué la pauvre Lucy et l'inoffensif Rupert.

Alec avait été pris sur le fait, disaient-ils. On lui avait pourtant soigneusement expliqué à elle qu'il y avait un abîme entre les soupçons et les indications suffisantes pour traduire un homme en justice et celles qui étaient nécessaires pour le faire condamner. Bien des maillons manquaient à la chaîne qui devrait être reconstituée avant que la Cour puisse prononcer son verdict. Il était vrai qu'Alec avait envoyé le médicament à Mrs. Delft et que le flacon avait été ouvert en présence de Miss Peebles. Vrai aussi que, dix minutes après l'absorption du remède, Mrs. Delft avait donné tous les symptômes d'un empoisonnement.

Mais Mrs. Delft était endormie quand Oliver avait apporté la potion et Miss Peebles avait laissé la fiole sur la table de nuit plus d'un quart d'heure. Il était par conséquent très possible que la

vieille dame ait changé elle-même le contenu du flacon, bouché très légèrement et qui n'avait même pas été enveloppé de papier.

Les autorités avaient néanmoins agi très promptement, comme si elles n'attendaient qu'une occasion de fondre sur lui. Miss Peebles, prise de panique, avait téléphoné à Scotland Yard et en moins d'une demi-heure, pendant que les médecins ramenaient sa maîtresse à la vie avec du café bouillant et des injections de strychnine, un inspecteur et deux agents attendaient Alec dans le hall du rez-de-chaussée.

Il était peut-être impossible encore d'établir sa culpabilité, mais il n'était pas possible non plus de prouver actuellement son innocence.

La voix du magistrat interrompit ses réflexions.

— Si je comprends bien, d'autres charges, plus graves encore si possible, seront formulées contre l'accusé?

— C'est exact, Votre Honneur.

L'assistance se leva et se dirigea vers la porte.

Daphné se retourna mais Alec avait déjà disparu... renvoyé à huitaine... en prison... mais pas pour longtemps.

Une main lui toucha l'épaule. Peter Doubleday était à son côté.

— Allons prendre le thé quelque part, voulez-vous?

Daphné le suivit.

— Ne vous tourmentez pas, dit-il en posant affectueusement la main sur son bras. Alec ne court aucun danger. D'ici peu, tout le monde s'apercevra qu'il n'est pas plus coupable que moi.

Ils entrèrent dans un salon de thé dont, vu l'heure tardive, ils étaient les seuls clients.

— Je désirais particulièrement vous amener ici, Daphné, dit Peter en s'asseyant. J'ai la chance d'être l'ami intime de Pilcock, le détective chargé de l'affaire. Pilcock va venir nous rejoindre incessamment, il ne croit pas plus que moi à la culpabilité d'Alec.

Daphné regarda Peter d'un air incrédule.

— Pilcock, objecta-t-elle, c'est l'inspecteur qui est venu l'autre jour au laboratoire. S'il est chargé de l'affaire, il est responsable de l'arrestation.

— J'ai découvert, non sans peine, que le mandat d'arrêt n'avait pas été signé par lui, mais par son chef direct. Je suis sûr que Pilcock est avec nous, mais n'ayez pas l'air de le savoir car c'est une situation très délicate pour lui et il ne voudra pas dire un mot contre son chef.

Daphné approuva et but quelques gorgées de thé. Bientôt Pilcock entra, il parut surpris en voyant Daphné, et s'assit auprès d'eux.

— J'ai amené Miss Wigham ici, dit Peter, parce que j'estime qu'elle doit savoir ce que je vais vous dire.

Daphné mit la main sur le bras du détective.

— Mr. Pilcock, vous vous rappelez sans doute que j'étais présente l'autre jour lorsque vous êtes venu interroger Alec au laboratoire?

Pilcock lui sourit amicalement.

— Oui, Miss Wigham, et j'ai été bien importun, n'est-ce pas?

Daphné le regarda droit dans les yeux.

— Croyez-vous à la culpabilité d'Alec? demanda-t-elle.

— Il n'y a pas de coupable tant qu'on n'a pas fait la preuve complète et vous pouvez compter sur moi pour ne pas perdre cela de vue. Je vous assure qu'à Scotland Yard nous n'avons qu'une envie, découvrir la vérité et non pas trouver une victime. Le Dr. Pinsent sera bien traité, même si la preuve de son innocence devait nous convaincre d'erreur.

Il se tourna vers Peter.

...Eh bien, Peter, qu'avez-vous à me raconter?

— Voulez-vous me dire d'abord très exactement pourquoi Alec a été arrêté? Et si les autorités le croient vraiment coupable.

Pilcock le regarda d'un air grave.

— Il y a un sérieux chef d'accusation contre lui. Evidemment, on n'a pas de preuves qu'il ait empoisonné la potion. Mrs. Delft a pu le faire elle-même et Oliver Delft aurait pu tout aussi bien la transformer pendant le parcours d'Harley Street à Winchester Terrace.

— Elle l'a truquée elle-même, dit Peter avec assurance. Allons, Pilcock, ce n'est pas la peine d'essayer de nous faire croire qu'elle est au-dessus de tout soupçon. Dépouillez l'enveloppe officielle, sortez de la carapace.

Pilcock sourit.

— Cette conversation est tout à fait irrégulière; n'était l'espoir d'entendre ce que vous m'avez annoncé, je sortirais d'ici...

— Sans même finir votre thé, conclut Peter.

— J'ajouterai simplement ceci, dit Pilcock. Il était inévitable que les soupçons se portent sur Alec Pinsent. Notre difficulté la plus sérieuse a toujours été le poison. Montrez-moi comment Mrs. Delft s'est procuré le sulfonal et il y aura un grand pas de fait. Il y a aussi ses alibis, elle peut faire prouver par un des médecins les plus distingués de Londres qu'elle était au lit quand les crimes ont été commis.

Peter se pencha vivement.

— A propos de ses alibis, il est temps que je vous dise ce que je sais. Je vais vous raconter exactement ce qui est arrivé et le grand expert décidera si mon information a quelque valeur.

Il avala une gorgée de thé et reprit.

— Ce matin, désirant compléter pour mon journal quelques renseignements sur le genre de vie de Lucy Reading, je suis retourné à Clapham. J'ai eu quelques difficultés tout d'abord avec le portier mais lorsqu'il apprit que j'écrivais dans les journaux du dimanche, il changea d'humeur et consentit à me montrer la chambre de Lucy. Pendant que nous parlions de l'événement, on sonna à la porte et je restai seul dans la pièce. J'en inspectais soigneusement tous les recoins quand une drôle de petite vieille, enveloppée d'un châle gris et rouge, parut sur le seuil et me considéra avec quelque surprise derrière ses lunettes. J'engageai aussitôt la conversation, elle parlait

comme si elle avait été la seule amie de Lucy sur terre. Je la laissai aller espérant obtenir peut-être quelque renseignement intéressant.

— Comment s'appelle cette vieille dame? demanda Pilcock.

— Babbington. Le jour de la mort de Lucy, Mrs. Babbington était allée voir ses parents à Clapham. Elle revint après la tombée de la nuit, par l'autobus habituel qui la descendit au coin de la rue.

Peter s'arrêta, fouilla dans sa poche et en tira un carnet.

...Je vais vous rapporter ses paroles que j'ai sténographiées.

Il s'éclaircit la voix et lut :

Je sortais de l'autobus — le conducteur très aimable m'avait aidé à descendre — et j'entrais dans l'allée quand j'entendis une horloge sonner. L'horloge, Mr. Doubleday, est dans la tour de St Jude, elle a un son magnifique, elle sonne les quarts comme les heures. Je l'ai entendu sonner deux coups, il était donc six heures et demie, cela me fit d'autant plus de plaisir que j'avais eu quelques troubles de l'oreille dernièrement, ce qui n'est pas étonnant car je suis vieille. Mais ces deux coups si distincts, dans la nuit tranquille, étaient agréables à entendre. Je m'avançai dans l'allée qui longe le jardin, et je vis à quelque distance devant moi une forme humaine qui portait un châle tout pareil au mien : gris et rouge. Je l'aperçus nettement quand elle passa sous le réverbère de l'allée, puis je ne distinguai plus rien, sinon que la forme s'arrêta et me parut jeter quelque chose par dessus la grille du jardin. Je n'ai pas fait grande attention à cette silhouette; quand je suis arrivée à la porte, le portier n'y était pas, il n'est jamais là quand on a besoin de lui. Cette maison est tenue d'une façon scandaleuse. Je ne pourrais pas reconnaître la personne de l'allée, Mr. Doubleday, je n'ai vu qu'une forme noire. Mais j'ai vu le châle et quelque chose qu'on jetait dans le jardin. Je ne sais même pas si la personne était un homme ou une femme.

Peter ferma son carnet et le remit dans sa poche.

— Eh bien, fit-il, que dites-vous de cela?

Daphné qui avait écouté de toutes ses oreilles se retourna vers Pilcock. Celui-ci, malgré tous ses efforts, ne pouvait dissimuler l'impression profonde qu'il venait de ressentir.

— Lucy Reading, dit-il lentement, est tombée du balcon à six heures dix-sept. Sa montre cassée dans la chute était arrêtée à cette heure-là. Mrs. Babbington est rentrée à six heures trente. Pouvons-nous être certains que la montre de Lucy Reading et l'horloge de St. Jude marquaient la même heure?

— Absolument, dit vivement Daphné, Lucy en a fait la remarque au moment où l'horloge de St. Jude sonnait cinq heures et demie.

— Si nous sommes sûrs de l'heure, continua Pilcock, cela veut dire que treize minutes après la chute de Lucy, une personne portant un châle semblable à celui que nous avons trouvé étendu sur le corps, s'est arrêtée derrière la grille et a jeté quelque chose dans le jardin.

Il y eut un silence.

— C'est horrible! s'écria Daphné, ne voyez-vous pas la scène maintenant? Cette abjecte vieille femme, descendant sans bruit le

long de l'escalier enveloppée dans le châle de Lucy. Nous l'avions vu posé sur le paravent dans sa chambre, elles en ont toutes dans cette maison de retraite... Elle se glisse hors de la maison, prend l'allée et, mettant la dernière touche à sa vilaine besogne, jette le châle sur la pauvre Lucy écrasée derrière les grilles. Je vois cela comme si j'y avais été.

Pilcock secoua lentement la tête.

— Malheureusement vous ne pouvez rien prouver, Miss Wigham. Nous avons fait l'impossible pour retrouver quelqu'un ayant reconnu la vieille dame le soir du 27 novembre entre le terminus de l'autobus et Winchester Terrace, mais sans succès. Mrs. Babbington ne peut même pas dire si elle a vu un homme ou une femme et Mrs. Delft peut prouver qu'elle était au lit et n'a jamais eu de sulfonal en sa possession.

Il y eut un nouveau silence.

— Comme je l'ai déjà dit, continua Pilcock, si vous arriviez à démontrer comment Mrs. Delft a pu se procurer le sulfonal, on pourrait faire quelque chose. Je suppose qu'il n'y a pas eu de maladie sérieuse dans la famille, maladie pour laquelle ce remède aurait pu être prescrit?

— Autant que je puis le savoir, dit Daphné, il n'y a pas eu de maladie grave dans la famille depuis la mort de l'oncle Jaspar.

— Attendez, dit Pilcock, en quelle année était-ce?

— En 1919.

— De quoi est-il mort?

— Je crois vraiment qu'il est mort à cause de tante Agathe. Elle l'avait rendu à moitié fou. Il en est même devenu violent à la fin.

— Qui le soignait alors?

Daphné secoua la tête.

— Je n'en ai pas idée, mais Rush ou Miss Peebles doivent le savoir.

— Nous pourrions prendre quelques renseignements. Mrs. Delft avait peut-être une ordonnance? Ce serait toujours quelque chose, et affaiblirait l'accusation contre Pinsent.

— Laissez-moi faire, dit Daphné, je vais m'en occuper.

— 2 —

Oliver Delft en émergeant de la gare de Putney Bridge tourna à droite. Cinq jours sur sept il suivait le même chemin — le métro de Blackfriars à Putney Bridge et dix minutes de marche le long de la rue tranquille, bordée de villas, dans laquelle il habitait avec Laura depuis plus de vingt ans.

La nuit était tombée, Oliver suivait ses pensées, plus sombres que l'obscurité environnante.

Alec Pinsent, le bien-aimé fiancé de Daphné, qu'il avait lui-même apprécié et estimé, était arrêté. Trois jours après l'événement Oliver pouvait encore à peine y croire. C'était son cauchemar de toutes les

nuits. Il avait dû dire toute la vérité au tribunal : comment il avait apporté la bouteille de remède directement du laboratoire, dont Alec Pinsent avait seul la charge. Il avait dû raconter, point par point, la triste histoire : ce qu'il avait vu à son arrivée à Winchester Terrace, les cris de Miss Peebles, l'affolement au téléphone, l'arrivée des policiers, le piège tendu, l'arrestation d'Alec. Comment Pinsent pourrait-il se défendre? Oliver se souviendrait toute sa vie avec horreur du visage de tante Agathe rouge et défiguré, aux yeux clos, de sa tête qui se balançait comme celle d'un magot de porcelaine et semblait ne jamais devoir s'arrêter.

Oliver s'arrêta court. En pensant à tante Agathe il s'aperçut qu'il se trouvait devant son autre maison, devant le N° 48 de Buckhurst Road, morne demeure inhabitée, l'une des spéculations les moins heureuses de l'oncle Jaspar. Oliver passait devant deux fois par jour et avait plus d'une fois suggéré à tante Agathe qu'il devrait être son locataire, car cette maison était plus grande que la sienne. Mais le loyer était trop élevé, tante Agathe avait refusé énergiquement de le baisser et préférait ne pas louer sa maison.

Ainsi elle était vide depuis onze ans, sans même un gardien malgré les caves pleines de vins admirables. Chaque année la vieille dame venait elle-même prendre quelques bouteilles qu'elle rapportait dans un panier à Winchester Terrace pour son dîner d'anniversaire. Tante Agathe était une singulière femme, mais certainement un « caractère ».

Oliver Delft secoua ses pensées et rentra chez lui. En introduisant la clef dans la serrure, des voix féminines parvinrent à ses oreilles. Il ouvrit la porte du salon et trouva Laura, Barbara Runton et Agnès Delft devant les reliefs du goûter. Il les salua un peu gauchement et accepta une tasse de thé.

— Je n'ai pas besoin de vous demander le sujet de votre conversation... une terrible affaire... réellement terrible!

— J'étais justement en train de remarquer, Oliver, qu'à toute chose malheur est bon, dit sa femme. Cela a resserré les liens de famille, nous nous voyions à peine auparavant et Barbara est déjà venue ici trois fois depuis quinze jours.

Oliver posa une main affectueuse sur le bras de Barbara. Barbara lui plaisait par son air de distinction et son aimable élégance.

— Je suis personnellement convaincue, dit-elle, qu'Alec sera reconnu innocent. Ne pouvez-vous, Oliver, vous rappeler exactement comment il a composé sa potion? Vous êtes resté là tout le temps.

— Je ne sais rien de plus que ce que j'ai dit, protesta Oliver. Il parlait à Peter Doubleday et à moi-même en préparant le remède. Nous l'avons vu se servir de plusieurs flacons et l'un d'entre eux sortait de l'armoire aux poisons. Il n'arrêtait pas de dire que tante Agathe n'était pas sérieusement malade et qu'il lui préparait un inoffensif remède, un peu sédatif, pour la calmer. Je ne sais pas ce qu'il y avait dans les fioles, tout ce que je sais c'est que n'importe laquelle aurait pu contenir du sulfonal.

— J'ai cherché ce qui se rapportait au sulfonal dans un livre de

médecine, dit Laura, c'est un remède employé surtout dans les maladies mentales.

Il y eut un instant de silence.

— Je répète, continua Laura, que cette triste affaire aura eu l'heureux effet de nous réunir... Tante Agathe elle-même a été très bonne et secourable.

— Est-ce qu'elle va payer l'avocat d'Alec? demanda Oliver.

— Non, dit Laura vivement, elle ne va pas jusque-là, mais elle s'occupe de Daphné.

— Comment cela?

— Le lendemain de l'arrestation d'Alec, elle a invité Daphné à venir habiter chez elle.

— Est-ce que Daphné a accepté?

— La pauvre petite n'a été que trop heureuse de trouver un peu de sympathie. Elle est à Winchester Terrace depuis ce matin.

CHAPITRE IX

— 1 —

L'inspecteur Pilcock décrocha le téléphone et entendit une jeune voix au bout du fil :

— *Ici, Daphné Wigham, Inspecteur. Je vous parle d'une cabine publique... Ce n'était pas prudent de téléphoner de Winchester Terrace... J'ai parlé à Rush... j'ai découvert que le médecin du vieux Mr. Delft était le Dr. Curtis,* 49 *Wigmore Street... Naturellement... je m'en remets à vous... mais envoyez-moi des nouvelles... C'est terrible d'habiter au N° 23! et si vous pouviez me remonter un peu de temps en temps... Merci... au revoir!*

Pilcock posa le récepteur et regarda pensivement le bloc où il venait d'inscrire l'adresse dictée.

Une fille courageuse, cette Daphné Wigham! Comme elle le disait, cela ne devait pas être drôle de vivre à Winchester Terrace... Il se l'imaginait si bien guettant, attendant, vivant aussi près que possible de cette terrible vieille femme dans l'espoir de découvrir le moindre signe, le plus petit fait susceptible de prouver l'innocence du médecin. Pilcock hocha la tête avec inquiétude. Il l'avait mise en garde contre les risques qu'elle courait, mais rien n'avait pu la retenir. Elle vivait donc là-bas dans la grande maison, soutenue par l'idée que les autorités lui donneraient toute l'aide nécessaire à la moindre alerte.

Pilcock prit l'annuaire téléphonique et entra en communication avec la femme de chambre du N° 49, Wigmore Street. Il apprit que le Dr. Curtis n'exerçait plus depuis longtemps et qu'il était absent.

Parti à la chasse, il ne se souciait pas d'être dérangé et avait même laissé des instructions pour qu'on ne donne pas son adresse.

Pilcock eut vite raison de toutes ces objections : dès qu'il prononça le nom de Scotland Yard, on l'informa que s'il désirait voir le Dr. Curtis, il devait aller d'abord à Ely dans le Lincolnshire et se faire conduire ensuite à un village appelé Locton, à sept ou huit milles de là, où on lui indiquerait le chemin jusqu'à une auberge isolée, répondant au nom de « Hereward Arms ».

Pilcock raccrocha le récepteur et demanda un indicateur de chemins de fer.

— Il vaut mieux que je m'en occupe moi-même, murmura-t-il.

— 2 —

— Une autre tasse de thé, ma chérie?

— Non merci, tante Agathe.

— Alors vous voudrez bien sonner, je vous prie.

Daphné obéissante, se leva. Le grand salon s'emplissait d'ombre. Les rideaux n'avaient pas encore été tirés et au dehors il faisait déjà nuit. Une pluie légère fouettait les vitres. C'était une des manies de tante Agathe de guetter chaque soir la chute du jour.

La première soirée de Daphné à Winchester Terrace commençait et elle se demandait déjà combien de temps elle pourrait supporter cette vie.

La porte s'ouvrit, Rush entra. Sans un mot, il se mit à rassembler les tasses de thé sur son plateau tout en jetant de temps à autre un regard inquiet à Daphné.

— Pourquoi fait-il cela? pensait Daphné avec irritation. Je ne vais pas le vendre!

Rush s'était bien souvenu du nom du médecin qui avait soigné le vieux Mr. Delft pendant sa dernière maladie et il avait donné cette information à Daphné sans paraître s'apercevoir que ses questions n'étaient pas très naturelles. Elle avait cependant cru devoir lui recommander de ne pas parler à l'office de leur conversation du matin, ce qui donnait à l'incident un petit air de conspiration.

— Vous pouvez baisser les rideaux, Rush, dit Mrs. Delft.

Rush s'approcha de la fenêtre. Daphné se leva, la contrainte lui devenait insupportable.

— Ne me quittez pas, dit une voix douce, à moins que vous ne soyez fatiguée. Asseyez-vous et causons.

Daphné prise au piège dut faire ce qu'on lui demandait. Elle devait à tout prix maîtriser ses nerfs. Elle était venue pour surveiller cette vieille et terrible femme et, si possible, lui arracher son secret; il fallait aller jusqu'au bout, pour l'amour d'Alec...

— J'espère qu'il a assez chaud, dit soudain la vieille dame; on m'a dit que les cellules avaient le chauffage central, ce qui n'est pas un bon système à mon avis.

Elle revenait toujours sur ce sujet, affectant la sympathie, mais

insensible au fond, mettant délibérément le doigt dans la plaie. N'était-ce pas plutôt dans l'intention de persuader Daphné de la culpabilité d'Alec et de l'habituer à l'idée de le perdre? Tous ceux qui le croyaient innocent étaient dangereux et c'est sans doute pour cette raison qu'elle l'avait invitée chez elle. Daphné devait être la première à croire son fiancé sans reproche. Par conséquent Daphné devait être surveillée et finalement persuadée.

Tante Agathe tendit vers le feu sa belle main blanche et hocha la tête.

— Il ne faut pas laisser cette tragédie peser sur votre cœur, Daphné.

— Vous parlez comme si Alec était déjà condamné, répliqua la jeune fille.

— Vous êtes jeune, mon enfant, poursuivit la vieille dame, et comme mon père le disait « Un de perdu, dix de retrouvés »!

Daphné la regarda, cherchant le poignard qui blesserait au défaut de la cuirasse l'insensible vieille femme! Elle n'avait pourtant trouvé jusqu'ici aucune fissure dans l'armure d'acier.

Combien de temps cette comédie devrait-elle durer? Demain elle téléphonerait à Scotland Yard, on aurait peut-être des nouvelles du Dr. Curtis...

Miss Peebles entra.

— Ne croyez-vous pas, dit-elle sans paraître remarquer Daphné, qu'il serait sage de prendre encore ce soir votre dîner au lit?

— Peut-être, dit la vieille dame tranquillement, bien que je me sente tout à fait bien. Je monterai dans une demi-heure. Jouez-vous au tric-trac, Daphné?

La jeune fille fit un violent effort pour se maîtriser.

— Non, Tante.

— Peebles, dit Tante Agathe, installez le jeu, je vais apprendre à ma nièce. Cela vous distraira, chérie, ajouta-t-elle doucement.

— 3 —

Pilcock entra dans la salle de l'auberge dénommée « Hereward Arms ». Le Dr. Curtis, qui, depuis deux jours, avait été impossible à joindre et dont on espérait le retour à tout instant, était enfin rentré.

Assis près du feu, ce personnage attendait avec curiosité le délégué de Scotland Yard.

— Vous m'excuserez, Docteur, de vous importuner ainsi, dit Pilcock, mais j'ai besoin d'un renseignement urgent.

Le Dr. Curtis le considéra un instant en silence.

— Voici qui est nouveau pour moi, dit-il, c'est bien la première fois que j'ai à faire à la police. J'essaierai d'être à la hauteur de ma tâche.

— Ce n'est qu'un simple fait, Docteur. Vous étiez, je crois, le médecin traitant du défunt Mr. Jaspar Delft?

Le médecin le regarda avec surprise.

— En effet.

— Vous serait-il possible, sans trahir le secret professionnel, de me dire de quoi souffrait votre malade et quel traitement vous lui donniez?

— C'était il y a fort longtemps, dit le docteur.

— Onze ans, dit Pilcock.

— Je me rappelle ce cas-là, pourtant, mieux que tous les autres. Mrs. Delft était une femme remarquable.

— A quel point de vue?

— D'abord elle n'aimait pas beaucoup prendre l'avis d'un médecin et encore moins payer ses honoraires. Son mari est mort d'une forme assez étrange de paralysie compliquée d'excitation cérébrale, mais elle a voulu à toute force le soigner seule jusqu'à la fin.

— Et le traitement?

— Il n'y avait pas grand'chose à faire. J'ai averti immédiatement Mrs. Delft que le cas était désespéré. Elle a reçu la nouvelle avec un calme admirable. J'ai prescrit les calmants habituels.

— Avez-vous par hasard compris le sulfonal dans vos ordonnances?

— Je ne crois pas au sulfonal et ne m'en sers jamais. C'est un remède extrêmement dangereux. Le malade, je vous l'ai dit, était inguérissable lorsqu'on m'a fait venir. J'ai exprimé cette opinion de façon très nette à l'époque, car je voulais éviter tout malentendu sur ce point étant donné les circonstances dans lesquelles j'ai été appelé à le soigner.

— Vraiment, dit Pilcock, qui malgré son entraînement professionnel ne put dissimuler l'impatience de sa voix. Vous serait-il possible d'être plus explicite?

— Mrs. Delft s'était, paraît-il, querellée vivement avec le médecin qui avait jusqu'alors soigné son mari. Mon prédécesseur avait en effet définitivement abandonné le cas. Je m'informai de son nom et entrai en rapports avec lui. Il ne fit aucune objection à ce que je lui succède : mais, autant que je peux me le rappeler, il me dit ironiquement qu'il me souhaitait bien du plaisir!

— Pouvez-vous me dire le nom de ce médecin?

Le Dr. Curtis tendit les mains au feu.

— Il vous faudra demander à la famille, dit-il, tout cela s'est passé il y a onze ans et je ne puis vraiment pas me rappeler le nom.

La porte s'ouvrit et l'hôtelier parut.

— Le souper est servi, Messieurs, dit-il.

Le Dr. Curtis se tourna vers Pilcock qui regardait sa montre.

— Mr. l'inspecteur, dit-il, il n'y a plus de train pour Londres ce soir et vous trouverez ici un porto que je vous recommande.

— Je l'ai déjà découvert hier, dit Pilcock, je n'avais en effet rien d'autre à faire.

— 4 —

Le temps avait changé de nouveau et une forte gelée glaçait l'atmosphère. Daphné sortit lentement du bureau téléphonique de Lancaster Gate. On n'avait pas eu de nouvelles de Pilcock la veille et ce matin, c'était pire... Il avait passé quarante-huit heures à attendre pour rien et désirait maintenant savoir le nom du médecin qui, avant l'entrée en scène du Dr. Curtis, s'était querellé avec tante Agathe et avait abandonné le cas.

Il fallait donc revenir à Winchester Terrace et obtenir immédiatement ce renseignement. Rush se rappellerait certainement, elle avait mal posé la question la première fois.

Ses recherches étaient à recommencer. Pourrait-elle tenir jusqu'au bout? Pendant trois jours tante Agathe avait persisté sans merci dans son impitoyable tactique logiquement juste, sentimentalement si fausse. Daphné n'avait entendu parler que de la culpabilité d'Alec comme si le doute pouvait enfin s'implanter dans son âme et y croître comme une fleur vénéneuse. Elle avait failli crier parfois sous l'écrasante pression et supplier qu'on lui épargne la fin de la fantastique comédie qu'elles jouaient toutes deux. Car c'était manifestement une comédie, elle savait la vieille dame coupable; ses derniers doutes s'étaient évanouis devant la persécution incessante dont elle avait été l'objet et qui révélait un cerveau puissant comme une machine, un cœur aveugle et froid, et les nerfs jamais en défaut.

En attendant, Alec allait comparaître le surlendemain devant le magistrat. Tante Agathe ne manquerait pas de tirer le meilleur parti de l'occasion.

Elle arrivait devant le N° 23. N'ayant pas de passe-partout elle sonna, Rush ouvrit la porte.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un dans le petit salon, Rush?

— Non, Miss Daphné.

— Allons-y un instant, j'ai à vous parler.

Rush ferma la porte et traversant le hall ouvrit celle du petit salon.

— Ecoutez, Rush, fit Daphné à voix basse, vous m'avez dit l'autre jour que Mr. Delft avait été soigné avant de mourir par le Dr. Curtis. Or il paraît que le Dr. Curtis n'a fait que remplacer un autre médecin. Vous rappelez-vous son nom?

Rush la regardait d'un air soupçonneux, saisi par l'étrangeté de la question. Elle n'aurait pas dû lui dire cela à brûle-pourpoint, mais ses nerfs étaient à bout.

— Certainement, Miss Daphné, je peux vous dire son nom, il n'y a pas de mystère là-dedans. C'était le Dr. Hatherford, de Harley Street.

Le cœur battant, sans ajouter un mot, Daphné se retourna pour

traverser le hall; elle se heurta presque à Miss Peebles qui se tenait tout près de la porte.

— Je vous en prie, dit Miss Peebles.

— Je sors de nouveau, ajouta Daphné, j'ai oublié quelque chose.

Elle ouvrit la porte d'entrée tout en parlant et descendit en hâte les marches du perron.

Cinq minutes plus tard elle parlait de nouveau au téléphone avec Pilcock.

— 5 —

Peter Doubleday, transi de froid, attendait sur le trottoir devant la maison où il logeait dans Fitzroy Square; il était sept heures et demie du matin. La dernière étoile s'était éteinte au ciel et il faisait à peine jour depuis une heure.

Peter bâilla et releva le col de son manteau. C'était une heure cruelle pour partir en auto découverte...

La voiture parut au coin de la rue et s'arrêta doucement devant lui. Pilcock était à l'arrière, le chauffeur lui était inconnu, grâce à Dieu il y avait un pare-brise pour ceux qui occupaient les sièges arrière et Pilcock étendit une chaude couverture sur ses genoux quand il s'assit à ses côtés. L'auto démarra.

— Eh bien, dit Pilcock, laissez-moi vous dire que ceci est tout à fait irrégulier.

— Vous avez déjà fait cette réflexion il y a quelque temps, dit Peter, de son nid ouaté. Pourquoi ne feriez-vous pas faire un tour à un ami.

Pilcock rit franchement.

— Jusqu'à Brighton et retour! dit-il.

La voiture filait rapidement dans les rues désertes, traversait Westminster Bridge. Peter s'étendit au chaud sous sa couverture et ferma les yeux. Le voyage somme toute ne manquerait pas d'agrément, avec la perspective d'un mélodrame en action pour finir. C'était le commencement d'une poursuite qu'il espérait terminer par le triomphe de l'innocence sur les méchants qui seraient punis.

Daphné avait dit : « *Laissez-moi faire, je vais m'en occuper* ». Elle avait tenu parole. L'oncle Jaspar était mort depuis onze ans, mais il serait peut-être encore possible de savoir si sa femme, qui l'avait soigné, avait fait provision de remèdes.

Pilcock avait passé deux jours à courir un médecin inutile, mais hier Daphné lui avait indiqué le bon. Sans perdre de temps, il avait appris que le Dr. Martin Hatherford était mort en 1926, laissant une veuve sans enfant. Celle-ci avait acheté une maison à Brighton, dans Ovingdean Road.

De sorte que Pilcock allait tout simplement à Brighton interviewer Mrs. Hatherford pour savoir si elle n'aurait pas gardé par hasard les livres de références de son mari.

Ils arrivaient près de la forêt d'Ashdown; la gelée avait accroché

aux branches son filigrane d'argent, un soleil pâle brillait dans le ciel clair. Une heure plus tard ils longeaient la promenade de Brighton, balayée par le vent. La mer était d'un gris bleuté et la ville portait son masque si particulier de repos libérateur.

— Maintenant, Peter, vous allez me laisser parler.

— Parlez tant que vous voudrez, répondit Peter, à condition que vous me laissiez écrire plus tard!

— Espérons que vous aurez matière à copie, dit Pilcock en souriant.

L'auto quitta la mer, et, tournant à gauche, gravit une colline abrupte. C'était Ovingdean Road, les maisons étaient plus petites, toutes entourées d'un jardin propret.

La voiture stoppa en face du N° 37.

Pilcock et Peter s'approchèrent de la porte, Pilcock leva le marteau de cuivre et frappa de bon cœur. Au bout d'un instant une petite bonne ouvrit et parut saisie par la vue des deux visiteurs.

— Introduisez ces Messieurs dans le salon, Mary, dit une voix invisible.

Les deux hommes entrèrent dans la pièce et s'assirent près de la cheminée, la bonne craqua une allumette et l'appareil à gaz s'alluma avec un grand bruit.

Mrs. Hatherford parut. C'était une grande femme, aux cheveux presque blancs. Elle portait une robe de linon bleu, serrée à la taille par une ceinture rouge, mais, en dépit de cette ressemblance avec la Liberté, elle avait un air simple et avenant.

— L'inspecteur Pilcock? demanda-t-elle.

Pilcock se leva et présenta Mr. Doubleday.

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit-elle aimablement.

— Merci... Mrs. Hatherford, commença Pilcock en se penchant vers elle, je vous serais reconnaissant de vouloir bien, pour l'instant, considérer cette interview comme confidentielle.

— Entendu. Dois-je aussi fermer la fenêtre et fermer la porte à clef?

Pilcock sourit à cet essai d'humour.

— Vous êtes bien la veuve du Dr. Martin Hatherford qui mourut en 1926?

— En effet, il est mort au mois d'août cette année-là.

— Merci, Madame. Pouvez-vous nous dire si Mr. Jaspar Delft du N° 23, Winchester Terrace, Bayswater, était bien au nombre de ses malades?

Mrs. Hatherford hocha la tête.

— J'aurai du mal à vous le dire. Mon mari avait une clientèle très étendue... Nous pourrions toujours regarder dans l'album d'autographes...

— L'album d'autographes?

— Oui, nombre de malades de mon mari étaient des hommes distingués, et ceux qui étaient satisfaits de leur traitement signaient volontiers dans son album, non pour lui donner une attestation, vous comprenez, mais par simple reconnaissance.

Mrs. Hatherfod se leva, ouvrit un placard dans le mur et revint chargée d'un grand album de vélin, doré sur tranches, qu'elle étala devant eux.

Pilcock et Doubleday se penchèrent sur les pages, tandis que Mrs. Hatherford s'installait près de la fenêtre avec son tricot. Tout à coup le doigt de Pilcock s'arrêta devant un nom. Peter lut par-dessus son épaule « Jaspar Delft, 17 avril 1917 ».

— Mrs. Hatherford, dit-il, nous avons trouvé le nom et je ne suis pas surpris que vous ne vous le rappeliez pas. Jaspar Delft est mort aussitôt après la guerre, il y a onze ans.

Elle posa son ouvrage.

— Jaspar Delft... Jaspar Delft... Je commence à me souvenir. Il y a eu, si je ne me trompe, quelques difficultés avec lui, ou plutôt avec sa femme. Mon mari, si j'ai bonne mémoire, avait eu beaucoup de peine avec son malade quand Mrs. Delft, presque au dernier moment, appela un autre médecin. Il doit exister un compte rendu complet de l'incident dans son livre d'observations.

— Vraiment, dit Pilcock, votre mari prenait des notes sur ses malades?

— Naturellement.

— Puis-je voir ce livre?

Mrs. Hatherford le regarda d'un œil pénétrant.

— J'espère que vous vous rendez compte, Inspecteur, que ces investigations ont quelque chose d'étrange. Je n'ai pas encore dépouillé toute faiblesse féminine et ne puis me défendre d'une certaine curiosité...

Pilcock sourit.

— Je n'ai pas besoin de vous dire, Madame, combien j'apprécie votre aide si intelligente. Je ne puis pas encore vous expliquer dans quel but nous désirons avoir ces renseignements; sachez seulement que, dans l'intérêt de la justice, il est nécessaire de faire une enquête sur la conduite de Mrs. Agathe Delft, femme du défunt Jaspar Delft, pendant la période de sa dernière maladie. Ceci, bien entendu, tout à fait entre nous.

Mrs. Hatherford approuva vigoureusement.

— Agathe, je me souviens du nom, mon mari parlait d'elle comme d'un femme extraordinaire et des plus désagréables, il a même eu quelques difficultés avec elle pour ses honoraires, je crois.

— Et les livres?

— Je vais les chercher.

Mrs. Hatherford revint au bout d'un instant les mains vides.

— Je suis désolée, mais j'ai vendu les livres de médecine de mon mari il y a un an environ et, par erreur, ses archives personnelles ont été comprises dans le lot.

Pilcock dissimula soigneusement sa déception...

— Pouvez-vous vous rappeler à qui vous les avez vendus?

— Oui, à un bouquiniste du nom de Loewenstein, qui habite 118 West Street.

— Merci, Madame, dit Pilcock.

Ils prirent congé.

Pilcock, sur le chemin de West Street, fit arrêter la voiture devant le bureau central de police de Brighton et revint avec l'assurance d'avoir toute l'aide désirée si cela devenait nécessaire.

Laissant l'auto près de l'Hôtel de Ville ils partirent à pied dans la direction de West Street. Mais au N° 118, l'étalage d'une poissonnerie leur réserva une nouvelle déception. Les livres avaient cédé la place à la marée... Il leur fallut aller chercher l'adresse de Mr. Loewenstein chez les gérants de l'immeuble, Willett et Willett, dans Church Road.

— 6 —

Miss Peebles se tenait debout, les mains jointes. Elle ne regardait pas Daphné, elle ne s'en sentait pas la force. Depuis trois jours la dame de compagnie assistait stupéfaite à l'étrange mouvement de compassion, si mal placé, qui avait fait admettre cette intruse dans l'intimité et la confiance de sa maîtresse.

Mais elle veillait; la jeune fille était une espionne, aux sombres desseins. Quel jeu jouait-elle, exactement? Qu'elle sache qu'une personne au moins, à Winchester Terrace, avait deviné sa traîtrise et était sur ses gardes...

— Je suis dans cette maison depuis onze ans, dit Miss Peebles, aussi la prochaine fois que vous aurez besoin de renseignements sur la famille, je vous prie de me les demander au lieu d'aller trouver subrepticement les domestiques.

Un coup droit, bien asséné. La jeune fille prise de peur n'avait pas l'air de savoir que répondre.

— Je ne sais pas du tout ce que vous voulez dire, protesta Daphné.

— Mais si, répartit Miss Peebles. J'ignore pourquoi vous vouliez savoir le nom du médecin qui a soigné la dernière maladie de Mr. Jaspar Delft, mais vous n'auriez pas agi ainsi si votre intention était honnête.

— J'y suis, maintenant, dit Daphné. Vous écoutiez à la porte hier matin pendant que je parlais à Rush.

— Oui, dit Miss Peebles, d'un air de défi, car je suis convaincue que vous cherchez à nuire à ma maîtresse et c'est mon devoir de la mettre en garde. Je lui raconterai votre conversation avec Rush.

Miss Peebles regarda avec une vindicative satisfaction la jeune fille qui paraissait sur le point de s'évanouir.

— 7 —

Vingt minutes plus tard l'inspecteur Wilkins prit l'écouteur du téléphone. La voix de Daphné Wigham lui parvint pour la troisième fois en vingt-quatre heures. La pauvre enfant était évidemment à bout de nerfs.

— Je suis navré, Miss Wigham, dit-il, mais il n'y a rien de nouveau. L'inspecteur Pilcock est parti ce matin de bonne heure pour Brighton. Il nous préviendra dès qu'il trouvera un indice important. Bon courage, Miss Wigham, et rappelez-moi de nouveau ce soir.

Il écouta un instant avant de raccrocher et hocha la tête.

— Il faut faire sortir de là cette jeune fille, se dit-il, elle n'en peut plus.

— 8 —

Pilcook et Peter attendaient dans le bureau de Messrs. Willett et Willett la nouvelle adresse de Mr. Loewenstein. Ils apprirent enfin que le marchand de livres avait quitté Brighton pour Worthing. Sa boutique était au N° 28 dans High Street, et son domicile particulier « Dalkeith » Down View Road.

Une fois encore Peter suivi de Pilcock remonta dans l'auto.

— A Worthing, ordonna Pilcock d'un ton bref, et vite.

Le trafic sur la route était considérable. Après Shoreham l'auto s'engagea dans une rue étroite, bordée de murs de pierre, et le conducteur dut quitter un peu sa gauche pour prendre un tournant; au même instant un grand char-à-banc, qui revenait vide de Portsmouth, arrivait en sens inverse. Les deux chauffeurs freinèrent, mais trop tard, l'énorme voiture balaya l'auto de la police qui alla s'écraser contre le mur dans un fracas de vitres brisées.

Peter reçut un violent coup sur l'œil et, l'instant d'après, se retrouva assis dans la rue le dos appuyé au mur homicide. En dépit de l'endroit assez isolé, une petite foule s'était rassemblée autour de lui. Peter se remit péniblement debout. Pilcock s'avança à sa rencontre.

— Je suis heureux que vous n'ayez pas grand mal, Peter, fit-il.

— Moi aussi, dit Peter, n'en parlons plus, je vous prie.

Après un quart d'heure de discussion avec le chauffeur qui les avait accrochés, l'arrivée d'un policeman leur rendit la liberté. Ils reprirent, à pied cette fois, leur auto étant hors d'usage, le chemin de Shoreham.

A peine avaient-ils fait deux cents mètres, qu'une Ford, conduite par un jeune homme, la casquette sur l'oreille et un cache-col multicolore noué autour du cou, s'arrêta à leur hauteur.

— Voulez-vous monter?

Pilcock regarda l'auto.

— Elle n'est pas belle, mais elle marche bien, dit le jeune homme.

— Eh bien, répondit Pilcock, c'est le pauvre qui aide le pauvre.

— C'est vrai, dit le jeune homme, tandis que Pilcock et Peter s'installaient dans la guimbarde.

Après une longue randonnée, coupée d'arrêts forcés pour les affaires de leur conducteur bénévole, ils arrivèrent à la nuit tombée au bout de leur voyage.

Pilcock apprit au poste de police que la boutique de Loewenstein était à quelques pas de là.

— J'espère qu'elle est encore ouverte, dit Pilcock.

— C'est peu probable, lui répondit-on.

En hâte, ils gagnèrent la boutique située au coin de la rue, mais au moment où ils arrivaient, un petit homme assez bizarrement vêtu en sortit et, sautant dans une petie voiture, s'éloigna sans entendre les appels de Pilcock.

— Il faut aller l'attraper chez lui, dit Pilcock en arrêtant un taxi.

Un instant après, ils grimpaient à travers des rues étroites, bordées de villas isolées et entourées d'arbres; le taxi s'arrêta enfin juste derrière la petite auto qui avait ramené chez lui Mr. Loewenstein. Une grande plaque de cuivre portant le nom de « Dalkeith » était vissée sur la porte, un petit jardin s'étendait devant la maison, on apercevait la lumière du hall derrière la porte vitrée.

Pilcock sonna; au bout d'un instant une femme très grande, qui paraissait être la maitresse de maison, vint ouvrir.

— Mr. Loewenstein? demanda Pilcock.

— Mr. Loewenstein habite ici, mais, ajouta-t-elle après les avoir considérés un instant, je ne crois pas qu'il soit à la maison en ce moment.

— Pardonnez-moi, Madame, dit Pilcock, êtes-vous bien sûre qu'il ne soit pas là? Nous l'avons vu sortir de sa boutique il y a dix minutes, et prendre la voiture qui est arrêtée devant votre porte.

Il tendit sa carte à la femme qui tressaillit et s'effaça pour les laisser entrer.

— Par ici, dit-elle en ouvrant une porte sur la gauche. La porte se referma sur eux et les pas s'éloignèrent, montèrent l'escalier.

Un long moment s'écoula, on entendit un bruit étouffé dans le hall et un léger chuchotement.

Pilcock bondit et essaya d'ouvrir.

— Allons, s'écria-t-il, la porte est fermée à clef!... Vite!

Peter courut à la fenêtre, écarta vivement les rideaux, juste à temps pour reconnaître la silhouette du petit homme, étrangement vêtu, qui dégringolait à toute vitesse l'allée menant à la porte du jardin.

— Par la fenêtre! cria Peter.

Mais le cadre trop étroit retint ses larges épaules.

— Suivez cette auto! cria-t-il au chauffeur qui les attendait.

Le petit homme dont le pied était déjà posé sur le marche-pied de sa voiture, se retourna en entendant cet ordre, montra un visage livide, descendit du marche-pied et prit ses jambes à son cou.

Peter et Pilcock, ayant enfin réussi à passer par la fenêtre, retrouvèrent leur chauffeur.

— Vite, dit Pilcock en ouvrant la portière.

L'homme secoua la tête.

— Inutile de lui courir après là-dedans, il est parti à travers champs...

Il désigna au coin d'une allée un réverbère portant un écriteau libellé « Chemin des Dunes ».

Pilcock et Peter, l'un derrière l'autre, s'engagèrent en courant dans l'étroit sentier. Devant eux, l'obscurité. Au-dessus de leurs têtes, les étoiles.

— 9 —

Mrs. Delft se pencha et posa la main sur le genou de Daphné.

— Ma chérie, dit-elle, j'ai quelque chose de sérieux à vous dire.

Daphné rassembla tout son courage. Comment viendrait l'attaque? Mrs. Peebles avait-elle parlé et mis la vieille dame en garde contre elle?

— Vous êtes avec moi depuis bientôt trois jours, continua Mrs. Delft, et j'ai essayé de vous rendre le séjour aussi agréable que possible. J'ai beaucoup aimé votre père et ma peine est grande de voir sa fille dans une aussi terrible situation.

Elle soupira et ramassa un fil invisible sur sa robe.

... J'aurais pensé que sa fille aurait fait face à cette situation dans un tout autre esprit. Pour être franche avec vous, mon enfant, et dans votre propre intérêt, je vous avouerai que vous semblez vouloir rendre les choses aussi difficiles que possible.

— Je ne puis croire Alec coupable d'un crime si c'est cela que vous voulez dire.

— Naturellement, votre premier mouvement a été de le défendre, mais j'espère qu'avec un peu de réflexion vous comprendrez, aussi pénible cela soit-il de le croire coupable, qu'il serait encore plus dur d'accepter certaines conclusions inévitables si vous refusiez de vous en laisser convaincre. Si vous persistiez à croire Alec innocent, vous accuseriez par cela même quelqu'un d'autre.

— Je croirais coupable n'importe qui plutôt qu'Alec.

Mrs. Delft la regarda.

— *Moi* peut-être?

Daphné eut la sensation d'être prise au piège.

— Que peut-on croire? fit-elle, tout est si horrible, si impossible...

— Je vais vous parler franchement, mon enfant. Si le Dr. Pinsent est innocent, de deux choses l'une, ou bien Oliver a mis ce poison mortel dans ma potion en revenant du laboratoire, ou je l'y ai mis moi-même. J'excuse tout en raison de votre état d'esprit. Peebles m'a raconté, par exemple, que vous aviez parlé à Rush, mais je veux ignorer l'incident. Seulement, je vous demanderai à l'avenir de prendre auprès de moi seule toutes les informations que vous pourrez désirer sur la famille.

La pauvre Daphné sentait l'affolement la gagner. Tante Agathe avait tout deviné malgré son apparente indifférence et les hostilités étaient ouvertes, sans déclaration de guerre.

— Daphné chérie, regardez-moi, croyez-vous honnêtement Alec innocent?

— Je le crois du fond du cœur, répondit Daphné.

— Même en sachant que si Alec est innocent, en mettant le pauvre et si inoffensif Oliver de côté, les soupçons doivent tomber sur moi?

Daphné se força à sourire.

— Mais, ma tante, ce serait absurde, pourquoi vous seriez-vous empoisonnée vous-même?

— Pourquoi, en effet, répondit tante Agathe, mais vous voyez bien qu'il faut choisir entre nous.

Daphné eut l'intuition soudaine de ce cerveau organisé comme une machine délicate et si finement ajustée que le moindre choc la détraquerait. Il fallait donc briser cette machine qui, sans cela, tisserait la trame mortelle jusqu'au bout et accomplirait son œuvre de destruction. Elle ne pouvait plus supporter l'apparente douceur, la lente persuasion qui finirait par l'accabler. L'envie irrésistible d'amener un changement dans ce masque impénétrable, pour y voir surgir la crainte ou l'étonnement, la gagnait... peut-être cela détraquerait-il la machine...

— Alec est innocent, affirma-t-elle soudain, sur un ton de triomphe, son innocence est prouvée. Il sera remis en liberté ce soir à cinq heures.

L'espace d'un instant les yeux bleus flambèrent d'une lueur diabolique... Le visage se tira affreusement. Puis, comme si une main invisible avait passé sur les traits convulsés pour les calmer, le masque de la vieille dame redevint presque immédiatement normal.

— Quand avez-vous reçu ce renseignement?

La voix avait retrouvé toute sa douceur.

— Il y a une demi-heure.

— Laissez-moi, mon enfant. Je m'aperçois que je n'ai jamais eu votre confiance... Il faut maintenant que je réfléchisse.

Daphné regarda l'inexorable femme. Avait-elle vraiment vu l'effroi dans ses yeux, ou, seule, sa pensée avait-elle créé l'illusion? Elle sortit de la pièce, presque en courant.

— 10 —

Le temps passait. Mrs. Delft restait immobile dans son fauteuil. Que lui était-il arrivé? Un trouble étrange l'avait envahie et pendant un instant son cerveau s'était arrêté de penser. Elle se sentait étourdie. Bientôt le calme reviendrait...

Alec Pinsent allait être libéré. Il fallait y penser, mais elle n'avait plus la claire vision des choses, comme si un grain de sable s'était logé dans les rouages délicats de sa pensée. Elle passa sa main sur son front.

Soudain la peur lui sauta à la gorge, une sueur froide perla sur sa peau blanche. Il fallait agir, agir tout de suite... Les autorités ne croyaient pas qu'Alec Pinsent l'avait empoisonnée. Ce qu'elle avait dit à Daphné était clair comme de l'eau de roche, Alec innocent,

les soupçons tombaient sur elle, sa seule planche de salut était Oliver Delft... Oliver qui aurait pu, lui aussi, verser le poison! Oliver... Oliver seulement! Puisqu'elle n'avait pu convaincre Daphné de la culpabilité d'Alec, il restait Oliver.

Oliver...

— 11 —

Daphné s'était réfugiée dans le petit salon. Son agitation l'empêchait de sentir le manteau de glace qui semblait toujours envelopper cette demeure. Comment avait-elle pu perdre son sang-froid au point de crier son mensonge? Qu'allait-il arriver? La vieille dame n'avait qu'à téléphoner pour apprendre la vérité...

Daphné pressa ses mains contre ses joues brûlantes. Sa situation était devenue intolérable, mais il ne fallait pas capituler.

Un bruit léger venant de l'escalier lui fit dresser l'oreille, elle entr'ouvrit la porte et aperçut tante Agathe qui sortait de la maison.

Daphné traversa vivement le hall et ouvrit la porte d'entrée. La toque noire familière se dirigeait vers la station de taxis.

Elle la suivit impulsivement. Au moment où tante Agathe fermait la portière de sa voiture, Daphné se jetant dans une autre criait au chauffeur :

— Suivez!

Elle s'aperçut alors qu'elle était sans manteau et sans chapeau, mais l'homme n'avait pas fait de réflexions. L'une derrière l'autre, les deux voitures prirent la direction de Marble Arch, longèrent Park Lane, puis, s'orientant d'abord sur Victoria Station, tournèrent à droite vers Chelsea. Soudain, à la grande surprise de Daphné, son chauffeur s'arrêta le long du trottoir, descendit et vint à la portière.

— Qu'y a-t-il? demanda Daphné? Une panne?

— Non, Miss, dit l'homme mais j'ai réfléchi. Quand on oublie son chapeau et son manteau, il y a bien des chances pour qu'on oublie sa bourse. Cela m'est déjà arrivé...

Daphné, navrée, sentit qu'il ne lui restait même plus la force de se révolter. D'ailleurs, grâce à l'arrêt, la poursuite était devenue inutile, l'autre taxi avait disparu... Elle obtint à grand'peine d'être ramenée chez elle.

— 12 —

Mrs. Delft, dans le taxi qui l'emportait, réfléchissait.

Il y avait encore Oliver... seulement Oliver. Si les soupçons ne se portaient pas sur lui, elle serait prise! Il fallait rendre la culpabilité d'Oliver évidente et il n'y avait pour cela qu'une seule façon d'agir.

Oliver, c'était la seconde corde à son arc.

Elle savait où le trouver. Comme il était heureux que sa maison

de Buckhurst Road soit inhabitée! La Providence, toujours, l'avait empêchée de la louer.

Soudain une pensée la frappa. On ne savait jamais! Elle tapa à la vitre.

— Aux magasins Dickins et Webb, dit-elle.

Le chauffeur la regarda avec surprise.

— Nous ne sommes guère sur le chemin, n'est-ce pas, Madame?

— Chez Dickins et Webb, répéta Mrs. Delft, je vous paie la course d'avance, voici cinq shillings. Vous m'attendrez là-bas. Si vous ne me revoyez pas au bout de cinq minutes vous pourrez partir.

— Bien, Madame, répondit le chauffeur, étonné, mais satisfait.

Arrivée à destination, Mrs. Delft entra dans le magasin et, pendant que son consciencieux conducteur l'attendait toujours, elle sortit par une autre porte et s'installa dans un nouveau taxi.

— On ne prend jamais trop de précautions, songea-t-elle.

— 13 —

Oliver rentrait chez lui, son chapeau melon bien enfoncé sur la tête, sa lourde silhouette engoncée dans un pardessus bleu marine. Sous le réverbère placé en face du N° 48, il s'arrêta brusquement.

— Tante Agathe, dit-il, quelle surprise!

Tante Agathe descendait le perron de sa maison, un trousseau de clefs à la main.

— Oliver, dit-elle, je suis heureuse de vous voir, je me demandais même si je n'allais pas vous faire une visite, puisque je suis si près de chez vous.

— Excellente idée, fit cordialement Oliver, Laura sera enchantée.

— C'est vous que je voulais voir, j'ai bien réfléchi depuis quelque temps et ne puis m'empêcher de sentir que je n'ai pas toujours agi pour le mieux.

Oliver ouvrit de grands yeux. La tante Agathe se présentait à lui sous un jour jusqu'ici inconnu. Sans doute les terribles événements récents resserraient-ils les liens de famille, comme il l'avait déjà remarqué. Tante Agathe avait témoigné beaucoup de bonté à Daphné, pauvre petite! Parfois le malheur éveille les bons sentiments... Tout ému, il posa doucement sa main sur le bras de la vieille dame.

— Je sais, dit-il, nous ne nous sommes pas toujours très bien accordés, mais, au bout du compte, les liens du sang sont les plus forts. Venez avec moi, vous dînerez à la fortune du pot, Laura sera si contente de vous voir!

— Un instant, Oliver. Je viens de voir la vieille maison. Vous m'avez offert bien des fois de la louer et je ne vous ai pas fait un prix raisonnable. Mais je suis décidée à m'arranger avec vous, maintenant; je sais que les affaires ne vont pas fort et que cela vous aiderait d'avoir cette maison, dont vous assureriez la garde en quelque sorte. Je vous ferai grâce du loyer aussi longtemps que vous en aurez besoin et, naturellement, les vins de l'oncle Jaspar

seront également à votre disposition; je commence d'ailleurs à en avoir souci, il faut quelqu'un pour s'en occuper.

Elle sourit et ajouta :

— Je crois même qu'il faudrait quelqu'un pour les boire, de temps en temps...

Oliver ouvrait des yeux immenses. C'était bien la première fois, à sa connaissance, qu'une plaisanterie avait passé les lèvres de la tante Agathe. Son imagination lui fit entrevoir les caves bien garnies et le vin exquis dormant depuis si longtemps dans les bouteilles bien alignées.

Mrs. Delft soupira de nouveau.

— Naturellement, continua-t-elle, tout ceci doit vous paraître un peu soudain... après toutes ces années... mais on commence à réfléchir à mon âge.

Oliver la prit par le bras.

— Voyons, tante Agathe, dit-il, vous n'allez pas imaginer... je veux dire que vous êtes très bonne et généreuse. Mais vous allez prendre froid dans la rue, venez à la maison, nous discuterons tout cela devant un bon feu.

— Et une bouteille de bon porto ne vous ferait pas de mal, vous allez la choisir vous-même.

Toujours souriante elle lui tendit un lourd trousseau de clefs.

— Pour entrer en fonctions tout de suite... est-ce là votre idée? dit Oliver qui allait de surprise en surprise.

— Nous jetterons un coup d'œil aux celliers par la même occasion.

Ils montèrent ensemble les quelques marches. Il n'y avait pas de lumière dans la maison, Oliver se mit à craquer des allumettes.

— Attendez, dit tante Agathe.

Elle prit sur la cheminée de la cuisine un bougeoir d'émail tout préparé.

— Allumez-le, dit-elle, je m'en sers quand je viens chercher des bouteilles.

Peu après, Oliver, élevant le bougeoir au-dessus de sa tête, précédait Mrs. Delft dans l'étroit escalier tournant qui partant de la cuisine s'enfonçait sous terre.

Ils s'arrêtèrent sur le premier palier devant une lourde porte.

Tante Agathe lui tendit une autre clef.

— Prenez garde, Oliver, dit-elle, n'oubliez pas qu'il y a des marches de l'autre côté.

La clef tourna en grinçant dans la serrure, une bouffée d'air humide et glacé le frappa au visage. La lumière vacilla.

— Attention à la bougie, Oliver, dit tante Agathe.

Oliver passa la porte, tâta les marches du bout du pied et risqua un pas en avant. Au même instant il se sentit poussé dans le dos et trébucha en poussant un cri. Il se rattrapa, essaya de se rejeter en arrière... trop tard! La lourde porte se refermait derrière lui en vibrant comme un gong lugubre et sonore.

— 14 —

Pilcock et Peter s'arrêtèrent au bout du sentier, essoufflés tous deux par leur course rapide. Ils entendirent un bruit de souliers raclant des pierres.

— Il est là-haut, à gauche, dit Pilcock, mettez-vous à quelques pas de moi et marchons parallèlement. Nous l'aurons, Peter! Je connais son espèce, il va se mettre à tourner en rond...

Ils commencèrent à grimper l'épaulement de la falaise; de temps en temps le bruit des pas du fugitif venait les orienter.

Au bout d'une dizaine de minutes, Peter l'aperçut. L'autre tourna la tête et montra un visage blafard.

« Il est fou », pensa Peter, mais l'homme, persistant dans son effort stérile, obliqua et se mit à courir vers la gauche où la descente était moins rapide.

— Allez-y! haleta Pilcock, derrière lui.

Peter fit un bond mais il le perdit bientôt de vue dans l'obscurité. Soudain une forme sombre se dessina devant lui, Peter prit son élan et roula sur la pente, en tenant dans ses bras... un énorme mouton!

Presque en même temps une lourde main s'abattit sur son épaule.

— Voleur, grommela une voix rauque, vous allez venir avec moi, Master Chadwick aura quelque chose à vous dire. Pris sur le fait, hein! Il y a assez longtemps que je vous guette!

Peter fut promptement remis sur pied par la rude poigne du berger triomphant.

— Pilcock! s'écria-t-il.

Mais personne ne répondit. Une grosse patte lui ferma la bouche et peu après Peter se trouvait face à face avec le fermier furieux, devant une immense grange bâtie en pierres sèches.

— Très bien, Amos, jolie prise!

— Pour sûr, reprit le berger, il le tenait dans ses bras.

Peter essaya encore une fois de prouver son innocence, mais le fermier, sans s'émouvoir, battait impatiemment ses guêtres avec un bâton.

— Pris sur le fait, dit-il. Vous raconterez votre histoire à la police demain matin. Mettez-le dans la grange, Amos. C'est dommage qu'on soit si indulgent de nos jours, du temps de mon arrière-grand-père on l'aurait pendu!

Avec un magistral coup de pied, il envoya le prisonnier rouler sur un tas de paille. Peter se releva promptement, mais la porte s'était refermée. Il n'avait plus qu'à subir son sort et attendre que Pilcock vienne prouver au fermier Chadwick qu'il n'était pas un voleur de moutons.

A mesure que la nuit s'avançait le froid devenait de plus en plus vif; il ne fallait pas songer à dormir et, pour essayer de se réchauffer, Peter se mit à marcher de long en large... Les premières lueurs du

jour le trouvèrent hagard et désespéré. Enfin, à l'aube, la porte s'ouvrit devant le formidable Mr. Chadwick, sa femme et un jeune policeman au teint frais convoqué par téléphone. Peter fit quelques pas vers la lumière... et chancela. Une forte femme au visage enluminé et plein de bonté tendit son bras musclé et le retint d'une main ferme.

— John, dit-elle à son mari, ce garçon est peut-être un voleur de moutons mais on peut tout de même lui donner une tasse de thé.

Les contours de la ferme se profilaient dans la brume du matin. Assourdie, une sonnerie retentit.

— Le téléphone, dit la femme du fermier qui courut à la maison.

Peter encadré par le fermier et le représentant de la loi commença à traverser la cour. Le fermier reparut presque immédiatement.

— C'est vous qu'on demande au téléphone, dit-elle au policeman.

Celui-ci pénétra dans la ferme et revint au bout de quelques instants.

— Mr. Chadwick, dit-il, il y a erreur pour ce jeune homme, d'ailleurs un inspecteur de Scotland Yard ne va pas tarder à arriver...

— Erreur? protesta le fermier, mais Amos l'a pris sur le fait, il tenait un mouton dans ses bras! Si c'est une erreur, j'aimerais bien savoir ce que vous faisiez ici la nuit dernière!

— J'assistais la police dans l'exercice de ses fonctions, dit Peter avec dignité et je pourrais même vous faire arrêter pour détention arbitraire de ma personne.

— Laissez-moi vous dire, Monsieur, dit le fermier avec véhémence, que lorsque je trouve un homme avec un de mes moutons dans les bras, que ce soit légal ou non, je l'arrête et je suis prêt à répondre du délit.

— J'admets que les apparences étaient contre moi, dit Peter.

— Il n'y a pas d'offense, du moment qu'il y a erreur... allons manger quelque chose, ajouta-t-il plus cordialement, le petit déjeuner est prêt.

Une demi-heure plus tard une voiture s'arrêtait devant la porte de la cuisine; Pilcock en sortit suivi d'un policeman du pays.

— Eh bien, dit-il gaîment quand Peter lui eut raconté son aventure, vous vouliez de la couleur locale, vous en avez eu, voici de quoi écrire un bel article!

— Vous auriez bien pu me tirer de là plus tôt, Pilcock! Vous êtes un joli ami! fit Peter avec amertume.

— Tout doux, Peter... Vous vouliez de l'imprévu, votre désir a été exaucé; et si vous avez embrassé le mouton, moi j'ai eu Loewenstein.

— Pourquoi diable s'est-il sauvé de cette ridicule façon?

— Il a été pris de panique, expliqua Pilcock, et a complètement perdu la tête en lisant ma carte de visite. Il pensait que nous le suivions pour des raisons connues de lui seul. J'imagine qu'il a dû signer quelques chèques sans provision, vu son soulagement évident lorsque je lui dis n'avoir aucun mandat d'arrêt sur moi. Il a été

généreux, j'ai passé la nuit chez lui, et il m'a dit tout ce qu'il savait. Maintenant nous partons pour Wapping.

— A Wapping, pourquoi?

— Aux manufactures de papier. Loewenstein a vendu les livres, mais les archives écrites à la main ont été envoyées aux papeteries Cochrane et C° pour passer au pilon. Je viens d'y téléphoner.

Quelques heures plus tard Pilcock et Peter avaient enfin la joie de retrouver les cahiers vendus par Loewenstein; un ouvrier en salopette avait été mis à leur disposition par les industriels pour les aider dans leurs patientes recherches dans l'énorme tas de papiers au rebut.

— 15 —

— Donnez-moi le *Times*, Peebles, dit Mrs. Delft. Elle était en train de prendre son petit déjeuner au lit.

Miss Peebles se précipita vers sa maîtresse et lui tendant le journal :

— Vous désirez sans doute, dit-elle, lire les passages concernant les poursuites contre le Dr. Pinsent?

— De quelles poursuites parlez-vous? demanda Mrs. Delft en cassant son œuf à la coque avec sa petite cuiller.

Miss Peebles la regarda avec surprise.

— Il y a un article, dit-elle.

— Rien de nouveau, j'imagine, répondit tante Agathe, excepté peut-être les raisons qui ont décidé les autorités à le relâcher.

Miss Peebles manifesta un étonnement croissant.

— Il n'est pas question dans le journal de le remettre en liberté, dit-elle, on dit au contraire qu'il comparaîtra demain matin devant le magistrat.

La cuiller que la vieille dame allait planter dans son œuf tomba avec un bruit sec sur le plateau.

— Devant le magistrat? répéta-t-elle.

— Il y a toute une colonne là-dessus. Rappelant les circonstances de son arrestation, on suggère même que des charges plus graves pourraient peser sur lui.

Un silence suivit ces paroles. Mrs. Delft tendit d'un geste lent sa main fine et blanche.

— Montrez-moi l'article, Peebles.

— 16 —

Daphné était assise seule dans le petit salon de Winchester Terrace. Il était presque onze heures et demie, mais tante Agathe était toujours invisible, elle ne l'avait pas vue au retour de sa course mystérieuse. Elle était montée directement dans sa chambre et avait appelé Peebles.

Daphné avait été plus d'une fois sur le point de quitter la maison. Mais à quoi bon trembler maintenant? Le pire était arrivé. Alec allait avoir à défendre sa tête et les preuves qui auraient pu le sauver étaient introuvables. La vieille dame ne pouvait rien faire de plus que ce qu'elle avait déjà fait. Daphné lui avait menti, il est vrai, à propos de la mise en liberté d'Alec, mais le mensonge ne pouvait faire de mal à personne, si ce n'était à Daphné elle-même.

La porte s'ouvrit et Miss Peebles entra vivement.

— Mrs. Delft désire que vous montiez près d'elle, dit-elle. Elle ne se lèvera qu'après le déjeuner, je dois aller faire ses courses moi-même.

Daphné se leva, presque heureuse de la détente. Allait-elle enfin pouvoir tirer quelque chose d'utile de son bourreau?

Montant l'escalier, elle frappa doucement à la porte et entra.

Mrs. Delft était étendue dans le grand lit, soutenue par plusieurs oreillers. Elle portait un vêtement de flanelle bleu pâle garni de dentelles. Un pâle soleil d'hiver éclairait son visage aux traits réguliers, comme sculptés dans l'ivoire.

— Merci, chérie, dit la vieille dame. Fermez la porte s'il vous plaît? C'est gentil de venir me voir.

Daphné, obéissante, ferma la porte et s'assit sur une chaise basse près du lit. A côté d'elle, sur le parquet, une énorme malle bombée, de forme démodée, était ouverte, complètement vide. Daphné y jeta un coup d'œil et Mrs. Delft suivit son regard.

— Oui, dit-elle, j'ai pensé que j'avais trop de choses dans mon armoire et je vais remplir cette malle un peu plus tard avec tout ce qui m'est inutile.

Le *Times* était ouvert sur le couvre-pieds. La vieille dame le poussa du côté de la jeune fille.

— Voulez-vous avoir la bonté de me lire le journal?

Daphné prit la feuille et commença le premier article :

« Ces jours de décembre sont pénibles pour bien des gens. Il est vrai que nous pouvons nous réjouir des préparatifs de Noël... »

Mrs. Delft leva la main pour l'arrêter.

— Très intéressant, ma chère, mais si vous vouliez prendre la troisième page vous verriez que j'ai marqué un sujet plus palpitant.

Les mains de Daphné tremblaient en tournant les feuilles. Il fallait garder toute sa tête et son sang-froid! Elle jeta un coup d'œil rapide aux paragraphes que la vieille dame avait soulignés d'un trait de crayon, puis reposa le journal sur le lit.

— Vous m'avez dit, n'est-ce pas, Daphné, dit tante Agathe...

La voix était plus douce que jamais, mais avec une sourde vibration que la jeune fille n'avait encore jamais entendue.

...Vous m'avez dit, pas plus tard qu'hier soir, que le Dr. Pinsent avait été mis en liberté?

Daphné baissa la tête.

— Cependant nous lisons dans les journaux de ce matin qu'il sera traduit demain devant le magistrat. Pourquoi m'avez-vous menti?

Daphné n'avait pas la force de regarder son interlocutrice en face.

— Parce qu'Alec n'est pas coupable. Il est la victime...

— Ce n'est pas lui la victime.

Daphné se renversa en arrière. Elle n'avait jamais entendu ce timbre auparavant, la voix douce était devenue rauque, déréglée. Elle jeta un rapide coup d'œil sur le lit. Le visage de Mrs. Delft, aussi changé que sa voix, n'était plus qu'une face aveugle, tourmentée, inaccessible...

— C'est moi qui suis la victime, continua la voix discordante. Vous vous êtes assise à ma table, vous avez mangé mon pain, bu mon vin, vous avez accepté ma générosité... Puis, tandis que j'étais étendue ici, vous avez comploté ma mort. Mais ce n'est pas moi qui mourrai, pas encore! Rupert est parti et Lucy l'a suivi...

Daphné, pâle de surprise et de crainte, se leva à demi de son siège, regardant de tous ses yeux la forme grotesque ramassée sur le lit. La vieille dame était assise, les genoux levés, le menton en avant, les yeux dilatés... La bouche se tordait diaboliquement, les narines frémissaient comme celles d'un cheval qui a fourni une course rapide.

Quelque chose était arrivé à tante Agathe, elle était devenue folle! Elle l'avait toujours été, bien sûr, mais maintenant la crise se déclarait.

Daphné instinctivement se tourna vers la porte.

— Asseyez-vous, dit impérieusement la voix rauque. Vous ne m'échapperez pas!

Daphné, en se retournant vers le lit, resta pétrifiée. La vieille femme avait rejeté ses couvertures, à côté d'elle sur le drap une arme, un fusil de chasse à deux coups, était posée.

— Asseyez-vous, répéta tante Agathe.

Daphné, sous la menace de l'arme retomba sur sa chaise.

— Vous m'avez menti hier, j'ai été assez sotte pour vous croire, de sorte qu'en une heure j'aurais pu ruiner par mes propres actes des plans si soigneusement élaborés. Je voulais vous persuader de la culpabilité de votre amoureux, mais vous n'avez pas voulu me croire. Devant Dieu, il est coupable, et tout ce sang ne retombe pas sur moi, mais sur ceux qui étaient prêts à me frapper moi-même. Les hommes sanguinaires et fourbes ne doivent pas vivre. Votre fiancé sera pendu! Oliver est parti déjà, je l'ai jeté là où on ne le trouvera jamais! On dira qu'il a quitté le pays parce qu'il était compromis dans le crime du médecin. Dire que j'aurais pu me perdre moi-même, réduire à néant les charges contre Pinsent! Mais cela m'aura servi de leçon et je vais prendre soin du reste. A votre tour, ma chère! Vous allez rejoindre votre amoureux, une autre de ses complices manquera bientôt à l'appel.

Daphné bondit sur ses pieds.

— Asseyez-vous, dit la voix terrible. Asseyez-vous et ne bougez pas, je ne veux pas vous tuer encore!

« Il faut que je la raisonne », pensa Daphné...

— Vous ne pouvez pas me tuer ici, dit-elle avec fermeté. Rush le saurait et Miss Peebles aussi.

Le vieux visage prit une expression de triomphe.

— La maison est vide, dit Mrs. Delft, j'ai donné des commissions à faire ce matin à tous mes serviteurs.

— Mais il restera le cadavre, dit Daphné sur le ton qu'elle aurait pris pour parler à un enfant.

Les yeux bleus, brillant d'une démente intelligence, se portèrent sur la grande malle ouverte à côté du lit.

— Oui, dit Mrs. Delft, elle sera remplie, fermée et emmenée dans ma maison de Bucklurst Road.

Un rire aigu la secoua.

— Oliver avait toujours désiré vivre dans cette maison, continua Mrs. Delft, vous l'y rejoindrez dans un jour ou deux, vous serez moins seuls...

— Et le fusil, dit Daphné avec patience, on l'entendra, vous serez prise, arrêtée!

— C'est pourquoi j'attends, dit Mrs. Delft.

— Vous attendez? bégaya Daphné.

— J'attends l'autobus 79 A. Je me suis souvent plainte du bruit qu'il faisait. Je ne pouvais m'imaginer qu'un jour ce bruit me servirait.

Brusquement, sans avertissement, la vieille femme leva son arme et visa droit au cœur de Daphné. La main ne tremblait pas.

— Il faut se jeter sur elle et la lui arracher, pensa Daphné.

— Ne bougez pas, répéta la vieille femme, je tire au premier geste.

Aux derniers mots on entendit dans la rue un roulement sourd qui allait croissant; la chambre tremblait légèrement, le bruit s'approchait, devenait assourdissant. Daphné se ramassa pour bondir. Mais ne valait-il pas mieux, au contraire, se laisser tomber à plat?

Sur le qui-vive, elle guettait le long index de la main délicate qui allait faire partir le coup.

L'instant d'après la chambre tranquille n'était plus que clameurs et mouvements. Juste au moment où le doigt pressait la détente on entendit un grand fracas de verre brisé et une forme humaine sauta par la fenêtre.

Daphné s'écrasa à terre. Il y eut une lueur sur le lit, un grésillement de plombs contre le mur, un cri aigu et les éclats sans fin d'un rire démoniaque... et puis... le visage d'Alec, tout près, mais si étrangement indistinct qui se penchait vers elle...

EPILOGUE

Cinq mois plus tard, par une chaude soirée de mai, Oliver Delft était assis à côté de Laura près de la fenêtre de leur salon.

— C'est sans espoir, ma chérie, disait-il, le notaire n'a été que trop explicite. Tant que tante Agathe vivra, nous ne pourrons pas toucher un sou. Sa fortune doit être gérée par l'homme d'affaires de l'Asile des aliénés. Ce qui nous revient par testament continuera naturellement à nous être versé.

Laura fit la moue.

— Je me demande si tante Agathe est réellement aussi folle qu'ils le croient, dit-elle.

Oliver regarda sa femme avec surprise.

— Elle est certainement folle, répondit-il. Qui donc en douterait après cette scène terrible en plein tribunal? Ces divagations... le juge a décidé qu'elle n'était pas responsable.

— Malgré cela je reste dans l'incertitude, poursuivit Laura. Sa seule chance de salut était la folie et je songe parfois qu'elle a pu en tirer le meilleur parti possible.

— Personnellement, dit Oliver, si on me donnait à choisir entre l'asile ou la mort...

— Là n'est pas la question, dit Laura. Tante Agathe aurait fait n'importe quoi pour faire pièce à la famille et vous pouvez voir qu'elle a réussi à nous laisser tous dans de beaux draps! Je l'entends d'ici rire sous cape.

— Tante Agathe, rire sous cape? protesta Oliver, oh! non, ma chère... Quand on y songe, poursuivit-il, Peter Doubleday est le seul qui ait vu clair dans toute cette affaire. J'ai appris ce matin qu'il a été engagé au *Daily Wire* où il est très apprécié. C'est sa poursuite mouvementée des livres du Dr. Hatherford qui lui a valu cela. La preuve qu'ils ont fournie a été concluante.

Laura tricota avec ardeur pendant un instant.

— Je n'ai jamais compris exactement toute cette affaire de livres, dit-elle.

Oliver sourit avec indulgence.

— Il est bien facile cependant de reconstituer l'histoire, dit-il avec patience. Le Dr. Hatherford se donnait la peine de tenir un cahier de notes très à jour sur ses malades, et celles concernant la maladie du vieux Jaspar étaient même plus complètes que les autres. Il lui avait prescrit du sulfonal, remède nouveau à l'époque, qui venait d'Amérique en tubes cachetés. Il avait fait l'essai d'une simple dose sur Jaspar et cela lui avait fort bien réussi. Le docteur affirmait, en effet, qu'il aurait pu vivre des années sous l'influence calmante de ce remède. Mais cela ne faisait pas l'affaire de tante Agathe, et le Dr. Hatherford découvrit bientôt qu'elle ne suivait pas ses ordonnances. Il protesta, elle lui enleva son malade et fit venir

alors le Dr. Curtis. Le vieux Jaspar dut se passer de sulfonal, il devint de plus en plus violent, une crise cérébrale l'emporta.

— Elle aurait gardé le sulfonal depuis cette époque?

Oliver fit un signe d'assentiment.

— Elle a dû le mettre sous clef et le conserver dans les tubes cachetés jusqu'au 17 novembre dernier. Il aurait été difficile peut-être de le prouver, mais l'inspecteur Pilcock a estimé qu'il était dans son droit en agissant d'après ses présomptions.

— Et c'est une chance, dit Laura avec un léger frisson.

Oliver eut un pâle sourire.

— J'en avais certainement assez de Buckhurst Road, dit-il, autant que Daphné de Winchester Terrace. Il s'en est fallu de bien peu pour elle! Pilcock m'a raconté plus tard comment, lorsqu'il n'avait pas obtenu de réponse des domestiques, il avait cru un instant la maison vide. Puis, tout à coup, il s'est rappelé l'échelle d'incendie.

— Et les voici, dit Laura avec sa joyeuse inconséquence habituelle, car la porte s'ouvrait et un instant après Laura embrassait Daphné et Alec Pinsent.

Oliver se leva et posa amicalement la main sur l'épaule du jeune homme.

— Eh bien, dit-il, est-ce que cette association est enfin officielle?

— Laquelle? demanda Pinsent en souriant.

— Celle qui concerne Daphné l'est depuis longtemps, dit Laura avec un sourire.

— Oui, mais elle n'est pas encore scellée, dit Daphné.

— Cela sera bientôt fait, répondit Alec, et, passant son bras autour de ses épaules, il l'embrassa vivement devant eux.

Puis se tournant vers Oliver, il ajouta :

— L'autre association a été conclue ce matin. J'ai maintenant un réel intérêt dans les maladies imaginaires de la moitié des vieilles dames riches de Belgravia-Square. C'est très chic de la part de Brankester, ne le pensez-vous pas?

— C'était un cas de conscience, chéri, dit Daphné. N'oubliez pas que le Dr. Brankester était prêt à jurer qu'une certaine malade à lui était, lors de deux circonstances également fatales, retenue au lit par une maladie grave.

— Et cela me rappelle, s'écria gaiement Laura, que j'ai oublié de dire à Eliza de nous donner des amandes salées.

— Quant à moi, fit Oliver, je vais aller jusqu'à la cave où j'ai un petit Bordeaux dont vous me direz des nouvelles, mon jeune ami.

— Ils ont vraiment beaucoup de tact, dit Alec en parcourant d'un regard empreint de gravité la pièce où ils étaient seuls maintenant.

— Ce serait grand dommage qu'il ne serve à rien...

— Venez, ma chérie, dit-il.

Il ouvrit les bras.

Et Daphné vint.

FIN

PANORAMA
DE L'ACTUALITÉ POLICIÈRE

Après bien d'autres, Mgr Ronald A. Knox vient de se plaire à offrir au public anglais l'énoncé des quelques règles qui lui ont paru devoir servir l'art du roman policier. Je ne me mêlerai pas de discuter un texte qui vient de si haut, mais, justement, le fait qu'il vienne de si haut me ramène à une question qui est toujours d'actualité en ce moment et qui a trait à la moralité ou à l'immoralité du roman policier.

Les détracteurs de ce genre pensent que le fait de donner en pâture au public des récits criminels contribue à créer autour de celui-ci une atmosphère malsaine, à faire naître une sorte d'obsession qui, chez certains, pourra fausser une conception saine de la vie ou même les entraîner à des actes répréhensibles qu'ils n'auraient pas commis sans cette excitation extérieure. Le roman policier, facteur d'abaissement moral, tel serait le point de vue qui tendrait à se répandre et grâce auquel on voudrait entraîner le public français à se désaffectionner d'un genre de littérature qui ne saurait présenter pour lui que des dangers.

Le point faible d'une telle opinion paraît surtout résider dans son manque de nuance. Il n'est pas besoin de lire beaucoup de romans policiers pour se rendre compte que, comme dans n'importe quel genre, il y en a de « mauvais » comme il y en a qui ne le sont pas. Il y aurait toute une liste à dresser de ce qui contribue à créer la nocivité d'un roman policier. La première des choses à éviter serait sans doute de donner au criminel le rôle sympathique, de le parer de toutes sortes de dons intellectuels et physiques, — et même moraux, pourquoi pas tant qu'on y est? — et de reléguer ses honnêtes victimes dans la catégorie des ridicules moutons, bons seulement à être tondus. Il me semble que Mgr Knox serait tout désigné pour compléter son travail sur le roman policier par cet utile appendice dont personne ne songerait à discuter l'autorité! Mais en attendant que cette mise au point soit faite, cette position « morale » à l'égard du roman policier peut nous suggérer quelques réflexions.

Il n'est certainement pas douteux que le livre en général, parlant à l'imagination, a une influence importante sur le lecteur. Mais cette influence dépend beaucoup de celui-ci, de son âge, de sa formation, de son caractère, etc... Dans ce domaine tout est essentiellement relatif. Tel livre, tel film peuvent agir dans un sens diamétralement opposé sur deux esprits différents. Une des conditions principales de l'influence d'une œuvre d'imagination quelconque c'est la crédibilité. Le lecteur ou l'auditeur « marchera », comme on dit, ou « ne marchera pas ». Si l'on ne parvient pas à le faire entrer dans le jeu, c'est le résultat contraire à celui que l'on cherchait qui est immanquablement obtenu. Il rira ou pleurera à contretemps. Eh bien, dans le domaine policier et criminel ce qui est « dangereux », ce qui parlera à l'imagination dans le sens morbide et malsain que l'on dit, c'est tout ce qui évoquera directement la réalité. La photographie de la malle qui a contenu la femme coupée en morceaux parlera beaucoup plus aux imaginations en quête d'émotions fortes, le portrait du gangster millionnaire sera bien plus évocateur que tel roman dû au talent si habile pourtant d'Agatha Christie. La crédibilité romanesque et la crédibilité fait-divers sont deux choses tout à fait différentes. A ce point de vue le cinéma, orienté dans un sens trouble serait bien plus

créateur d'obsession que le livre. Ne serait-ce que par le fait matériel de la nuit dans laquelle se déroule le film qui aide à cette fascination des personnages seuls éclairés, un pouvoir auquel le spectateur est livré sans défense : ils ont un visage, on entend leur voix, ils s'imposent à nous comme des êtres réels.

L'amateur de faits-divers cherche le document vrai, l'image prise sur le vif « Cet homme, cette femme, pense-t-il, et c'est ce qui le fait frissonner, pourrait être moi, j'ai pu les croiser dans la rue. Leur aventure pourrait être la mienne. » L'amateur de roman policier au contraire, la plupart du temps cherche à s'évader, il recherche à se plonger dans un monde irréel qui n'a rien de commun avec le sien. C'est un amateur de mythologie. Le Meurtrier, le Détective, la Fiancée, le Policier sont les héros qui peuplent son ciel. Il est plutôt le frère de l'amateur d'opéras que de l'habitué des exécutions capitales.

Nous disions que la valeur bonne ou mauvaise d'un livre dépendait beaucoup du lecteur. Le public des policiers témoigne d'une extraordinaire diversité. Je pense qu'une grande partie est absolument imperméable aux mauvais sortilèges qui risquent d'émaner des récits criminels. Une certaine naïveté lui fait défaut. Restent les autres. Mais le genre Policier est-il particulièrement dangereux? N'y a-t-il pas de mauvais livres dans le genre romanesque. Faudra-t-il pour cela condamner le roman. Ne pourrait-on pas soutenir que ce qu'il y a de trouble dans le roman policier c'est un certain ton qui n'a rien à voir avec le sujet proprement policier et que, bien souvent, c'est la sauce, si l'on peut dire, qui est mauvaise. Un roman ordinaire peut gagner des lecteurs à une thèse moralement ou socialement dangereuse ou pernicieuse; plus il sera écrit avec art et plus il aura de chances de réussir dans son entreprise mauvaise. Je ne pense pas qu'on puisse parler de roman policier à thèse. En tout cas l'art du romancier policier ne consiste pas dans l'établissement et la défense d'une thèse. Son art consiste à créer du merveilleux à l'usage de ceux qui trouvent la vie trop quotidienne. Qu'il se cantonne dans cet office et il sera bien inoffensif. Qu'importe après tout que nos contes de Perrault modernes s'appellent détective-novels? Il suffit de savoir que ces nouveaux contes de fées ne s'adressent pas aux enfants.

SAMMY.

LES ROMANS POLICIERS

PAS LE TEMPS DE MOURIR, par H. W. Roden. *Ed. Morgan.*

J'avoue n'avoir pas beaucoup aimé les deux derniers Morgan. Celui-ci est vivant, l'action n'y languit pas et il est, de plus, d'une lecture agréable.

Une histoire de bijoux volés et de très compliqués démêlés familiaux en font le sujet. Deux amis, dont un détective privé, débrouillent l'affaire.

Ce n'est pas du tout le policier statique où l'on pose à la première ligne un problème à résoudre sur lequel la lumière met 200 pages à se faire. Les détectives, ici, sont mêlés sans cesse à l'action, et de très près : bagarres, coup de revolver, matraquages, etc... On oublie un peu le meurtre initial qui a déclenché tout le drame. Par moment même on oublie qu'il y a un assassin après qui on court. Mais les personnages sont bien campés et les jolis visages de Babs et Patricia rendent bien compréhensibles les hésitations sentimentales du jeune détective. Celui-ci, d'ailleurs, est un personnage attachant. On s'intéresse à lui. Comme il aurait plu à Napoléon! On ne saurait être plus heureux. Il se sort de toutes les situations! Et même, à la fin, quand tout est perdu, vraiment perdu, eh bien... enfin vous verrez. C'est à ne pas y croire. H. W. Roden, qui a de l'humour, répondra sans doute que son héros a tout simplement un pacte avec le diable. C'est en effet l'explication la plus vraisemblable.

SAMMY.

LA DAME EN NOIR, par Peter Cheney. *Presses de la Cité.*

Ce n'est pas un roman policier de la veine ordinaire de l'auteur mais un roman « Intelligence Service ». Le héros se nomme Quayle chef de service qui, derrière la façade de l'International Export Trust Company, se livre discrètement à ses activités secrètes. Autour de lui gravitent Fredwin et Guelvada, ses hommes de main, énergiques et sans scrupules et deux femmes, Antoinette Brown et Aurora Francès, toutes deux belles et avisées. Contre lui, un ancien agent du service, Kerman, amoureux d'Aurora qui fait cavalier seul et désire s'approprier deux listes de criminels de guerre de second ordre et d'agents ennemis. A qui les destine-t-il, à Quayle, pour rentrer en beauté dans son service? Aux ennemis? Quayle hésite et observe les réactions de Kerman et ce n'est pas facile, car son ancien agent est habile. Et c'est une suite d'aventures bien menées où, suivant les règles du genre, chacun a tour à tour l'avantage, jusqu'au moment où le vaincu s'effondre d'un seul coup.

Roman bien fait, l'intrigue est embrouillée à souhait; il y a des bagarres à tous propos, car ces Messieurs ont le couteau facile. Et c'est bien un livre à la mode de ce jour. Ajoutons que sa lecture est agréable.

J. R.

LA CHAMBRE ARDENTE, par J. D. Carr, traduit de l'anglais par M. B. Endrebe.

Un jeune secrétaire d'édition se rend à la campagne pour le week-end. Il sort de sa serviette un manuscrit. C'est un ouvrage de criminologie et, à la première page, il tombe en arrêt devant une photographie : celle de sa femme. Les lignes suivantes sont inscrites sous le portrait :

Marie d'Aubray guillotinée pour meurtre en 1881.

C'est le début étrange d'une his-

toire tissée de mystère et de sorcellerie qui nous tient en haleine, on peut dire, jusqu'à la dernière ligne. L'auteur y déploie un grand art de fascination et d'envoûtement. Mais plus d'un lecteur amateur d'explication claire sera un peu déçu à la fin.

J. R.

LA CORDE POUR LE PENDRE, par Peter Coram. *Albin Michel.* **165 fr.**

Antony et Janice Pomeroy, c'est le couple idéal; c'est, du moins, ce que tout le monde dit. Et, cependant, Janice, petite actrice assez séduisante a eu beaucoup d'adorateurs : et d'abord, le neveu de son mari, Ernest Orpwood, puis, l'auteur du récit Peter Faunt et bien d'autres encore. Antony qui est un critique littéraire très connu décide de se consacrer à une biographie de Browning. Il part dans sa propriété du Désert accompagné de Janice et de sa secrétaire Isabelle. Quelques jours après son arrivée, il est assassiné dans son studio, pavillon isolé au fond de son jardin. Qui est coupable? Antony n'a pas d'ennemis. Est-ce Ernest qui hait et admire à la fois son oncle pour son talent littéraire et pour son mariage heureux avec la femme qu'il a aimée? Est-ce un crime politique, Antony pouvant détenir des documents très importants? Janice est abattue par son malheur et son chagrin fait peine à voir. C'est la douleur faite femme. Mais n'est-ce pas une comédie? C'est ce que pense Isabelle la scrétaire et c'est sur ces éléments que va travailler Peter Faunt toujours amoureux de Janice. Brusquement Ernest se suicide. Est-ce par remords? Peter le croit. Ici je préfère que vous lisiez ce roman dont l'action est bien menée et le style agréable. Bien entendu, à moins d'avoir l'âme d'un détective, vous serez étonné d'apprendre que les assassins sont... Il était difficile de vous en douter, et, cependant, vous avez connu leur comportement au cours de cet intéressant roman.

J. R.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 6514
Dépôt légal : n° 68 1er trimestre 1949.

RÉSERVEZ UN RAYON DE VOTRE BIBLIOTHÈQUE

A LA COLLECTION " LE YARD "

Si vous êtes trop éloigné d'un dépôt du YARD *et avez quelque difficulté à vous procurer notre publication, vous pouvez nous retourner les bulletins ci-dessous et nous nous ferons un plaisir de vous servir.*

1° BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'adresser les numéros déja parus dans votre collection LE YARD :

Rayer les titres que vous ne désirez pas

		Franco
N° 1	**LA DOUBLURE DU MORT**	**55** frs
N° 2	**LE CHAT CONNAIT L'ASSASSIN.**	**55** frs
N° 3	**UN CAS PENDABLE**	**55** frs
N° 4	**CARDBY CONTRE FANTOMES** . .	**65** frs

Je verse aujourd'hui à votre C. C. P. Paris 2231.15 la somme correspondante.

Nom .....

Adresse .....

2° BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'abonner (6 numéros) à votre collection LE YARD

Je verse aujourd'hui à votre C. C. P. Paris 2231.15 la somme de 360 frs (abonnement ordinaire).

Nom

Adresse .....

Ces conditions sont uniquement valables pour la France et l'Union Française.

T. S. V. P.

LE YARD DEVIENT MENSUEL

Devant le succès croissant du **Yard** et à la demande de nombreux lecteurs, notre publication devient désormais mensuelle.

Le prochain numéro paraîtra donc le **15 avril** prochain.

Ne manquez pas de le demander à votre marchand habituel.

Du nouveau dans le **ROMAN POLICIER**

Une formule inédite en France :

"LE YARD"

Publication policière bimestrielle

La Collection policière
la mieux adaptée aux exigences de la vie moderne

par sa conception
vivante et inédite

"LE YARD"
publie tous les 2 mois
Un Roman policier complet traduit de l'anglais
suivi d'un
Panorama de l'actualité policière : Articles, comptes rendus, enquêtes auprès du public.

par son format
commode

Semblable à celui des **publications américaines,** aisément maniables et faciles à mettre dans la poche.

par son prix
imbattable

Puisqu'elle offre un **long roman** signé de l'un des meilleurs auteurs du genre, Carter Dickson, D. Fielding, Fletcher, etc..., et une **partie chronique** pour la somme vraiment **imbattable** de

60 francs

TYP FIRMIN-DIDOT & Cie
MESNIL - 1949

LE YARD **N° 5**
Publication policière paraissant tous les deux mois

Francis BEEDING

Un Dîner d'anniversaire

ROMAN POLICIER COMPLET

Traduit de l'anglais
par Perrine VERNAY

suivi d'un PANORAMA de l'Actualité Policière

ÉDITIONS des LOISIRS
— 1, Rue de Médicis —

60 FRS

PHOT. KEYSTONE